ENQUÊTE SUR
l'histoire
Trimestriel ▲ Été 92 ▲ N° 3 ▲ 38 F



LES AVENTURIERS DU XXe SIÈCLE

LAWRENCE D'ARABIE
LE MYSTÈRE DÉVOILÉ

ANDRÉ MALRAUX
IMPOSTEUR OU HÉROS ?

COCO CHANEL
MICHEL DÉON TÉMOIGNE

MERCENAIRES
L'AVENTURE CONTINUE

M 4250 - 3 - 38,00 F -RD

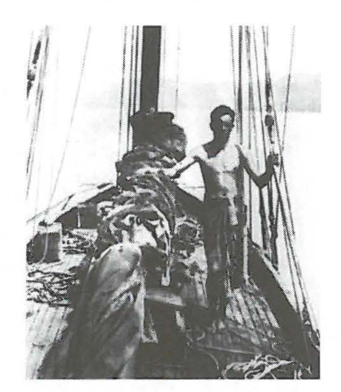
S O M M A I R E

Les aventuriers du XXe siècle

6
Lawrence d'Arabie : héros ou imposteur ?
PAR JEAN KAPPEL

9
Le rêveur dans le désert
PAR DOMINIQUE VENNER

13
L'aventure est fille de la littérature



Jack London, l'homme qui voulait être loup
PAR CHARLES VAUGEOIS
Blaise Cendrars, le bourlingueur à la main coupée
PAR JEAN-JACQUES MOURREAU
Joseph Conrad, un Polonais en exil
PAR JEAN-JACQUES MOURREAU
Henri de Monfreid, pirate et gentilhomme
PAR JEAN-JACQUES MOURREAU
Alain Gerbault, le vagabond des mers
PAR CHARLES VAUGEOIS

21
Les aventuriers de la bande dessinée
PAR JEAN-CLAUDE FAUR

27
Croisière noire Croisière jaune
PAR CHARLES VAUGEOIS

32
Jeu : la bibliothèque de l'aventure

34
Gabriele D'Annunzio et l'aventure de Fiume
PAR DOMINIQUE LORMIER

38
André Malraux : imposteur ou héros ténébreux ?
PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

42
Ernst von Salomon et l'aventure nihiliste du XXe siècle
PAR DOMINIQUE VENNER

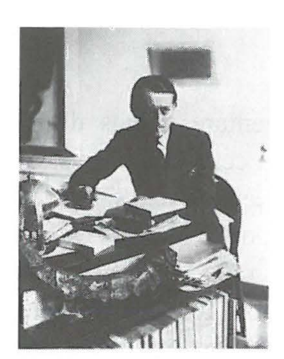
47
Jean Fontenoy, de Shanghai à Berlin
PAR PHILIPPE VILGIER

49
Che Guevara : un prétexte romantique
PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

51
Coco Chanel, une irrégulière dans le siècle
PAR ALAIN SANDERS

54
Le mystère Chanel
ENTRETIEN AVEC MICHEL DÉON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





56
Isabelle Eberhardt, un agent secret peu ordinaire
PAR GUY CHAMBARLAC

57
La longue cavale d'Albert Spaggiari
PAR NICOLAS GAUTHIER

60
Les mercenaires
Congo 1960 : naissance du mercenaire moderne
PAR JEAN-PAUL LEPERLIER
Bob Denard, l'homme qui voulut être roi
PAR GUY CHAMBARLAC
Etre mercenaire en 1992
PAR OLIVIER GINOUX

69
L'Afrique est-elle toujours l'Afrique ?
ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS D'ELBÉE, GUIDE DE CHASSE ET PHOTOGRAPHE

75
Livres, expositions

82
Courrier des lecteurs

Lawrence d'Arabie



Directeur de la Rédaction : Dominique Venner
Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli
Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
Ont collaboré à ce numéro :
Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Jean-Claude Faur, Priscilla Frost, Nicolas Gauthier, Olivier Ginoux, Jean Kappel, Jean-Paul Leperlier, Dominique Lormier, Bernard Lugan, Jean-Jacques Mourreau, Alain Sanders, Frédéric Valloire, Charles Vaugeois, Dominique Venner, Philippe Vilgier.

Enquête sur l'histoire
est édité par la société EC2M,
Sarl au capital de 50 000 F. RC Paris B 385 099 528.
Siège social : 60 Bd Malesherbes, 75008 Paris. Tél.: (1) 40.28.07.92.
Imprimerie Berger-Levrault, Toul.
N° de commission paritaire 80171. Dépôt légal à parution ISSN 1166-1232

Le cœur

L'aventure a plus d'un visage. En cette fin de siècle, elle revient sous le signe des grands voyages, portée par les voiliers solitaires, les rafts, les kayaks, les raids sauvages ou les chevauchées sahariennes. Ce n'est pas la soif de l'or qui fait courir les nouveaux conquistadores sur les pistes du Pérou, les méandres de l'Amazone ou les pentes glacées de l'Himalaya. Le butin qu'ils convoitent, aucune balance n'a jamais su le peser.

Avec eux, l'aventure parfois se fait spectacle et publicité. Trop pour ne pas échapper alors au malodorant soupçon de supercherie. Cruel dilemme. L'aventure n'a pas besoin de spectateurs, mais elle a souvent besoin d'argent. Sans une solide fortune familiale, Alain Gerbault aurait-il pu assouvir sa passion dévorante de naviguer ?


© Keystone

Depuis l'époque de Joseph Conrad, de la marche sur Fiume ou de la Croisière jaune, l'aventure a changé. Les grands espaces se sont rétrécis. Mais le besoin de dépaysement, la nostalgie du grand large, la soif d'un univers sans clôture et sans interdit sont d'autant plus impérieux que l'on vit dans un monde hyperréglementé, sécurisé, étouffant, qui soumet l'homme à la domination sans limite de la technique. Peut-être aussi est-il nécessaire de se prouver que l'on peut être autre chose qu'un bon médecin, un « manager » heureux, un négociant prospère ou un étudiant plein d'avenir... Bref, on éprouve l'envie de prendre sa vraie mesure, de se coltiner avec sa propre carcasse, de la soumettre à d'autres épreuves que celles des repas d'affaires et des dîners en ville.

L'esprit d'aventure se reconnaît à ce qu'il tire son plaisir de ce qui est pour les autres un enfer. Plus on en bave, plus forte est l'ivresse. « Aucune bête au monde » et guère plus d'hommes raisonnables n'iraient crever de soif dans le Tanezrouft, se geler les pieds au Spitzberg ou mourir pour les Karen.

Mais pourquoi font-ils cela ?

Pour rien. Par nécessité intérieure. Parce que personne d'autre, avant, ne l'avait fait. Parce qu'il n'était pas possible de faire autrement.

L'aventure, par chance, n'est le produit ni d'un calcul ni d'une idéologie. Elle est gratuite, inutile, i-nu-ti-le ! Elle se passe de justification. Elle est sa propre justification.

Voilà pourquoi aventuriers et militants ne font pas bon ménage, même si la « cause », parfois, sert de prétexte à l'aventure et à la réalisation de soi. Il en fut ainsi tout au long du siècle. Et je ne doute pas que chez des filles ou des garçons attirés par les risques d'une action rebelle, quelle que soit la couleur de leur drapeau, la part de l'aventure ne soit fréquente. Cette part personnelle rend celui qui la préserve suspect aux églises, aux sectes et aux par-

ventureux



tis. Même s'il ne le sait pas, celui-là est toujours un exclu ou un hérétique en puissance, réfractaire au troupeau.

De tout temps, il y eut des aventuriers, voyageurs téméraires, soldats de fortune, forbans, conspirateurs, cadets de Gascogne et conquérants de l'impossible. La particularité du XXe siècle fut d'enrichir cette galerie d'un nouveau type d'irrégulier, dont le portrait se devait d'être largement évoqué dans notre enquête.

Le siècle est né entre 1914 et 1918. Il est fils de l'horreur et de l'imposture. La Grande Guerre, cette irrémédiable catastrophe européenne, fut déclenchée et conduite par des barbons très convenables au nom des « valeurs éternelles » de la personne humaine, du droit et de la civilisation. Des tueries sans nom, la liquidation de générations entières de jeunes hommes, la naissance à l'Est de la plus féroce et de la plus absurde des tyrannies, la destruction d'équilibres séculaires irremplaçables, le charcutage inique des nations d'Europe centrale pour complaire aux utopies ou aux ambitions de visionnaires égarés, voilà ce dont avait accouché l'ère bourgeoise triomphante, héritière satisfaite de 1789.

Qu'après 1918, les mystifications entretenues autour des « valeurs éternelles » aient engendré révolte et dégoût, qui s'en étonnerait ? Une révolte et un dégoût qui allaient emprunter les voies les plus inattendues. « *Des hommes* [alors] *voulurent se libérer de leur civilisation comme d'autres voulurent se libérer du divin* » (Malraux).

L'aventure du XXe siècle, la face sombre et nihiliste de l'aventure, celle des héros de la *Condition humaine* ou des *Réprouvés*, est née de ce dégoût, d'un sentiment de profonde incompatibilité avec le monde. Elle fut l'une des voies offertes aux tempéraments fougueux et imaginatifs pour se délivrer d'un monde qui leur répugnait.

Sous le regard de la raison raisonnante, rien n'est plus absurde et même condamnable que le mouvement qui porte certains à rompre avec le monde étroitement balisé qu'elle prétend édifier. Un monde qui se veut à l'abri de l'imprévisible et du dangereux, mais où, périodiquement, le danger se venge et resurgit, sous les formes les plus imprévues et parfois, comme on l'a déjà vu, les plus meurtrières.

Le cœur aventureux, lui, ne nourrit pas les mêmes illusions. Il sait de science sûre que le risque, le mystère, l'inattendu, l'irrationnel constituent l'ordre véritable de la vie, la vraie raison. Jean Giono a exprimé cela joliment dans *Le Hussard sur le toit*, lorsque l'adorable et fantasque mère d'Angelo adresse cette recommandation à son fils : « *Sois toujours très imprudent, mon petit, c'est la seule façon d'avoir un peu de plaisir à vivre dans notre époque de manufactures.* »

DOMINIQUE VENNER

LAWRENCE D'ARABIE

Héros ou imposteur ?

PAR JEAN KAPPEL

A 30 ans, il était déjà entré dans l'histoire sous le nom de « Lawrence d'Arabie ». Héros national en 1918, il renonce soudain à tous les honneurs et plonge dans l'anonymat le plus obscur. Comportement extravagant, dont les ressorts sont demeurés impénétrables à ses biographes.



Thomas Edward Lawrence portant la tenue et le poignard des princes de La Mecque.

Avec lui, dira Churchill, on se sentait *« en présence d'un être extraordinaire dont les réserves latentes de force et de volonté étaient au-dessus de toute mesure »*. Et il ajoutera : *« Je n'ai jamais rencontré son pareil. »*

Né au pays de Galles le 15 août 1888, Thomas Edward Lawrence était le second des cinq fils de Thomas Chapman. Ce baronnet irlandais, qu'une lointaine parenté rattachait à Walter Raleigh, avait changé de patronyme en plaquant son épouse légitime pour partir avec l'institutrice de ses filles qui lui donna cinq garçons. On a souvent vu dans cette bâtardise l'une des explications du comportement du « cheikh aux yeux bleus ». Mais elle ne paraît guère l'avoir troublé jusqu'en 1922, date à laquelle il change lui aussi de nom pour échapper à une identité devenue insupportable.

Doté d'une forte personnalité et d'un esprit curieux de tout, le jeune Thomas Edward, que les siens surnomment « Ned »

suit les cours de l'Oxford High School. Grand dévoreur de livres et passionné d'archéologie, il rentre en 1907 à l'université (Jesus College d'Oxford). Ses capacités intellectuelles et son érudition lui valent une grande notoriété auprès de ses camarades que vont agacer, en revanche, son souci d'originalité, sa vanité et son ombrageuse susceptibilité. Spécialisé dans l'architecture médiévale, découverte au cours de nombreux voyages à bicyclette en Angleterre et en France, le jeune homme entreprend une thèse sur les forteresses des croisés d'Orient.

L'appel du désert et de l'Orient

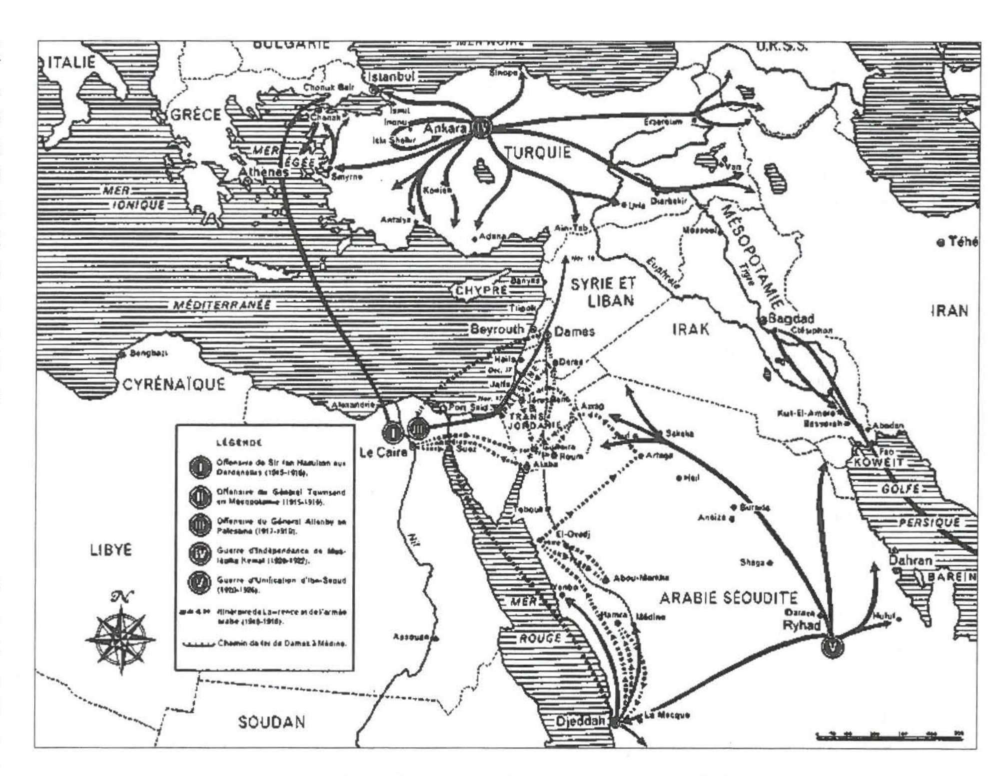
Après avoir assimilé quelques rudiments d'arabe, il part en 1909 pour la Syrie, qu'il parcourt à pied pendant plusieurs mois, non sans avoir glissé un pistolet Mauser dans son sac. Rentré en Angleterre et diplômé d'Oxford avec la mention « très bien », il bénéficie d'une bourse pour partir en Orient, afin d'y aider D. G. Hoggarth, qui fouille alors les ruines de la cité syro-hittite de Karkémish. Il y reste de 1911 à 1914. Ces quatre années ont confirmé sa vocation d'orientaliste. A la déclaration de guerre, il s'engage. Bientôt, sur recommandation de Hoggarth, il est affecté à l'Intelligence Service. Au Q.G. britannique du Caire, il travaille en 1916 à la mise sur pied du « Bureau arabe » qui soutient contre l'Empire ottoman la révolte du chérif Hussein du Hedjaz, protecteur traditionnel des lieux saints, convaincu que le moment est venu de la guerre de libération de la nation arabe contre les Turcs.

C'est Lawrence qui établit le contact avec Abdullah, puis Fayçal, les fils d'Hussein. Sans avoir reçu de formation militaire, il va bientôt devenir le principal artisan de la révolte du Hedjaz.

Les coups de main répétés contre le chemin de fer de Médine isolent les forces turques de la péninsule arabique et obligent l'ennemi à immobiliser des effectifs toujours plus importants pour garantir la sécurité de cette artère vitale. Quand Aouda abou Tayi, l'un des plus fameux chefs de guerre du désert, rejoint l'armée de Fayçal, Lawrence et ses compagnons peuvent s'emparer par surprise d'Akaba.

Avec quelques milliers de guerriers arabes dépourvus de moyens lourds, Lawrence parviendra à neutraliser près de cinquante mille Turcs.

A l'automne 1918, l'armée de Fayçal



Carte des opérations au Proche-Orient (1915-1918).

constitue l'aile droite du dispositif déployé par le général Allenby pour porter le coup de grâce aux forces ottomanes de Palestine et de Syrie. Elle prend une part décisive à la manœuvre finale et Lawrence atteint Damas avec ses compagnons, quelques heures avant les premières troupes australiennes.

Un comportement extravagant

Invité comme expert à la Conférence de la Paix qui s'ouvre à Paris en 1919, Lawrence, promu au grade de colonel, bénéficie alors d'un immense prestige, qui lui vaut d'être abusivement qualifié par le *Who's Who* de *« prince de la Mecque »*... une ville où il n'a jamais mis les pieds. Ce prestige pèsera peu face aux intérêts des puissances. Les engagements pris auprès de Fayçal quant à la création d'un grand royaume arabe à l'issue du conflit sont alors oubliés, comme les promesses faites en janvier 1916 par le haut commissaire britannique en Egypte, sir Henry Mac Mahon. Lawrence n'était pas assez naïf pour être dupe. Il avait fait l'impossible pour que les Arabes libèrent eux-mêmes la Syrie, afin de mettre les Alliés devant le fait accompli. En vain. C'est à coups de canon que la colonne française du général Goybet viendra chasser Fayçal de Damas, en juillet 1920.

La conférence britannique sur le Moyen-Orient est réunie au Caire en mars 1921, à l'initiative de Winston Churchill qui a pris Lawrence comme conseiller. Cette conférence va remettre à Abdullah le trône de Transjordanie et celui d'Irak à Fayçal, deux monarchies fantoches soumises de fait aux volontés anglaises. Lawrence a le sentiment d'avoir trahi ses amis arabes. Cette cruelle déception explique sans doute son attitude ultérieure.

Dès l'année suivante, au moment où, selon Churchill, les plus hautes carrières lui sont ouvertes, il renonce à toute ambition pour s'engager dans la RAF. sous le nom d'emprunt de John Hume Ross. Reconnu et renvoyé, il récidive en rejoignant un régiment de blindés sous le nom de Thomas Edward Shaw, pour revenir peu après dans la RAF. Après un séjour aux Indes, il quitte l'armée à l'expiration de son contrat, en février 1935. Il se préoccupe alors de restaurer la petite maison du Dorset où il entend s'installer quand il meurt le 19 mai 1935, dans un accident de motocyclette, quelques heures après avoir accepté le principe d'une rencontre avec Hitler...

Alors que la *Révolte dans le désert*, parue en 1928, n'était qu'un simple récit des campagnes du Hedjaz et de Syrie, *Les Sept Piliers de la sagesse* révèlent, en 1935, « l'exaspérante complexité » du personnage. Les *Lettres*, publiées à partir de 1938, la *Matrice*qui, parue en 1955, raconte l'expérience du soldat Shaw

L'HOMME QUI ACCEPTE D'ÊTRE POSSÉDÉ PAR DES ÉTRANGERS...

Plaise à Dieu que les hommes ayant lu cette histoire n'aillent pas, par amour de l'étrange et de son flamboiement, prostituer au service d'une autre race leurs talents et leur être même.

L'homme qui accepte d'être possédé par des étrangers mène la pire vie d'esclave parce qu'il a vendu son âme à une brute. Lui-même n'est pas l'un de ces étrangers. Il peut donc s'opposer à eux, croire à sa mission, tordre et forger cette matière humaine, lui donner une forme qu'elle n'eût jamais prise seule : dans ce cas il se sert des forces de son propre milieu naturel pour faire sortir du leur ces étrangers. Ou bien il peut, comme je l'ai fait, les imiter si bien qu'à leur tour ils l'imitent. L'homme qui agit ainsi abandonne son propre milieu : il prétend à celui d'autrui ; et les prétentions sont vaines. Mais ni dans un cas ni dans l'autre il ne fait quelque chose de lui-même ; il ne crée pas non plus une œuvre assez nette pour être sienne (sans souci de conversion), laissant l'étranger agir ou réagir à son gré devant cet exemple silencieux.

Dans mon cas particulier, un effort, prolongé pendant des années, pour vivre dans le costume des Arabes et me plier à leur moule mental m'a dépouillé de ma personnalité anglaise : j'ai pu ainsi considérer l'Occident et ses conventions avec des yeux neufs — en fait, cesser d'y croire. Mais comment se faire une peau arabe ? Ce fut, de ma part, affectation pure. Il est aisé de faire perdre sa foi à un homme, mais il est difficile, ensuite, de le convertir à une autre. Ayant dépouillé une forme sans en acquérir de nouvelle, j'étais devenu semblable au légendaire cercueil de Mohammed. (1)

THOMAS EDWARD LAWRENCE
***Les Sept Piliers de la Sagesse*, Payot.**

(1) Le cercueil de Mohammed était vide.

dans la R.A.F et les papiers révélés au cours des dernières années n'ont pas permis de cerner plus précisément la personnalité secrète de ce héros atypique.

Dès 1955, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, certains « chercheurs » dans la foulée de Richard Aldington (1) se sont employés à dénicher les contradictions ou les exagérations, vite transformées en mensonges, que l'on pouvait relever dans *Les Sept Piliers*. D'autres ont mis en avant, en s'appuyant sur un maigre passage du même ouvrage, sur une correspondance avec Charlotte Shaw et sur le témoignage tardif du majordome écossais John Bruce, l'homosexualité et les tendances masochistes de Lawrence, qu'un échec amoureux, subi à l'âge de vingt ans, et les complexes que lui donnait sa petite taille (il ne mesurait qu'un peu plus d'un mètre soixante) auraient écarté du commerce des femmes...

La recherche de sa propre vérité

Ces explications, inspirées de la vulgate psychanalytique, ne peuvent rendre compte de ce que fut l'aventure intérieure d'un homme qui, propulsé au sommet de la gloire, décida brusquement de briser avec le monde. Lawrence ne fut-il pour autant, comme le croit l'historien jordanien Souleiman Moussa, qu'un *« aventurier plein d'imagination, que ses recherches historiques inclinaient à réussir quelque remarquable entreprise qui deviendrait un sujet de conversation »*. Tout le comportement du personnage infirme à l'évidence une telle interprétation. N'a-t-il pas lui-même décidé, en 1923, qu'il *« en avait fini avec l'épisode Lawrence... qu'il n'aimait pas ce que la renommée faisait de lui... et que sa nature n'est pas d'une fibre assez grossière pour cela... »*.

Les écrits, mais aussi les actes de celui qui contribua de manière décisive au réveil arabe, nous fournissent cependant des pistes assez nettes. Comme d'autres avant lui, Lawrence a été fasciné par l'Orient, la vie libre des Bédouins et la nudité du désert.

Ce n'est pas pour autant à une quête mystique analogue à celle d'un Charles de Foucauld qu'il s'est consacré. Il a davantage cherché à trouver en lui-même la vérité ultime de son être débarrassé de tous les artifices de la civilisation. Si l'appel du désert est irrésistible pour certains penseurs de la ville, *« ils n'y trouvent pas Dieu [...] mais ils entendent plus distinctement dans la solitude le verbe vivant qu'ils apportent avec eux. »*

L'insupportable conviction d'avoir quelque part trahi ses compagnons de lutte pour le compte des sordides intérêts franco-britanniques est évidemment la clef de la mortification qu'il s'impose en devenant le soldat Shaw soumis à la promiscuité, à l'ennui et aux humiliations de la vie de caserne.

Il est désormais loin le temps où ses compagnons d'armes étaient des *« êtres nobles et ensoleillés que n'avait pas encore glacés l'ombre du monde, les mieux nés et les plus enviables que j'ai connus... »*, des hommes avec lesquels il a imaginé de fulgurantes destinées.

J.K.

---

(1) Richard Aldington, *Lawrence l'imposteur*, Paris 1955.

Toutes les citations sont extraites de l'édition Payot (1936) en langue française des *Sept Piliers de la sagesse*, ainsi que des *Lettres de T. E. Lawrence*, traduction française Gallimard (1955).

Pour en savoir plus :

Les biographies consacrées à T. E. Lawrence sont nombreuses. Parmi celles qui sont disponibles en langue française on peut se reporter aux suivantes pour l'intérêt de leurs visions contrastées :

– Flora Armitage, *Lawrence d'Arabie*, Payot, 1980 (Un classique).

– Benoist-Méchin, *Lawrence d'Arabie*, Perrin, 1961 (Hauteur de vue et intimité avec le sujet).

– Robert Graves, *Lawrence et les Arabes*, Payot, 1990 (réédition de la première biographie consacrée à T. E. Lawrence par son ami, le poète R. Graves, augmentée de nombreuses notes).

– Vincent-Mansour Monteil, *Lawrence d'Arabie, le lévrier fatal*, Hachette, 1988 (Par un orientaliste converti à l'Islam, une biographie à la fois fascinée et dévastatrice).

– Suleiman Moussa, *Songe et Mensonge de Lawrence*, Sindbad, 1973 (Critique assez partiale écrite d'un point de vue arabe).

– Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier*, Grasset 1965 (Cet ouvrage qui n'est pas exclusivement consacré à Lawrence, comporte un portrait tout en finesse, bien que quelque peu influencé par les fantasmes de l'auteur).

– A paraître à la fin de 1992, dans la collection Bouquins, de Robert Laffont, 3 volumes des œuvres complètes de T. E. Lawrence, dont des inédits parmi lesquels la thèse de doctorat sur l'architecture militaire des croisades.

AUX SOURCES DE L'IMAGINAIRE AVENTUREUX

Le rêveur dans le désert


© Imperial War Museum

Lawrence sur son chameau de bataille.

PAR DOMINIQUE VENNER

« *Les rêveurs éveillés,* écrit T. E. Lawrence, *sont des gens dangereux : ils peuvent agir leur rêve les yeux ouverts pour le rendre possible.* » Quel fut son rêve ? Pour Dominique Venner, la réponse se trouve dans des lectures enfantines qui ont à jamais marqué sa vie. Elle éclaire l'énigme d'une destinée unique.

L'histoire retient que, de mars 1917 à octobre 1918, T.E. Lawrence, à la tête de tribus à demi sauvages et indisciplinées, conduit la Révolte arabe à la victoire et jette les bases d'un monde nouveau. A coups d'embuscades, d'attaques de trains et de rezzous téméraires, un jeune Anglais ayant tout juste l'âge de Bonaparte à Marengo transforme la révolte d'une poignée de Bédouins en marche libératrice.

Le 1er octobre 1918, après quinze mois de raids et de combats dans le désert contre l'armée turque, il entre triomphalement à Damas. A sa place, un Napoléon se fût proclamé musulman et eût fondé un empire arabe. Lui, dès la victoire acquise, en éprouve les désillusions et ne songe qu'à disparaître. Il est



© Keystone

Il est petit (1,66 m), avec un torse long en proportion des jambes, car il paraît plus imposant assis que debout. Il tient sa tête massive, de type nordique, et sa nuque très droites. Il a de beaux cheveux blonds, le teint clair et une peau fine qui pourrait se passer d'un rasage quotidien. Le haut de son visage est d'une douceur quasi féminine tandis que le bas est sévère presque cruel. Il a des yeux bleu-gris, très mobiles, des mains et des pieds petits. Sa force physique est surprenante. On l'a vu élever à bout de bras, et maintenir, parallèlement au sol, une carabine qu'il tenait par l'extrémité du canon. Pourtant, à le voir, on le juge résistant, sans plus. En Arabie, il gagna le respect des hommes du désert, autant par ses traits de force et d'agilité que grâce à ses autres qualités. L'épreuve de sélection des guerriers d'élite consiste à sauter d'un chameau au trot et à bondir de nouveau en selle, fusil en main. Lawrence, dit-on, la subit avec succès. Quant à son endurance physique, nous en reparlerons plus loin.

ROBERT GRAVES

Lawrence et les Arabes, Payot.

trop lucide pour ne pas sentir que tout en servant la cause de la Révolte, il continuait de servir les intérêts britanniques. Un esprit politique s'en fût accommodé. Mais Lawrence n'avait pas le cynisme d'une âme politique. « *Je commençais*, dira-t-il, *à me demander si toutes les réputations étaient fondées comme la mienne sur une fraude* ».

Au commencement de sa grande aventure, Lawrence aspirait à la gloire. Il en a fait l'aveu. En 1914, il s'était promis d'être « *à trente ans général et anobli* ». Il parvint beaucoup plus haut. Mais quand il découvrit les impostures de la gloire, il se prit à détester son rêve fracassé.

Dès l'enfance, l'imagination de Lawrence avait été enflammée par l'univers chevaleresque du Moyen Age, à travers la lecture de Walter Scott, d'Alfred Tennyson, puis de Thomas Malory, rénovateur anglais du cycle arthurien. Ce goût ne s'était pas usé avec le temps ; il avait une source trop profonde dans la nature même du personnage.

Une nostalgie médiévale

Les savants biographes de Lawrence n'ont pas compris que la nostalgie peut être le moteur d'une destinée. Pourtant, avec Lawrence, les preuves abondent. Sa vie révèle qu'un petit garçon puis un homme furent à jamais ensorcelés par les récits de chevalerie. Il est rare que l'inspiration d'une vie soit aussi nettement tracée. Chez Lawrence, l'imaginaire médiéval des lectures enfantines et adolescentes conduit d'un seul jet aux études et aux voyages sur l'architecture militaire féodale, puis à la thèse de doctorat sur les fortifications du royaume franc de Jérusalem, enfin à la fraternité de combat avec les féodaux d'Arabie, derniers hommes libres dans un monde voué à la grisaille des multitudes citadines.

Lorsque commence l'aventure du désert, Lawrence emporte trois livres, attachés à la selle de sa monture. L'un de ces ouvrages est *La Mort d'Arthur* de Thomas Malory (1), source majeure de l'imaginaire arthurien. Il est difficile de mettre ce choix sur le compte du hasard. Le songeur éveillé crut voir dans la promesse d'un royaume bédouin la réalisation du rêve médiéval de son enfance. Il ne pourra supporter le choc de la réalité.

Le 14 octobre 1918, alors qu'il vient de se démettre de toutes ses fonctions, Lawrence écrit : « *Nous avons, je crois, changé le cours de l'histoire dans le Proche-Orient. Je me demande comment les grandes puissances laisseront les Arabes faire leur chemin.* »


© Cinémagence

Peter O'Toole dans le rôle de Lawrence d'Arabie, film de David Lean.

La réponse viendra vite, lors de la Conférence de la paix qui s'ouvre à Paris le 21 janvier 1919 puis lors de la Conférence britannique sur le Proche-Orient réunie au Caire en mars 1921 auxquelles il participe comme conseiller du gouvernement et comme avocat désespéré de la cause arabe.

Il a conscience d'avoir été l'instrument d'une gigantesque duperie. Parce que sa nature romantique est étrangère au réalisme politique, il ne se le pardonnera pas.

Dans l'intervalle des conférences diplomatiques, il a rédigé un premier récit de sa campagne d'Arabie sous le titre *Les Sept Piliers de la Sagesse*. Le manuscrit, terminé en mars 1919, lui est dérobé. Avant la fin de l'année, il en écrit une nouvelle mouture. Insatisfait de cette version, il la détruit par le feu et se lance en janvier 1922 dans une troisième rédaction. Il la termine en deux mois, dans un état de fièvre extrême. Huit exemplaires en sont tirés qu'il adresse à quelques privilégiés, Thomas Hardy, Bernard Shaw ou Winston Churchill. Ce livre admirable, sorte de méditation et de confession dominée par l'humour et l'amertume, ne sera publié qu'après sa mort dans sa version intégrale. *« Les Sept Piliers*, écrira-t-il, *sont chauffés à blanc par la passion ; de part en part. Il n'y eut jamais livre aussi impudiquement émotif. »*

Un chevalier pénitent

Il avait quitté Le Caire à la fin de 1918, sombre et assez désespéré déjà, rongé par un sentiment de culpabilité. Sans doute ne voyait-il pas encore clairement les effets de son action. Sa participation aux conférences diplomatiques et les rédactions successives de son livre vont jouer le rôle de révélateur. Contraint de revivre son aventure arabe, mais cette fois à la lumière crue du rôle qu'on lui a fait endosser, il en conçoit pour lui-même un dégoût sans fond. Il éprouve le sentiment que son personnage n'est qu'une imposture.

En 1922, T. E. Lawrence est l'homme le plus célèbre et le plus admiré de l'empire britannique. Aux yeux du public, il est la figure même du héros. Cette figure, il va la prendre en haine et s'efforcera de la détruire et de l'expier.

Le 3 août, dans un complet état d'accablement moral, il s'engage comme simple rampant dans la Royal Air Force, sous un faux nom, celui de John Ross. Il passera ensuite au Royal Tanks Corps sous le nom de Shaw, puis réintégrera la RAF comme simple mécano jusqu'en 1935, année de sa mort accidentelle.

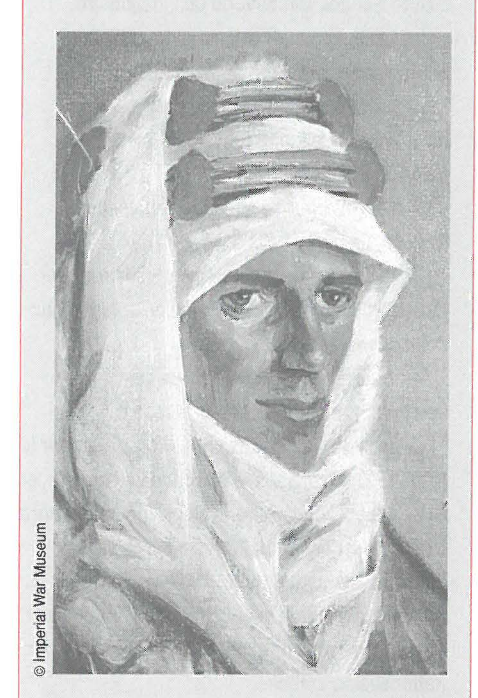
Le choix de 1922, cette rupture avec le monde, n'a pas cessé de se poser en énigme à tous ceux qui se sont intéressés au destin de T.E. Lawrence. Dans l'anonymat et l'humilité de cette nouvelle condition, l'ancien admirateur de Lancelot du Lac et de Perceval le Gallois n'a-t-il pas recherché, comme les chevaliers pénitents, un refuge contre une image de lui-même qui lui était devenue odieuse ? Il dira que la caserne lui semblait l'équivalent moderne du monastère, ce qui était sans doute moins faux dans l'armée anglaise, armée de métier, que dans une armée de conscription.

D.V.

(1) Les deux autres sont les *Comédies* d'Aristophane et l'*Anthologie oxfordienne des poètes anglais.*

Les précisions sur les lectures de jeunesse de T.E. Lawrence sont données dans la biographie que lui a consacrée son ami Robert Graves, sans que celui-ci n'en tire une réflexion quant à leur influence sur la destinée du personnage.

LE CHEIK AUX YEUX BLEUS


© Imperial War Museum

Lorsque le colonel F. G. Peake, fondateur de la Légion arabe de Transjordanie vit pour la première fois Lawrence à Akaba en 1918, il le décrivit comme *« un petit homme habillé de très beaux et très dispendieux habits de Bédouin, avec par-dessus le tout un manteau de poil de chèvre richement orné et sur la tête un merveilleux kouffié de soie retenu par un agal d'or. Ses pieds étaient nus, un poignard d'or du Hedjaz était passé dans sa ceinture et dans sa main il portait la badine en bois d'amandier dont se servent tous les chameliers bédouins».* Cette éblouissante apparition fit croire à Peake qu'il ne pouvait s'agir là que d'un notable arabe, peut-être même de l'émir Fayçal lui-même qui campait à Akaba ; il vint donc pour l'accueillir cérémonieusement à l'entrée de la tente. C'était le genre de situation qui plaisait le plus à Lawrence. Avec cet humour espiègle qui n'était jamais bien loin de lui, il laissa Peake lui offrir une profusion de compliments arabes et lui approcher un fauteuil avant de dire dans un anglais impeccable : *« Eh bien ! Peake, vous voilà donc enfin. »*

FLORA ARMITAGE
***Lawrence d'Arabie*, Payot.**

THOMAS EDWARD LAWRENCE, UNE CHRONOLOGIE

— 15 août 1888. Naissance de Thomas Edward Lawrence. Nietzsche vient de publier *L'Antéchrist.*

— 1896. T. E. Lawrence externe à la City of Oxford School. Découverte de l'imaginaire chevaleresque et arthurien à travers Walter Scott, Alfred Tennyson et Malory.

— 1906. Voyage en France pour étudier l'architecture militaire féodale et relever des plans de châteaux forts.

— 1907. Lawrence est admis au Jesus College, université d'Oxford.

— 1909. Voyage au Liban, en Palestine et en Syrie, 1700 km à pied pour étudier les châteaux des croisés.

— 1910. Soutenance de thèse sur l'architecture militaire des Croisades.

— 1911-1913. Travaux archéologiques pour le British Museum, sous la direction de Hogarth, en Syrie. Il apprend l'arabe, écrit un roman qui porte déjà le titre : *Les Sept Piliers de la Sagesse* (allusion aux sept grandes cités du monde arabe). Il détruira le manuscrit, insuffisant à ses yeux. Lawrence entretient des contacts avec les nationalistes arabes.

— 1914. Retour en Angleterre. Août 1914 : il est volontaire. Hogarth le fait affecter à la Section géographique de l'état-major général, couverture de l'*Intelligence Service.* En décembre, il est affecté au Caire à l'Arab Bureau avec le grade de lieutenant.

— Juillet 1915, Sir Henry Mac Mahon, haut-commissaire britanique en Egypte, promet à Hussein, chérif de La Mecque, une future reconnaissance de sa souveraineté sur tous les pays arabes (à l'exclusion de la bande côtière libanaise réservée à la France), s'il se révolte contre la Turquie. L'Angleterre commence à livrer des armes et des subsides au Hedjaz.

— 1916. En juin, Hussein déclenche la révolte armée contre les Turcs. Le 16 octobre, Lawrence se joint à la mission de Storrs qui arrive à Djeddah pour sonder l'émir Abdullah, l'un des fils de Hussein. Deux jours plus tard, déçu par Abdullah, Lawrence obtient que Storrs l'envoie auprès de l'émir Fayçal, autre fils de Hussein. La grande aventure commence.

— 18 octobre 1916. Escorté de deux Bédouins, Lawrence arrive en chameau à Hamra où Fayçal l'attend : « *C'était, je le compris au premier coup d'œil, l'homme que je cherchais en Arabie, le chef qui dresserait la révolte arabe en pleine gloire.* » En décembre, au Caire, son plan de la révolte arabe est approuvé par le général Allenby, nouveau commandant en chef.

— 5 juillet 1917. Des bandes de Bédouins, conduites par Fayçal, que conseille Lawrence, s'emparent d'Akaba. Lawrence, qui a traversé le désert du Sinaï pour annoncer sa victoire, est accueilli au Caire en héros. Prise de Roum en septembre et d'Azrak en novembre. Le 20 novembre, Lawrence, capturé par les Turcs, est torturé ; il s'évade.

— 2 novembre 1917 : Déclaration de lord Balfour accordant le soutien britannique à la revendication sioniste de création après la guerre d'un « Foyer national juif » en Palestine.

— 23 février 1918. Lawrence, félicité par Allenby pour la prise de Tafila, éprouve des inquiétudes pour l'avenir : « *Je me suis lancé de tout mon cœur dans cette affaire arabe et j'ai fait naufrage.* »

— 15 août 1918. Lawrence a 30 ans. Il médite sur son destin et ses ambitions.

— 1er octobre 1918. Prise de Damas où il entre au côté de Fayçal. Lawrence est promu par Allenby au grade de colonel.

— 11 novembre 1918. Retour de Lawrence à Londres. Il propose au Cabinet la création de trois royaumes arabes ; la Syrie serait attribuée à Fayçal.

— Décembre 1918. Lawrence accueille Fayçal à Londres, et l'accompagne, vêtu en Arabe : « *Quand on sert deux maîtres, n'est-il pas juste de porter la livrée du plus faible ?* »

— 8 janvier 1919. Début de la Conférence de Paris. Lawrence y assiste Fayçal. Les promesses faites aux Arabes se heurtent aux intérêts franco-britanniques pour le partage du Proche-Orient. Pour protester, en mars, Lawrence décline l'honneur de recevoir l'Ordre du Bain.

— 25 juillet 1919. Les Français chassent Fayçal de Syrie.

— Avril-novembre 1919. Lawrence rédige une première version de ses souvenirs de guerre sous le titre de son ancien roman : *Les Sept Piliers de la Sagesse.* Le manuscrit est perdu (ou dérobé) dans un train. Au mois d'août, le journaliste Lowell Thomas, qui l'avait rencontré en Arabie, commence une série de conférences sur la révolte arabe (un million d'auditeurs) qui font de Lawrence un héros populaire.

— Septembre 1920. Il termine la deuxième version des *Sept Piliers de la Sagesse.*

— Février 1921. Lawrence est nommé conseiller pour les Affaires arabes de Winston Churchill, secrétaire (ministre) aux Colonies.

— Janvier 1922. Lawrence brûle la seconde version des *Sept Piliers.* Il achève à la fin de février une troisième version qui sera publiée à huit exemplaires hors commerce en juillet, puis à cent vingt exemplaires en belle typographie, toujours hors commerce, en 1926. La publication en librairie n'interviendra qu'en 1935, après sa mort (traduction française en 1936).

— 4 juillet 1922. Lawrence démissionne de ses fonctions de conseiller gouvernemental. Le 30 août, il s'engage comme simple soldat dans la Royal Air Force, sous le nom de John Hume Ross.

— 12 janvier 1923. A la suite d'une campagne de presse, Lawrence est congédié de la RAF. En mars, il s'engage comme simple soldat dans le Royal Tanks Corps sous le nom de T. E. Shaw. En octobre, il achète une petite maison en ruines, Clouds Hill, près de la caserne : « *J'y viens presque tous les soirs et j'y rêve ou bien je lis et j'écris près du feu, ou je me joue du Beethoven ou du Mozart...* »

— Août 1925. Il est réintégré dans la RAF comme simple mécano.

— Mars 1927. Publication de *La Révolte dans le désert*, abrégé des *Sept Piliers* « pour les girls scouts ». Succès de librairie immédiat.

— 15 mars 1928. Il achève des notes sur la vie dans la RAF. Elles seront publiées en 1955 sous le titre *La Matrice.* Il commence une traduction de *l'Odyssée.*

— 1929-1931. Il se consacre à des études techniques concernant un nouveau type de vedettes auxiliaires de la RAF : « *J'ai participé à une petite révolution que nous avons faite en matière d'architecture navale...* » (lettre à R. Graves, 4/2/35).

— 26 février 1935. Lawrence est démobilisé en fin de contrat. Il se retire à Clouds Hill. Le 13 mai, il est victime d'un accident mortel en moto alors qu'il revient du bureau de poste, après avoir télégraphié son accord à un ami qui lui propose de rencontrer le chancelier Hitler (cf. Aldington). Il meurt le 19 mai. Il a 45 ans. Il est enterré au cimetière de Moreton en présence de Winston Churchill.

L'APPEL DU MONDE SAUVAGE

L'aventure est fille de la littérature



La littérature se nourrit de l'aventure, mais celle-ci le lui rend bien. On ne dira jamais assez la responsabilité de Joseph Conrad, de Jack London, d'André Malraux ou de Serge Dalens dans la vocation de générations d'aventuriers et de voyageurs impénitents. L'aventure sommeille dans l'âme de tous les galopins ou peu s'en faut. Il suffit d'un peu de rêve pour l'éveiller. Avant que les écrivains, les dessinateurs et les cinéastes ne s'en fussent occupés, les bardes et les conteurs l'avaient fait à la veillée.
Routiers, soldats, colporteurs racontaient au coin du feu, devant des paysans médusés, les pays lointains, les femmes voluptueuses, les mers démontées, les combats de géants, les royaumes fabuleux, la peur, la faim, les pièges, la mort, l'ivresse, les trésors, l'aventure, quoi !

Jack London, l'homme qui voulait être loup

PAR CHARLES VAUGEOIS

Toute sa vie, il a ressenti l'appel du « wild », l'appel de la nature sauvage qu'il portait en lui, que nous portons tous en nous. Toute sa vie, il a voulu réveiller les forces de l'élémentaire matées par la domestication. Toute sa vie, il rêva d'être un loup comme le héros à quatre pattes de *L'Appel de la forêt.*

Dans son repaire de Wolf House, la Maison du Loup, il travaille comme un forcené pour donner à ce rêve une réalité, multipliant les portraits d'hommes ou de chiens luttant jusqu'à la mort contre la fatalité, contre les éléments ou contre la société. Sur d'autres écrivains tentés par l'aventure, il a la supériorité d'être un homme d'action autant qu'un homme de plume. Chez lui, l'œuvre est le reflet direct de l'existence. Son plus grand roman n'est sans doute pas *Croc-Blanc* ni *Martin Eden*, mais sa propre vie ; la geste vécue d'un jeune type qui se voulait surhomme (*« superman »*) et s'efforcera de marier l'évangile de la virilité avec un socialisme qui sentait bigrement le soufre.

Jack London naquit à San Francisco en 1876 au temps de la ruée vers l'or et mourut à New York en 1916 en pleine guerre mondiale. Sa vie se confond avec le dernier chapitre de la « conquête de l'Ouest », l'épopée du rail, l'or du Klondike, la mer infinie, les guerres coloniales. Il meurt au bon moment, juste avant que tout cela finisse. Après lui, le monde aura définitivement rétréci et les pistes, transformées en routes, seront encombrées. Ses romans nous parlent donc d'un monde disparu dont nous avons conservé la nostalgie.

A 15 ans, à bord d'un sloop, il écume les parcs à huîtres de la baie de San Francisco, une main sur le gouvernail, l'autre sur le revolver. A 19 ans, il est chasseur de phoques dans la mer du Japon. A 20 ans, trimardeur, il marche sur Washington avec l'armée ouvrière de Coxey. C'est là qu'il découvre le socialisme. A 22 ans, il est chercheur d'or en Alaska et passe ses nuits à discuter de Darwin et de Marx, plus d'ailleurs de Darwin que de Marx. Il rentre sans un *cent*, mais ses souvenirs et sa façon de les décrire valent de l'or. A 23 ans, il gagne un concours du meilleur récit. Cette fois, c'est parti. Sa plume sera l'instrument de la réussite. Il écrit comme un damné, à 10 dollars les mille mots. Le succès vient. Il invente le roman du XXe siècle, bouscule les conventions, décrit la lutte pour la vie et prouve de livre en livre que l'homme descend du loup. Il gagne une fortune, devient le « sponsor » du socialisme américain. Ce n'est pourtant pas le socialisme qui anime cette vie, mais la volonté. Comme ses héros, hommes ou chiens, il veut sortir du troupeau. Il confond lutte des classes et sélection naturelle. Il croit à la revanche du sang contre l'or. *« Le socialisme,* écrit-il dans ses lettres, *n'est pas un système inventé pour le bonheur de tous les hommes. Il est réservé à certaines races. Il leur apporte plus de puissance pour survivre et hériter de la terre où s'éteindront les races les plus faibles. »* Il se fait construire le plus beau yacht du monde, la plus belle villa de Californie. Milliardaire et toujours endetté, surhomme à la santé délabrée, il meurt suicidé à 41 ans.

C.V.



Jack London (1876-1916).

Bibliographie : Tous les ouvrages de Jack London sont publiés par la collection « Bouquins » chez Robert Laffont.

Irving Stone, *Jack London, l'aventurier des mers*, Stock, 1970 (traduction d'une biographie écrite en 1938).

Andrew Sinclair, *Jack London*, Belfond, 1980.

LE LOUP DES STEPPES

« Je sens brûler une soif sauvage de sensations violentes, une fureur contre cette existence neutre, plate, réglée et stérilisée, un désir forcené de saccager quelque chose, un grand magasin, ou une cathédrale, ou moi-même, de faire des sottises enragées, d'attacher leur perruque à quelques idoles respectées, d'aider des écoliers en révolte à s'embarquer sur un paquebot, de séduire une petite fille, ou de tordre le cou à un quelconque représentant de l'ordre bourgeois. Car c'est cela que je hais, que je maudis et que j'abomine du plus profond de mon cœur : cette béatitude, cette santé, ce confort, cet optimisme soigné, ce gras et prospère élevage du moyen, du médiocre et de l'ordinaire. »

HERMAN HESSE

Blaise Cendrars, le bourlingueur à la main coupée

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Aventurier des océans, des bars, des tranchées et des forêts vierges, Blaise Cendrars est l'un des maîtres de la littérature exotique. Il est chez lui sur tous les parallèles et tous les méridiens. Ce bourlingueur cultivé est aussi l'un des précurseurs de la poésie moderne. Etapes d'une vie.

« Bourlinguer » : Blaise Cendrars (1887-1961) en a fait le titre d'un roman et de sa façon d'être. L'humeur vagabonde est héréditaire chez ce Suisse né à La Chaux-de-Fonds. A 13 ans, l'Exposition universelle le fait tomber sous le charme du Transsibérien et des parfums de la Chine : en rêver ne lui suffit pas. A dix-sept, il arrive à Moscou. La guerre russo-japonaise se termine. Commence ce que Gaston Leroux va appeler *« l'agonie de la Russie blanche »*. Cendrars, qui se nomme encore Frédéric-Louis Sauser, apprend la vie. Son cœur bat alors pour *« le football, l'amour et la révolution »*.

Il revient de Saint-Pétersbourg pour traverser l'Atlantique. A New York, il crève la faim avec sa compagne, Féla Poznanska. La passion d'écrire le dévore et l'incite à retrouver la vieille Europe... Bohême parisienne. Avec Fernand Léger, Georges Braque, Modigliani, il partage ce qu'il peut. L'argent qu'il méprise lui fera toujours défaut. Il est pris en flagrant délit de vol dans une librairie. Objet du larcin : un livre de Guillaume Apollinaire. Cendrars professe que l'anarchisme, c'est la vie.

De la bohême parisienne aux tranchées

L'Europe s'embrase à Sarajevo. Dès le 3 août 1914, il s'engage pour défendre cette France qu'il aime. Il espère devenir aviateur, la République en fait un fantassin. Affecté au 1er régiment étranger de Paris, le Suisse se montre hardi combattant. Le 28 septembre 1915, un éclat d'obus lui arrache la main droite au cours d'un assaut en Champagne. Le caporal Sauser est cité à l'ordre de l'armée. *« Son courage et son énergie »* lui valent


© Roger-Viollet

Blaise Cendrars, au temps de la bohême parisienne.

« Je ne souffle mot. Je regarde par la fenêtre Venise. Venise. Reflets insolites dans l'eau de la lagune. Micassures et reflets glissants dans les vitrines et sur le parquet en mosaïque de la Bibliothèque Saint-Marc. Le soleil est comme une perle baroque dans la brume plombagine qui se lève derrière les façades des palais du front de l'eau et annonce du mauvais temps au large, crachin, pluies, vents et tempête. Je ne souffle mot. »

BLAISE CENDRARS
Bourlinguer

Médaille militaire et Croix de guerre avec palme. Bientôt, Sauser dit Cendrars acquiert la nationalité française.

L'homme à la main coupée a gardé la rage d'écrire. Il témoigne : *La Guerre au Luxembourg* et *J'ai tué*. Il collabore au tournage de *J'accuse* et de *La Roue* d'Abel Gance. Il se fait éditeur, écrit des ballets et traduit Dostoïevski. Ces mille occupations ne dissipent pas le goût de l'errance. Du Brésil où il débarque en 1924, il fait sa terre de prédilection et en revient avec *« des allures de conquistador »*.

Rêver, écrire, agir. Il publie *L'Or*, *« la merveilleuse histoire du général Johann August Suter »*, le fondateur tudesque de la Californie. Ses séjours brésiliens sont l'occasion de remonter l'Amazone jusqu'aux carrières secrètes où vivent les Indiens.

Cendrars écrit *Moravagine*, un chef-d'œuvre. Est-ce une raison pour cesser de rouler sa bosse ? Grand reporter de *L'Excelsior*, du *Jour* et de *Paris-Soir,* il parcourt le monde avec sa Remington portative et les manuscrits de ses « trente-trois livres » en chantier. Il enquête sur la pègre et fréquente les voyous. Pour *Gringoire*, il part en Espagne, alors en pleine guerre civile, et se brouille avec Horace de Carbuccia.

Quand la guerre éclate en septembre 1940, Cendrars veut servir encore, mais l'armée de Gamelin refuse le manchot quinquagénaire. Qu'importe, il s'enrôle comme correspondant de guerre auprès de la British Expeditionary Force. Jusqu'au 17 juin 1940, il croit au redressement du sort des armes. Il refuse de gagner l'Angleterre et, dès lors, s'enferme dans le silence de sa retraite d'Aix-en-Provence jusqu'à la fin des hostilités. Ses meilleurs livres — *L'Homme foudroyé*, *Bourlinguer*, *La Main coupée* et *Emmène-moi au bout du monde* — restent à venir.

J.-J. M.

Bibliographie : Myrian Cendrars, *Blaise Cendrars,* Balland, 1984.

Joseph Conrad, un Polonais en exil

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

« *Sur mer, tout est clair, plus simple et mieux défini.* » Œil d'aigle et barbe au vent, Conrad a navigué près de vingt ans de sa vie. De la Manche à l'océan Indien, en passant par la mer de Chine, il a fréquenté toutes les mers et doublé tous les grands caps, du Horn à Bonne-Espérance. En cette fin d'époque victorienne, il a été l'un des derniers à pratiquer l'art exigeant de la voile. Surtout, il a vécu la mer comme le théâtre de son accomplissement, un espace tragique qui interdit la tricherie.

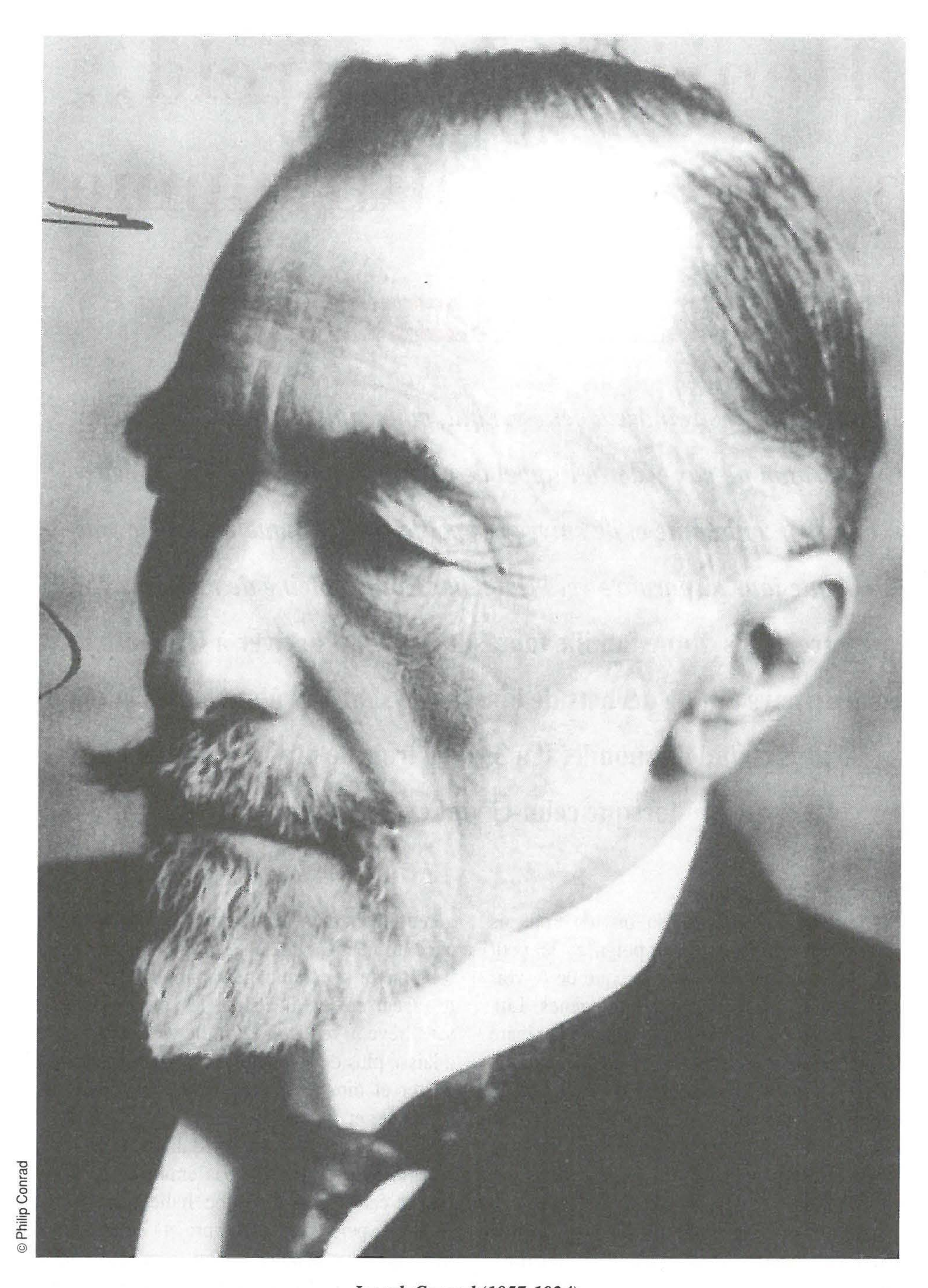
« O*n pense à Conrad comme on pense à l'océan »*, dit l'Argentin Jorge Luis Borges, et Michel Déon, qui le tient pour *« un des plus grands écrivains de tous les temps »*, affirme : *« Il n'y a qu'à lire Conrad pour retrouver la clé de cet amour passionnel et souvent triste qui unit l'homme à son bateau. »* L'auteur de *Lord Jim* et de *Typhon* n'a guère apprécié d'être enfermé dans la catégorie des « romanciers de la mer ». Sans renier jamais son passé de marin et encore moins son amour de la mer, il a surtout cherché à cerner les « ténèbres » d'une humanité qu'il juge *« stupide et lâche »*.

La sombre mélancolie qui nimbe ses récits frise parfois le lugubre. Elle traduit une vision pessimiste et, en même temps, la soif d'héroïsme et de fidélité. Conrad laisse à d'autres le soin de se poser en donneur de leçons. Il entend simplement mettre à nu les contradictions de la condition humaine. Non sans raison, Drieu La Rochelle voit en lui *« le plus humain de tous les écrivains récents (avec Knut Hamsun) »*.

Ce capitaine taciturne, aux allures de dandy, volontairement étranger à ses congénères, a laissé le souvenir d'un personnage plus que singulier. Nerveux, tendu, souvent dépressif, Conrad présente comme un air de parenté avec Vincent Van Gogh, son contemporain. Le secret de sa vie aventureuse et l'exigence démesurée de l'écrivain tiennent probablement dans la blessure d'un jeune homme frappé par le malheur des siens.

Écrivain de langue anglaise, Joseph Conrad n'a jamais cessé d'être Josef Teodor Konrad Korzeniowski, gentilhomme polonais et fils de proscrits. Il est né en Ukraine, en un temps où le grand empire russe pesait lourdement sur sa patrie. Son père, écrivain exalté, totalement indifférent aux contingences matérielles, s'était exposé par les écrits et les actes. Cet activiste généreux voulait une Pologne libre. Sa mère partageait cette ardente ferveur. L'un et l'autre payèrent par l'exil et la misère. Ils moururent, fiers d'avoir lutté pour leur Pologne.

Conrad a préféré prendre le large. De la mer, il ne savait pas grand-chose. A l'âge de 10 ans, il l'avait vue une fois à Odessa. Solitaire, il avait rêvé devant les cartes des atlas. Il s'était nourri des livres (en particulier *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, dont Apollo Korzeniowski, son fou de père, avait donné


© Philip Conrad

Joseph Conrad (1857-1924).

LES TROIS MOUSQUETAIRES DU SIGNE DE PISTE

A Nancy, pendant l'hiver de 1933, un jeune soldat imagine un roman pour adolescents qu'un de ses amis pourrait illustrer. Le jeune homme et son ami s'appellent Serge Dalens et Pierre Joubert. Le livre conçu cet hiver-là mettra trois ans à paraître. Ce sera *Le Bracelet de vermeil*, un million d'exemplaires vendus, premier volume de la série du « Prince Éric ». En 1935, un troisième mousquetaire, Jean-Louis Foncine, s'est joint aux deux premiers pour lancer aux Editions Alsatia la collection « Signe de Piste », dont il assurera la direction pendant dix-sept ans. Jean-Louis Foncine devient célèbre au début de 1940 avec la publication de son premier roman, *Le Relais de la Chance au Roy*, suivi peu après par *La Bande des Ayaks*, inaugurant le cycle des « Chroniques du pays perdu ». Devant le désastre de 1940, Serge Dalens, Jean-Louis Foncine et Pierre Joubert décident de continuer le combat à leur façon, par des livres qui maintiendront chez les enfants et les adolescents le goût de la vaillance. Dans tous les romans, Serge Dalens, Jean-Louis Foncine et leur complice, Pierre Joubert, opposent la *« vraie vie »*, celle des garçons de 12 ou de 15 ans, à celle des adultes *« qui n'ont plus rien dans le cœur »*. Face au monde gris des adultes, ils dressent le modèle du clan secret, jeune et viril, celui des chevaleries instinctives, du courage et de l'amitié.

une traduction polonaise). A douze ans déjà, il voulait devenir marin. A 17 ans, il quittait Cracovie.

« Aussi isolé dans le monde qu'un nageur au milieu d'une mer immense », dira-t-il de Razumov, le héros de *Sous les yeux d'Occident*. Avant de connaître la grisante fierté du capitaine au long cours — *« être lointain et inaccessible, un peu pareil à un prince de légende, seul de son espèce et indépendant de tous, qui n'a de comptes à rendre qu'à des puissances invisibles et lointaines »* —, il va partager la dure condition des simples marins payés trois fois rien.

Fasciné par le pavillon rouge

A Marseille, il embarque la première fois sur le *Mont-Blanc*, un trois-mâts qui fait route vers les Antilles. Entre deux embarquements, il s'adonne à de mystérieuses activités — la contrebande d'armes, peut-être — et s'endette. Il tente ou fait mine de mettre fin à ses jours. Dépression ou histoire d'amour ? Sa fierté polonaise lui interdit d'avouer la moindre faiblesse, il parlera d'un duel. A 18 ans, il a déjà traversé trois fois l'océan jusqu'aux Amériques.

« Tant qu'à être marin, il me fallait être marin anglais ! » Il opte pour le fameux *red insign* de la marine marchande britannique. Plus de la moitié des bateaux naviguant de par le monde battent alors le prestigieux « pavillon rouge » de la première puissance maritime. Il embarque à bord du *Marvis*, un bâtiment qui fait route vers Constantinople, puis sur le *Skimmer of the Seas*, un petit caboteur qui transporte du charbon. Il commence à

apprendre l'anglais et le parlera toujours avec un fort accent. Bientôt, il est à bord du *Duke of Sutherland*, un clipper lainier d'un millier de tonnes, en route vers l'Australie, par la route du Cap.

Le Kipling de l'archipel malais

Son destin finit par s'élargir : *« Et ce garçon insignifiant, cet étranger venu de quelque province reculée d'une certaine contrée nommée Pologne devint, par le fait de son seul mérite, capitaine au long cours dans la marine marchande britannique. »* La fierté de l'exilé n'hésite pas à prendre quelque liberté avec la réalité, car ce n'est pas sans peine — faible maîtrise de l'anglais — qu'il décroche son brevet. Qu'importe, citoyen britannique depuis peu, Conrad croit que le vaste monde s'ouvre à lui. Mais il va rester l'éternel second et ne se verra confier le commandement d'un bâtiment qu'une seule et unique fois.

Bombay, Singapour, Calcutta, Bangkok, la Malaisie et l'île Maurice : au cours de ces escales, il collecte les éléments de son œuvre à venir. En 1890, il retourne brièvement en Pologne. L'Afrique où Stanley vient de se tailler un empire, l'attire. Il espère participer à la « mission civilisatrice » annoncée en Belgique. Il souhaite aussi gagner un peu d'argent. Avec un vapeur assez miteux, il remonte le Congo et s'initie à la navigation fluviale. A Matadi, il découvre les horreurs dénoncées, plus tard, dans *Au cœur des ténèbres*, et fait la connaissance de Roger Casement dont le point de vue correspond au sien. Assez curieusement, il refusera de lui apporter son soutien lorsque, devenu le chef de la révolte irlandaise, Casement jouera sa tête devant les juges anglais.

Découragé et las, Conrad débarque à Londres en 1894. Un an plus tard, il publie *La Folie Almayer*, son premier roman. Il prétend l'avoir écrit *« un peu par hasard »* et, dans un mot à son éditeur, indique : *« Je ne pense pas écrire autre chose. Il est probable que je reprendrai bientôt la mer. »* La critique salue *« le Kipling de l'archipel malais »* et H.G. Wells annonce *« un des plus grands romanciers contemporains »*. Conrad vient à peine de dépasser le cap de la quarantaine, il ne cessera plus d'écrire.

J.-J. M.

Bibliographie : Zdzislaw Nadjer : *Joseph Conrad*, Critérion, 1992. Les œuvres complètes de Conrad sont publiées à la Pléiade.

Henri de Monfreid, pirate et gentilhomme

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

« Pourquoi m'astreindre à cette vie qui, pour moi, équivaut à un bagne ? Pourquoi ne pas céder à l'appel de cet horizon bleu, au gré de cette mousson puissante et de suivre ces petites voiles blanches que je vois chaque jour disparaître vers cette mer Rouge, pleine de mystères ? »

Monfreid, fils d'une famille fantasque, vient d'arriver à Djibouti, un curieux pays fait de déchets de laves et de sables brûlants, sous le soleil le plus chaud du monde. Il a 33 ans, trois de plus que Rimbaud, lorsque celui-ci vint en Abyssinie.

Dans ce coin perdu où les Français sont à peine une poignée, le petit monde colonial se choque de le voir aller nu-tête et fréquenter les indigènes. Lui, qui a fréquenté l'Ecole alsacienne et préparé Centrale, n'a que faire des *« intrigues, jalousies et combinaisons véreuses »*. Il prend congé du *« troupeau »*, s'achète un boutre, hisse la voile et largue les amarres pour vivre le destin aventureux d'un homme libre des conventions.

La mer Rouge, qui est alors sous l'autorité ottomane, devient son empire. Il se fait trafiquant d'armes et vend fusils Gras, Lebel, Mauser, Remington, Hotchkiss et Vetterli aux populations guerrières de la corne d'Afrique. Il songe aussi à participer à la construction du chemin de fer franco-éthiopien ou à monter une usine de fabrication d'eau gazeuse. Il cultive et vend des perles. Il participe au grand trafic du hachisch qu'il doit chercher en Grèce et plus tard au Turkestan. Il défie les autorités turques, anglaises et françaises. Il connaît les poursuites périlleuses en mer, les tracasseries, les procès et les prisons à terre. Il se taille une réputation sulfureuse.

Monfreid ne se contente pas de vivre dangereusement. Dur avec les autres, il l'est aussi avec lui-même, adoptant le régime frugal et la religion de son équipage. Contrebandier, pirate, agent secret, il écume les mers d'Orient sans trêve ni repos. Il vit mille vies. L'écrivain a laissé plus de soixante-dix ouvrages pour les conter et dire, en même temps, son goût de l'honneur et de l'aristocratie.

Apprécié de Kessel, de Malraux et de Teilhard de Chardin, il n'a pas craint de prendre fait et cause pour la jeune Italie fasciste en Ethiopie, persuadé que les projets de Mussolini — qu'il a rencontré à quatre reprises — serviraient l'intérêt des peuples de cette contrée maudite. Avec Marcel Aymé, Pierre Drieu La Rochelle, Pierre Gaxotte, Pierre Mac Orlan, il est parmi les huit cent cinquante signataires qui protestent contre le sort qui est fait par la France à l'Italie et à ses *« justifiables entreprises en Somalie »*. Bientôt, *Paris-Soir* et *Le Figaro* s'arrachent ses reportages. Il « couvre » la marche victorieuse du maréchal Graziani en Ogaden.

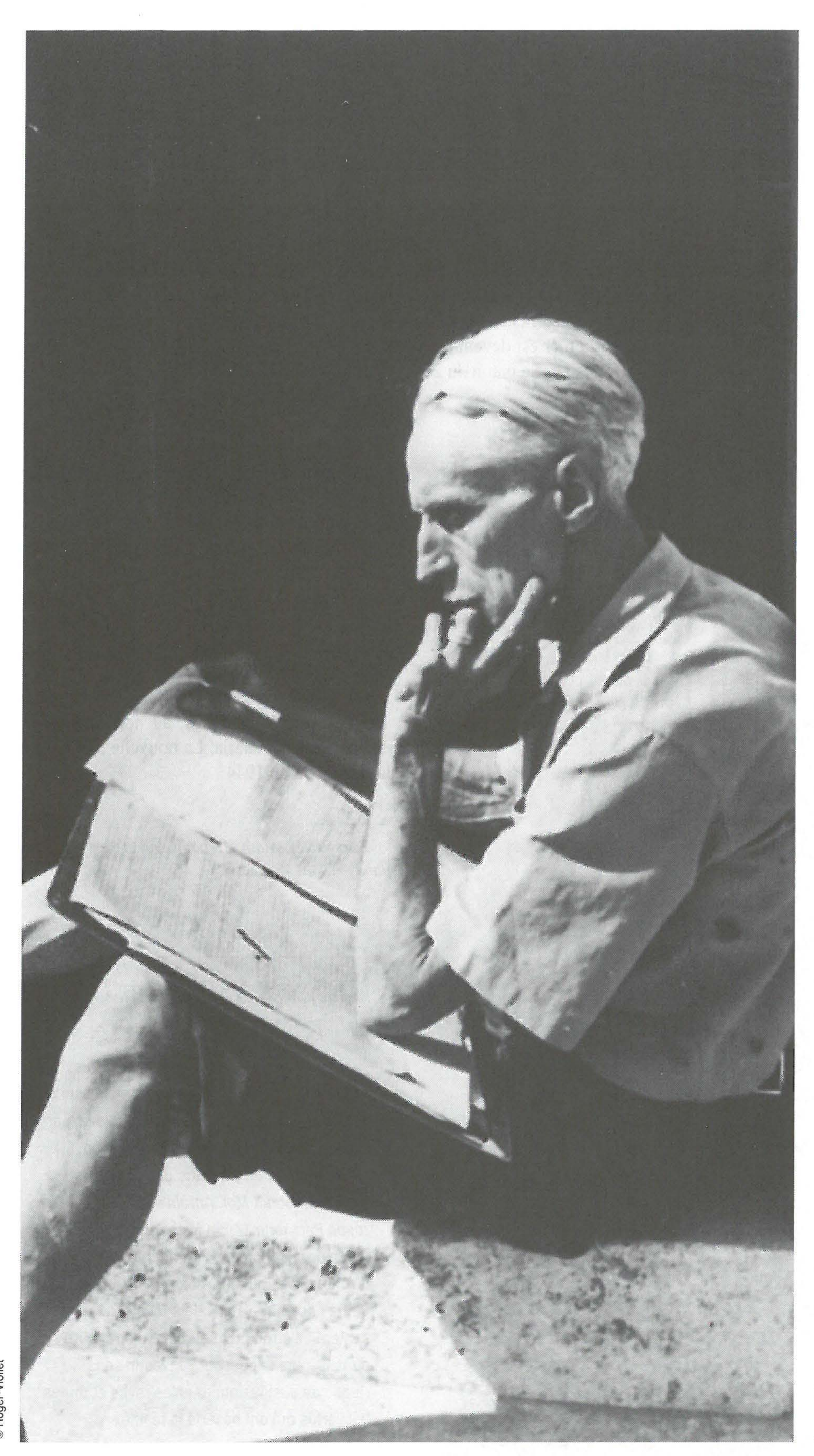
Le Négus, dont il a dénoncé les turpitudes, lui voue une haine inexpiable et saura convaincre les Britanniques de lui faire un sort. Arrêté et déporté par eux en mai 1942,

CES LIVRES QUI ONT CHANGÉ NOTRE VIE

« Nous disons tous "royaumes" nos mondes intérieurs, et nous rêvons de grandes batailles, d'aventures héroïques, et de preux chevaliers. [...] Nous avons lu bien des romans, depuis, goûté la délicatesse de Virginia Woolf, pesé les mérites comparés de Henry James et de Marcel Proust, mais soyons francs : en est-il dont la lecture ait jamais retrouvé l'exultation ressentie en ces premières années ? [...] De ces livres-là, oui, et je crois bien de ces livres seuls, nous pouvons dire qu'ils ont changé notre vie. Au point que j'en viens à soupçonner que, tout autant que nous sommes, nous ne lisons jamais, qu'il s'agissse de le satisfaire ou de le combattre, qu'à proportion de la présence encore de cet enfant en nous. »

MICHEL LE BRIS

***Aux Vents du royaume,* Ed. Artus**



© Roger-Viollet

Henri de Monfreid, des livres vécus (1879-1974).

Monfreid, qui a dépassé la soixantaine, va partager une année durant l'effroyable sort de milliers d'Italiens jetés dans les camps d'internement du Kenya. En France, on le croit mort. Persuadés de sa fin prochaine, les Britanniques le remettent à la garde d'un Français libre, lequel lui confie l'animation d'un centre hospitalier à Marwingo. Monfreid s'adapte merveilleusement et parvient même à faire fabriquer des camemberts que son protecteur livre jusqu'au Caire. Congédié brutalement, Monfreid trouve refuge dans la forêt aux flancs du mont Kenya. Là, il vit de la vente de ses chasses et de ses peintures.

En 1947, il retourne en France sur la pointe des pieds, car il craint la vindicte politique. Installé en Berry, il écrit et peint, un don qu'il tient de son père qui fut l'ami de Gauguin, l'ermite des Marquises. Les Français vont le redécouvrir et lui va songer à faire acte de candidature à l'Académie française. S'est-il rangé ? Que non. A 79 ans, il quitte la Réunion à bord du *Rodali* pour l'île Maurice. Il se perd et disparaît dix jours. La France entière reste suspendue aux nouvelles de l'océan Indien, jusqu'à ce que sa silhouette longiligne refasse surface à Tamatave.

« Je n'ai pas réussi ma vie, c'est elle qui m'a réussi en me forgeant », disait ce prince de l'aventure. Il est mort à 96 ans, nous laissant l'image d'un vieillard superbe à la crinière blanche et aux yeux ardents.

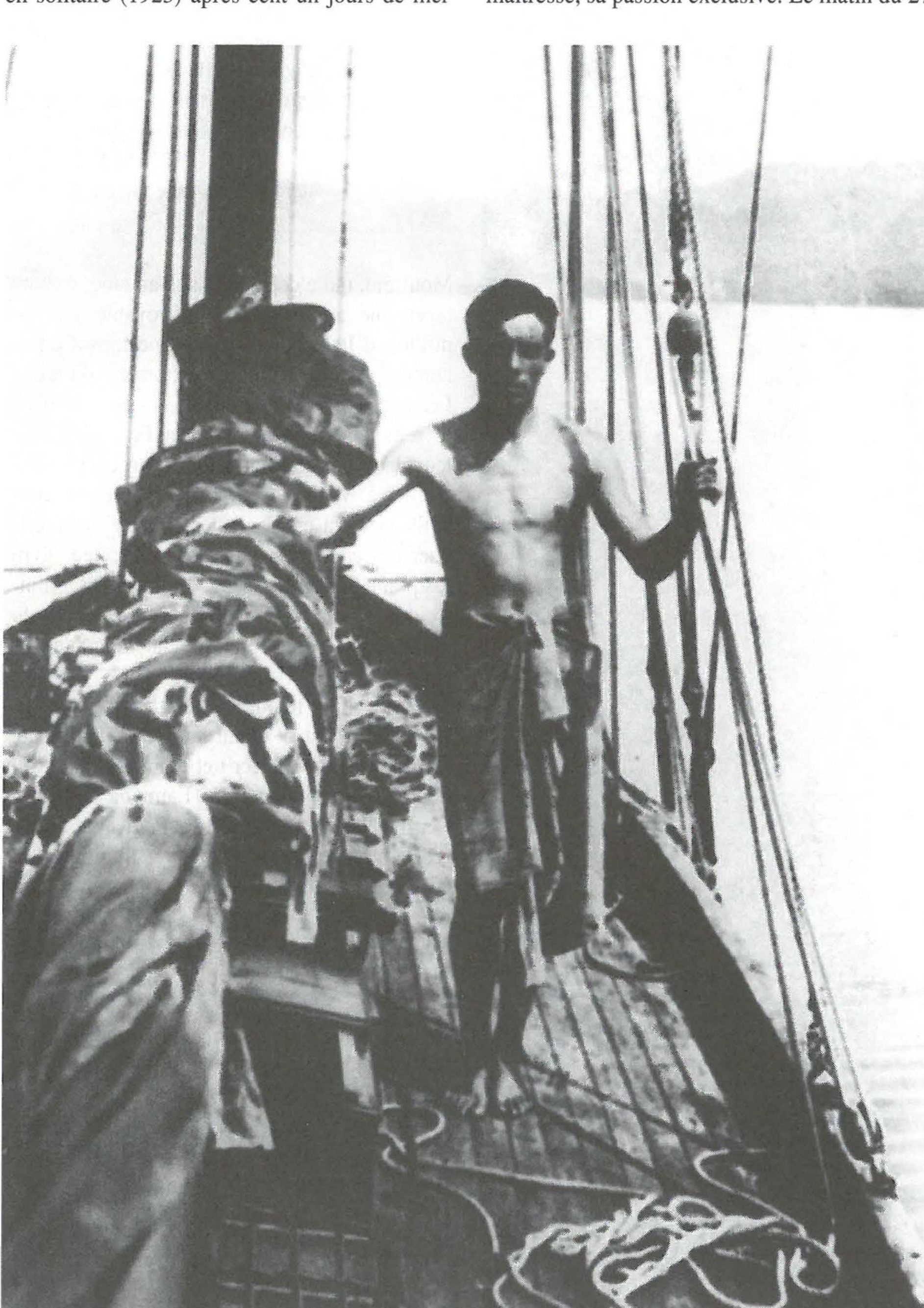
J.-J.M.

Bibliographie : Daniel Grandclément : *L'Incroyable Henri de Monfreid*, Grasset, 1990.

Alain Gerbault (1893-1941), vagabond des mers

Fils de bonne famille, dandy des années folles, pilote de chasse en 1918, Alain Gerbault largue les amarres à 30 ans. A bord du *Firecrest*, il réussit la première Transat en solitaire (1923) après cent un jours de mer et boucle le tour du monde en 1932. Il est devenu un héros populaire. On s'arrache ses livres, mais il s'en moque. Désormais, il appartient à un autre univers. La mer est devenue sa maîtresse, sa passion exclusive. Le matin du 27 septembre 1932, il quitte le port de Marseille à bord d'un cotre noir sans nom. Il part pour toujours. « *La vie civilisée me semble terriblement vide* », dit-il alors. « *De livre en livre,* écrira Michel Déon, *on sent monter en lui la méprisante certitude que l'humanité se suicide. Ce qui le blessa, quand il découvrit la Polynésie, c'est la découverte que la civilisation entraînait dans son désastre des insulaires innocents* [...] *Sa fin est atroce. Chassé de Tahiti en 1941 par les gaullistes parce qu'il s'oppose au recrutement des indigènes pour une guerre qui ne les concerne pas, il s'enfuit vers Timor... La malaria le mine... Peut-être espère-t-il au fond de son cœur que la mort le surprendra en mer, accomplissant son vœu secret : mourir à bord, sous voiles, pavillon haut* » (*Mes arches de Noé*). Il meurt le 16 décembre 1941 à Dili, au nord de Timor, emporté par la malaria. La nouvelle n'atteindra la France qu'en 1944.

C.V.



© Keystone

Éric Vibart, *Alain Gerbault, vie et voyages d'un dandy révolté* (Seghers).

JEAN RASPAIL ET LE RÊVE PATAGON

Se divertir n'était sans doute pas la seule ambition de Jean Raspail quand il releva, par la seule force de son imagination et son talent, le trône du roi blanc des Patagons dans son roman *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie* (Albin Michel).

En donnant créance au fictif royaume d'Antoine de Tounens, Jean Raspail offre une patrie imaginaire et idéale à tous ceux qui se sentent à l'étroit ou quelque peu étrangers dans la leur. Ils peuvent y investir, sans risque de désillusion, tous les rêves et toutes les vertus qui ont déserté la réalité.

D.V.

U N E   F E M M E   D A N S   C H A Q U E   P O R T

Les aventuriers de la B.D.

PAR JEAN-CLAUDE FAUR

De Tintin à Corto Maltese, les héros de la B.D. découpent le temps en images nomades. Ils aiment les départs et les escales, les rivages nouveaux et les rites anciens. Vagabonds des mers et des déserts, soldats perdus de causes insensées, ils redonnent vie à nos nostalgies oubliées.

S'il est un genre où l'aventure est reine, c'est certainement celui de la B.D., comme le signifiait par son titre magique, *L'Aventureux*, magazine d'avant-guerre qui accueillait *« les Conquérants de l'Avenir »*. De l'Italien J. Away, chantre B.D. de l'Italie mussolinienne, ou le *Terry et les Pirates* de Milton Caniff, digne représentant d'une Amérique flamboyante, chaque génération de jeunes lecteurs a eu, jusqu'à nos jours, les héros qu'elle méritait.

Pour preuve, les collectionneurs de tous âges qui se pressent aujourd'hui dans les ventes publiques, et notamment à Drouot, prêts à se ruiner pour racheter tel numéro de *Fantax*, tel autre de *Tintin* ou de *Spirou*, ou encore de *Strange* ou de *Pilote* : la part du rêve en l'homme est décidément ce qu'il possède de plus indéracinable !



© Editions du Lombard

Créés par Edgar P. Jacobs, les personnages du professeur Mortimer et du capitaine Blake, deux gentlemen aventureux au service de Sa Gracieuse Majesté.

Mais c'est aussi que l'aventure est, dans la B.D., la loi du genre : elle est le moteur d'un récit court, fortement imagé, toujours lu avec précipitation, toujours relu ensuite, vignette à vignette, avec délice. Les bonnes B.D., comme du reste les meilleurs films, les grands romans, les aphorismes les mieux ciselés, sont celles que l'on relit comme l'on savoure une pipe (ah, cher Oncle Paul !). Relire le même *Tintin*, le même *Gil Jourdan*, à un an, cinq ans, dix ans de distance et c'est à la fois se remémorer sa fraîcheur d'âme à la première lecture, de nouveaux détails que cet enthousiasme premier avait négligés ou ignorés, et décrypter inlassablement la même image à la grille des nouvelles expériences de la vie.

Et puis enfin — mais quel sociologue consacrera vingt ans de thèse à ce sujet —, comment ne pas s'apercevoir que ces B.D. d'aventure ont à leur tour façonné des générations d'aventuriers. La quasi-totalité des pilotes de chasse sont d'anciens jeunes lecteurs de *Buck Danny* ou de *Dan Cooper*. On devient journaliste, pour avoir trop lu *Tintin* ou *Marc Dacier*. L'imaginaire alors s'encre dans la réalité.

Tous les grands créateurs de B.D. ont été, au sens strict, des aventuriers de l'imaginaire.

Pour certains, sans jamais quitter leur chambre, pour d'autres après avoir bourlingué à travers le globe. Ici, nous ne distinguerons plus les uns des autres puisqu'aussi bien c'est par leurs « petites cases » qu'ils nous ont le mieux fait appréhender pêle-mêle l'histoire, la géographie, l'aventure ou le sacré.

Tintin reporter au « *Petit Vingtième* »

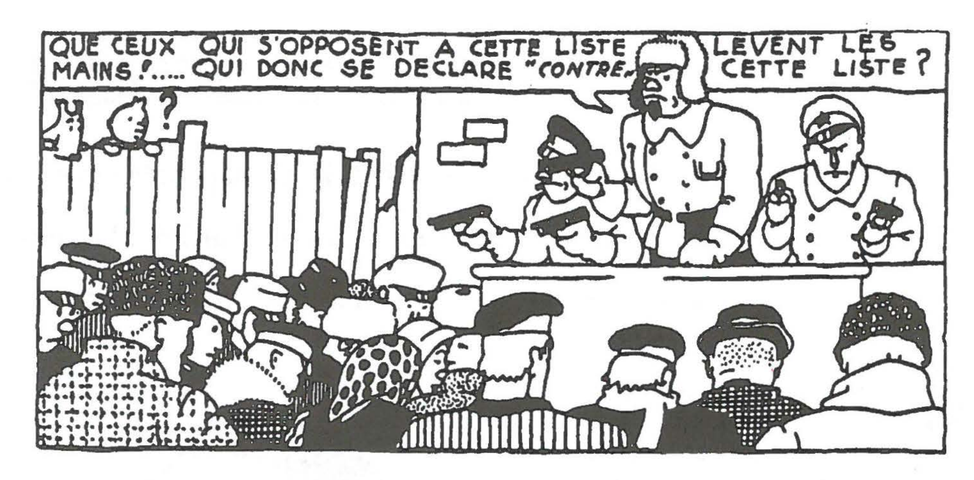
Le miracle Hergé, c'est que, toutes générations confondues, des milliers et millions de lecteurs à travers le monde se soient identifié à Tintin et à sa lutte, où qu'ils se trouvent, contre les « banksters ».

Le miracle Hergé, c'est que son jeune reporter, même s'il n'a pas souvent le stylo à la main, même s'il n'a pas noirci beaucoup de feuillets dans sa carrière, nous a livré, par l'image et la bulle, d'authentiques reportages. Le premier d'entre eux, *Tintin au pays des Soviets*, dont tant de plumitifs se sont gaussé de par son *« anticommunisme primaire, secondaire, viscéral »*, s'est révélé, soixante-deux ans plus tard, beaucoup plus proche de la réalité que les odes d'Aragon au petit père des peuples.

Le miracle Hergé, c'est qu'aucun auteur de B.D. n'aura été aussi commenté, étudié, exposé, traduit depuis le premier livre de Pol Vandromme, et qu'aucune B.D. autre que celle née de son imagination n'a fini par s'enraciner autant dans le réel, des premiers pas d'Armstrong sur la lune à l'envol effectif de la célèbre fusée à damier rouge du pas de tir de Kourou, ou au vol bien réel d'une reproduction de statuette Arumbaya dans une exposition de Tintinlogie.

Il est sûr en tout cas que 1992 sera, une fois encore, une grande année Tintin !







© Casterman

Tintin au pays des Soviets, ***par Hergé, 1930. Réédition Casterman 1981.***

Charlier le fabuleux

Marc Dacier, lieutenant Blueberry, Barbe Rouge, Tanguy et Laverdure, Buck Danny, Dan Cooper, Jean Valhardi... Tous, aventuriers de la presse, du western, de la mer ou du ciel, explorateurs, mercenaires ou chevaliers sans nom ont en commun d'avoir été scénarisés par Jean-Michel Charlier, né à Liège en 1924, décédé à Saint-Cloud en 1989.

De tous ces personnages, le plus fabuleux reste Charlier lui-même. Entré comme dessinateur à *Spirou* en 1944 pour illustrer un cours de pilotage, il finit par passer son brevet de pilote avec Hubinon, le dessinateur de Buck Danny. Engagé par la Sabena en 1950, il crée... *Pilote* avec René Goscinny en 1959. Puis à travers la mise en feuilleton TV des « Chevaliers du Ciel », il passe à FR3 en 1972 pour de stupéfiants « Dossiers noirs », du Katanga à Kennedy, de la drogue à la mafia, de la CIA au KGB. Un seul de ses dossiers ne sera jamais diffusé : celui sur Léon Degrelle.

C'est à juste titre que Jean-Yves résume dans *Hop* : *« Visiter tous les pays où il s'est rendu relève de l'impossible. En revanche, il est plutôt risqué d'approcher les gens qu'il a interviewés. »* Maintes fois braqué par un pistolet sur l'estomac pour le dissuader de mener

plus loin ses enquêtes, ses démêlés avec la censure comme avec la DST ou la Sécurité militaire sont restés célèbres !

Si on relit avec émotion son *Mermoz*, son *Surcouf*, son *Guillaumet*, comment ne pas se souvenir que jusqu'à la chute de Ceausescu ses deux « Valhardi » rédigés en pleine guerre froide (1953) — le *Rayon Super Gamma* et *La Machine à conquérir le monde* — passèrent longtemps pour des « caricatures anticommunistes » ? Et comment ne pas relire d'un œil neuf un bon vieux « Tanguy » des années soixante, après le suicide très douteux d'un affairiste qui l'était plus encore : Robert Maxwell ?

Prodigieux conteur et fabuleusement intarissable, Charlier a été incontestablement un grand aventurier de l'image.

Hugo Pratt : une femme dans chaque port ?

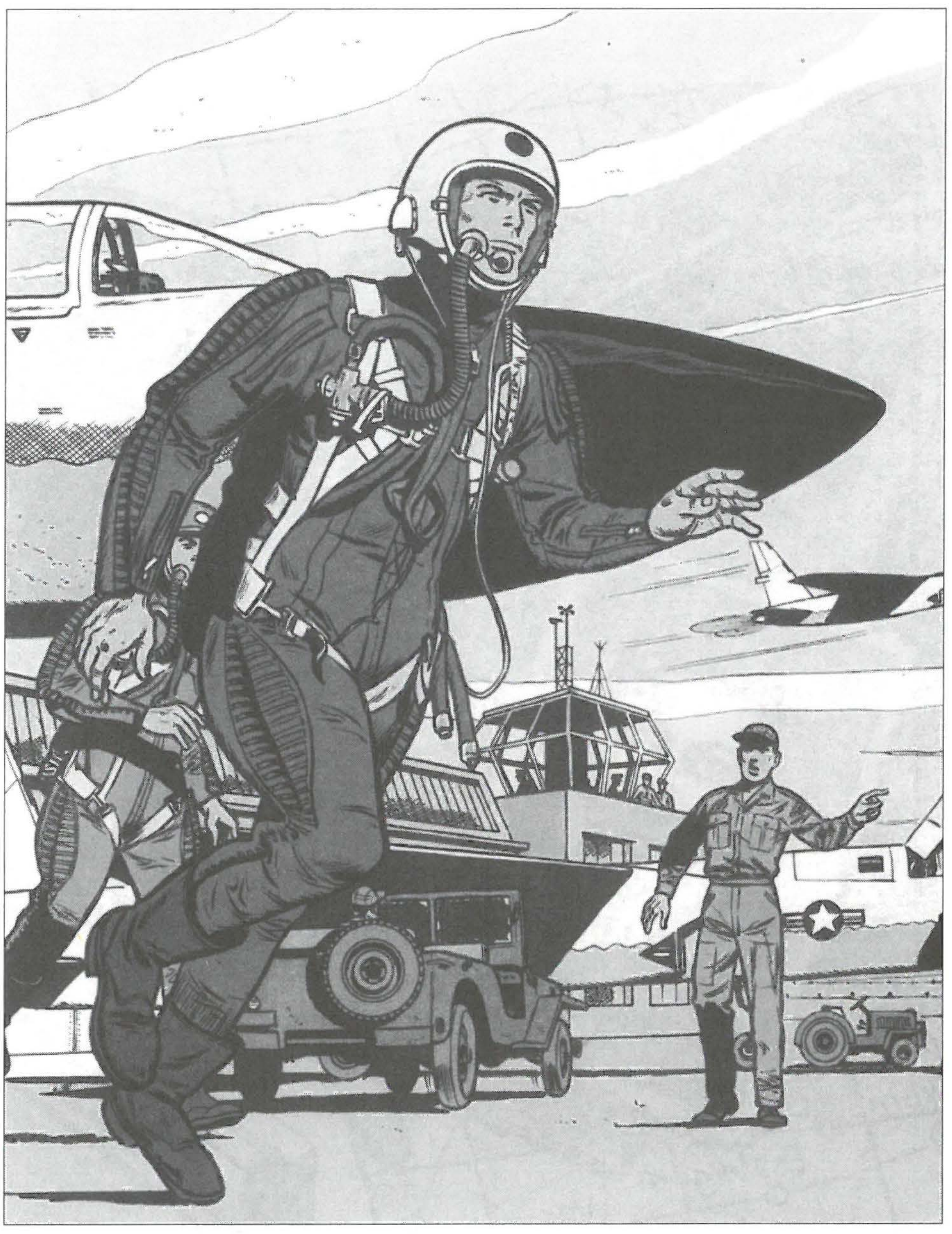
« Une femme dans chaque port »... Ainsi commence l'un des chapitres du *A la rencontre de Hugo Pratt* publié naguère chez Bédésup. Comme pour conforter la légende de Corto Maltese. Car Hugo Pratt est beaucoup plus qu'un scénariste génial ou qu'un bon dessinateur, héritier de Milton Caniff. Il est d'abord un aventurier en tout genre, celui que l'on appelait jadis *« l'homme aux contrats »*, passé maître depuis des années dans l'art de cultiver l'ambiguïté.

Découvert en France au début des années soixante-dix dans l'hebdomadaire communiste *Pif*, le petit-fils de grand-papa Gennaro, chef du *fascio* à Venise, fils d'un « légionnaire romain » d'Erythrée, sans rien renier de ses amitiés, a retiré d'une filiation judéo-vénitienne le culte de la kabbale et des mystères francmaçons à qui ne répugnent ni les mystères vaudous, ni les brumes celtiques de Shakespeare, ni les délices italiennes de l'antipsychiatrie.

Encensé unanimement d'un bout à l'autre de l'échiquier bédéique, le Maître de Venise qui à ses débuts assurait modestement les crayonnés de *L'As de Pique* — une série assez proche du *Fantax* français — continue à ployer sous les honneurs sans être dupe du fait que ses interlocuteurs — comme dans le « Tintin » de Hergé — ne cherchent en Corto Maltese que leur propre reflet narcissique.

Corto Maltese fera encore rêver des générations de jeunes gens ou d'hommes mûrs que Hugo Pratt lui préférera certainement un bon plat de spaghettis bolognese, son dernier volume s'intitulant non sans quelque malice *Le désir d'être inutile* (éditions Robert Laffont).

Entrer dans l'univers d'Hugo Pratt, c'est nécessairement accepter de se plier à l'envoûtement d'une magie onirique où, de-ci de-là, apparaissent de grandes figures mythiques (tel Ungern-Sternberg démarqué de la fameuse biographie de Jean Mabire comme l'a souligné récemment Didier Lefort dans son livre sur *Les B.D de l'extrême droite*), mais c'est également, son dernier roman B.D. *Les Helvétiques* l'a montré, le suivre aveuglément dans des volutes de plus en plus circéennes. Chez ce Mowgli du neuvième art, on oscille constamment entre les mâles feulements de Sher-Khan et la danse du ventre de Kâa...



© Editions Dupuis

Buck Danny, officier de l'aviation américaine, créé par Victor Hubinon et Jean-Michel Charlier.

Bulles de mémoires ou perles de cristal

Il était naturel que la B.D., genre populaire friand de scénarios éprouvés, s'emparât des grands archétypes de notre imaginaire et des mythes religieux comme du conte. Michel Bon, entre autres, a relevé tout ce que les super-héros américains doivent aux mythologies indo-aryennes, et Félix Buffière a montré que *Le Fantôme du Bengale* ou *Mandrake le Magicien* scénarisés par Lee Falk sortent tout droit d'Homère.

Sans vouloir ébaucher une quelconque bibliographie — elle serait beaucoup trop longue —, recommandons à cet égard

© Alpen Publisher

« Kriegspiel », B.D. d'Arno, textes de Bocquet, Editions Alpen Publisher, 1989. Dans la Pologne de 1946, des nationalistes ukrainiens et des maquisards nazis (le Wehrwolf « Edelweis Piraten ») poursuivent la lutte contre l'Armée Rouge sur fond de pillages, de massacres et d'espionnage. Un thème original, d'histoire saignante, d'armes bien huilées et d'uniformes rapés par les combats.

quelques albums qui, étant beaucoup plus que de la B.D., méritent davantage qu'une lecture distraite ou qu'un dénigrement désinvolte au prétexte que le genre tout entier est débile, primaire et purement onomatopéique.

C'est ainsi qu'il faut absolument détacher dans l'œuvre de Georges Pichard son étonnante adaptation, avec Lob, de l'*Ulysse* d'Homère (éditions Glénat) revisité à la lumière des « War games » et autres images de synthèse. Ou bien encore ses *Sorcières de Thassalie* (éditions Glénat), d'après les *Métamorphoses* d'Apulée, qui au-delà d'une représentation passablement pulpeuse poussent le souci du détail jusqu'à figurer sur les murs des maisons grecques d'authentiques tarentes méditerranéennes.

Dans un autre registre, Jean Ollivier et son dessinateur Eduardo Coelho avaient entrepris, en marge de l'hebdomadaire *Pif,* de mettre en B.D. « la mémoires des Celtes ». Il n'y eut que deux albums chez Hachette-Edimonde en 1985/1986, mais de toute beauté. L'un retrace *Les Navigations de Mael Duin,* épopée celtique *« qui vaut bien par son ampleur, sa vision poétique et païenne, son sens du merveilleux, sa philosophie, l'Odyssée attribuée à Homère »,* dixit Jean Ollivier lui-même. L'autre, *La Chambre de Cristal,* est le récit de l'amour fou entre Etaine, fille d'Irlande, et Midir, du Sidh de Brî Leith, poème qualifié de chef-d'œuvre par Jean Markale.

Si « la mémoire des Celtes » n'eut pas de suite pour d'obscures raisons éditoriales, on notera que dans une veine plus humoristique le Danois Peter Madsen vient de lancer la série *Valhalla* pour populariser les grands thèmes de la mythologie nordique : trois albums sont déjà parus aux éditions Zenda.

Enfin, témoignage des possibilités infinies de la B.D., Hans-Dieter Comès, à partir de *Silence,* puis avec *La Belette*, *l'Arbre-Cœur* et en dernier lieu *Iris* (tous albums parus chez Casterman), a entrepris de se ressourcer aux contes et légendes de ses Ardennes profondes avec notre passé le plus enfoui comme d'autres utilisent les champs telluriques.

D'aucuns se gaussaient jadis des B.D. pour patronages, de *Bécassine* à la *Patrouille des Castors*. Nous en sommes loin aujourd'hui, même si le déferlement de B.D. New Age ressortit davantage des techniques d'ahurissement propres à tous les médias.

J.-C. F.

Pour en savoir plus :

— Les Amis d'Hergé, Chemin du Fayt 7, B 7060 Soignies (Belgique)

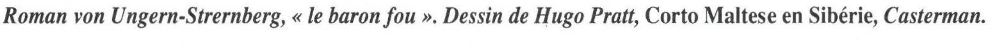
— Bédésup Editeur, B.P. 14, 13234 Marseille Cedex 4.

— Hop Fanzine, 13, rue Emile Duclaux, 15000 Aurillac.

— Vente par corrrespondance dans toute la France : Impressions, 3, rue du Marché, 95 880 Enghein (B. D. récentes)

— Recherche de B.D. anciennes ou épuisées : Roland Buret, 6, Passage Verdeau, 75009 Paris.

*** Né à Paris en 1944, Jean-Claude Faur a fondé un salon de B.D. à Toulouse en 1972, animé deux colloques « Éducation et B.D. » à La Roque d'Anthéron et créé en 1979 le Département B.D. de la Bibliothèque de Marseille qu'il a dirigé jusqu'en 1987. Il publie depuis 1976 la revue spécialisée *Bédésup* où se sont exprimés tous les grands critiques du genre dans un esprit résolument non conformiste et a réuni une partie de ses propres articles dans *A la rencontre de la bande dessinée* chez Bédésup Editeur.**



Roman von Ungern-Strernberg, « le baron fou ». Dessin de Hugo Pratt, Corto Maltese en Sibérie, *Casterman.*



Tandis que l'on s'étripait à qui mieux mieux du côté de Verdun, les Irlandais du Sinn Fein (« Nous Seuls » en gaélique), refusant de choisir entre le King et le Kaiser, poursuivaient la lutte armée contre l'occupant britannique avec la bénédiction de Corto Maltese que l'on retrouve mêlé à une belle et triste histoire d'amour et de trahison dans *Concert en O mineur pour harpe et nitroglycérine*. C'est dans un cimetière hérissé de curieuses croix qu'il prend contact avec les nationalistes. Depuis, ces croix dites celtiques ont suivi un étonnant itinéraire mais leur symbolisme n'appartient à personne.

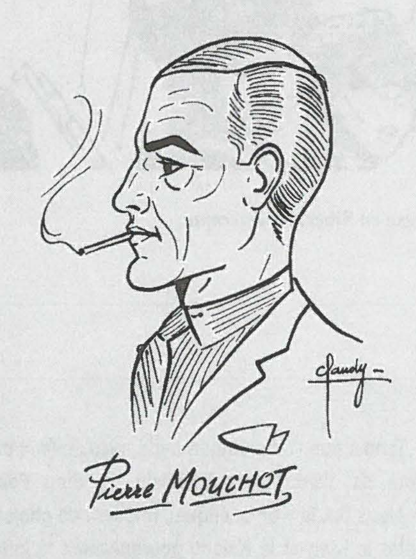
YANNICK LE CLADAREC



© Casterman

Les aventures des personnages de Comès sont intérieures. Elles appartiennent plus au monde du mystère que de la réalité. La Belette, *Casterman.*

UN AVENTURIER FRANÇAIS DES « COMICS » : CHOTT



Pierre Mouchot a été l'un des derniers grands aventuriers de la B.D. française.

Fondateur après-guerre à Lyon des éditions Chott, entreprise familiale, ses titres (*Fantax*, *Big Bill*, *Gus et Gaétan*) atteignent rapidement les 100 000 exemplaires et son « Club de l'Audace » réunit 10 000 jeunes lecteurs. Raisons de ce succès : l'emprunt à la B.D. américaine de son style de cadrage cinématographique (quitte à décalquer purement et simplement certains dessins du *Tarzan* de Burne Hogarth) et des scénarios quasi authentiques inspirés de sa propre expérience dans les maquis.

Son succès attire très vite des jalousies dans la profession. Mais surtout il est pris à partie par les associations laïques pour la jeunesse proches du P.C. : Big Bill est « *un des plus nocifs journaux pour enfants parus depuis la Libération : il accumule les scènes de violences et les aventures fantaisistes* » affirme *Les Journaux pour enfants* (PUF, 1954). Traîné devant les cours de Grenoble, Dijon, Paris et Angers, Pierre Mouchot s'éteint prématurément d'une crise cardiaque au début des années soixante et laisse même auprès de certains critiques B.D. une auréole vaguement « pétainiste » et sulfureuse.

La vérité est tout autre et bien plus fabuleuse : Pierre Mouchot était entré en Résistance dès 1940 tout en continuant à dessiner pour *Tarzan, Jumbo, Pic Nic* ou *Cendrillon.* Prenant la tête d'un maquis de partisans polonais, il allait obtenir la Croix de guerre avec 4 citations dont 2 à l'ordre de l'armée. Trois évasions rocambolesques s'ajoutent à ces péripéties, dont l'une où il joue à l'aveugle à Nancy au point de tromper les ophtalmologistes de l'hôpital.

Cela, naturellement, les communistes de la région de Lyon ne le lui avaient jamais pardonné. A une époque où le *Ciel de Corée* de Jean-Michel Charlier resta interdit par la censure jusqu'en 1968, ils eurent beau jeu d'orchestrer leurs attaques contre Pierre Mouchot en s'appuyant sur la loi de 1949 destinée à moraliser les publications pour la jeunesse. Les chantres de la morale d'alors étaient des staliniens notoires : Georges Sadoul, Pierre Fouilhé, Henri Wallon (celui du célèbre amendement Langevin-Wallon).

Mouchot fut certainement le dernier aventurier de la presse française pour la jeunesse. Toutes ces péripéties ont été narrées dans la revue *Bédésup*. D'une manière prémonitoire Jean-Antoine Santiago y annonçait fin 1986 « *le retour de Fantax à la Une* ». Début 1988, *Fantax* entrait enfin dans le *Quid* !



LE GRAND VOYAGE

Croisière noire et Croisière jaune

PAR CHARLES VAUGEOIS

L'aventure, c'est souvent partir. Dès le début du XXe siècle, cela se fait sur des roues, avec un moteur. Très tôt s'organisent les premiers grands raids motorisés, Croisière noire à travers l'Afrique sauvage, Croisière jaune dans une Asie en plein chaos. Deux grandes premières sans balise de détresse et sans espoir de secours en cas de pépin.

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, le constructeur André Citroën s'était intéressé à la création de véhicules tout-terrain. Il s'était assuré la collaboration de l'ingénieur Adolphe Kégresse. Cet ancien chef du garage du tsar Nicolas II avait mis au point des chenilles pour rouler sur la neige. Elles étaient alors destinées à chasser le loup. Citroën comprit que cette technique pouvait être adaptée aux sables africains. L'étude commence en 1921. Au début de 1922, deux autochenilles Citroën-Kégresse sont essayées sur l'itinéraire Touggourt-In-Salah. Les travaux de mise au point se poursuivent toute l'année et, le 17 décembre, une véritable expédition prend le départ à Touggourt. Elle se compose de cinq autochenilles Citroën B2 avec dix hommes à bord, mécaniciens, géographes et topographes, dirigés par Georges-Marie Haardt, directeur général de la société Citroën, avec pour adjoint Audouin-Dubreuil, un homme qui a déjà une grande expérience du désert. Vingt jours après, le 7 janvier 1923, la colonne atteint Tombouctou après 3 000 kilomètres de désert. Une tempête de sable l'a bloquée pendant plusieurs jours dans le Tanezrouft. Pour la première fois, le Sahara est vaincu par l'automobile.


© Roger-Viollet

La Croisière jaune (1931-1932).
De gauche à droite : Audoin-Dubreuil, Georges-Marie Haardt et le lieutenant de vaisseau Point.



Auto-chenilles de la mission Citroën pendant la première traversée du Sahara en automobile, de Touggourt à Tombouctou, décembre 1922-janvier 1923.

Alger-Le Cap : une grande première

Mis en appétit, André Citroën veut plus encore. Cette fois, il prépare la traversée complète de l'Afrique, Alger-Le Cap, avec arrivée à Madagascar, alors colonie française. Toujours dirigée par Haardt et Audouin-Dubreuil, la nouvelle expédition part de Colomb-Béchar, le 28 avril 1924. Elle atteindra Tananarive le 20 juin 1925, après avoir parcouru plus de 20 000 kilomètres à travers tout le continent africain.

Le cinéaste Léon Poirier en rapportera un film qu'il appellera *La Croisière noire*, nom sous lequel l'expédition est entrée dans l'histoire.

Huit autochenilles Citroën-Kégresse B2 ont triomphé de tous les obstacles. Leur carrosserie, peinte en blanc, est en duralumin. Elles tirent une petite remorque et emportent chacune trois cents litres d'essence et soixante litres d'eau. La traversée du Sahara, par Adrar, le Tanezrouft, Tessalit et Bourem sur le Niger, a duré treize jours ou plutôt treize nuits, car on roule de nuit, à la lumière des phares, pour éviter la chaleur accablante du milieu du jour. Ensuite, c'est la brousse, par Niamey, Zinder, les rives du lac Tchad. Fort-Lamy est atteint à Noël. L'expédition se poursuit vers le sud, Fort-Archambault, Bangui, Yalinga, un crochet par le Soudan, et l'attaque de la forêt équatoriale avec le Congo et l'arrivée à Stanleyville le soixante-neuvième jour. A Kampala, l'expédition se scinde en quatre groupes pour suivre quatre itinéraires différents. Haardt veut tenter le franchissement des marécages du lac Nyassa, puis de la barrière montagneuse et des forêts impénétrables qui s'interposent avec le Mozambique. Le groupe de l'ingénieur Charles Bull gagne Le Cap. Deux cent trente-cinq jours après son départ, l'expédition se trouvera réunie au complet à Madagascar.

La sèche description de cet itinéraire ne peut suggérer ce qu'il fallut de courage, d'efforts surhumains, de ténacité pour triompher d'une Afrique dépourvue de routes et même de pistes, qui opposait à l'avance des colonnes tous les pièges de la brousse et le mur visqueux de la forêt vierge. Les équipages durent tailler leur chemin à la hache, franchir des marécages interminables dans lesquels s'engluaient les voitures, passer des rivières sur des radeaux de fortune. Se dirigeant à la boussole, ils contournaient les obstacles qui ne pouvaient être franchis ou détruits à la dynamite. Ils édifiaient des ponts de fortune et perçaient des pistes dans les montagnes. Un seul kilomètre leur avait souvent coûté plusieurs heures d'un travail exténuant. L'aventure grand cru !

La Croisière jaune Paris-Pékin

Après cette odyssée africaine, Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil songent, dès 1928, à la traversée du continent asiatique, dont une grande partie, mal connue et inexplorée, reste en blanc sur les cartes. André Citroën met en jeu 20 millions de l'époque, et cette fois ce n'est pas sur le tapis de Deauville...

Ils avaient été précédés dès 1907, sur l'itinéraire Paris-Pékin, par le prince Scipion Borghèse, à bord d'une lourde Italia 40 CV

qui couvrit les 16 000 km de cette formidable première en deux mois.

Les difficultés sont d'abord diplomatiques. Une dizaine de pays doivent être traversés qui connaissent des troubles internes et sont souvent en conflit les uns contre les autres. Un itinéraire Beyrouth-Pékin qui passe par l'Himalaya est adopté. L'expédition composée de quatorze autochenilles et de quarante-trois hommes, est divisée en deux groupes qui progressent l'un vers l'autre.

La fantastique aventure commence en avril 1931. Elle durera jusqu'en février 1932. Douze mille kilomètres seront parcourus dans des conditions d'insécurité extrême. La Syrie et l'Irak sont infestés de pillards armés. L'Afghanistan est en révolte. Le Cachemire et le Sin-K'iang sont en pleine sédition. Quant à la Chine, elle cumule une révolution à l'intérieur et une guerre avec le Japon sur ses frontières. Les autochenilles affrontent tour à tour des chaleurs suffocantes et des froids polaires. Dans l'Himalaya, elles grimpent jusqu'à 4 000 mètres sur des sentiers de chèvres pour franchir des cols vertigineux. Ailleurs, elles doivent être entièrement démontées pour traverser à dos d'homme des ravins impossibles...

La Croisière jaune, dont le monde entier suit la progression, démontre que les itinéraires les plus fous sont accessibles à l'automobile. Elle prouve aussi que rien ne résiste à la volonté. Cependant, épuisé par l'épreuve, Georges-Marie Haardt, âme de l'entreprise, meurt à Hong Kong, sur le chemin du retour, le 16 mars 1932.

C.V.

LES PREMIERS RAIDS MOTORISÉS

La première tentative de pénétration du Sahara en automobile remonte à 1906, quand un véhicule Berliet franchit les 400 kilomètres qui séparent Alger de Laghouat. En 1916, le lieutenant Isnard atteignait Ghardaïa. D'autres tentatives furent faites par Ouargla. Mais, plus au sud, les sables semblaient définitivement barrer la route.

Cependant, le 7 janvier 1923, Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil, partis de Touggourt vingt jours plus tôt avec cinq autochenilles Citroën B2, atteignaient Tombouctou. Le Sahara était vaincu.

Vers 1930, un officier anglais, Ralph Bagnold, est affecté en Egypte. Il découvre le désert. C'est le coup de foudre.

Il consacre toutes ses permissions à explorer la portion orientale du Sahara, du Sinaï au Soudan. Il utilise de petites camionnettes Ford bricolées par ses soins. Lorsque la guerre éclate, en 1939, le major Bagnold est l'un des hommes qui connaissent le mieux le désert.

Durant l'été de 1940, il parvient à convaincre le général Wavell de constituer une unité spéciale de reconnaissance, capable de fondre sur les arrières de l'ennemi en Libye pour opérer des destructions. C'est ainsi qu'est formé le Long Range Desert Group (LRDG).

Bagnold recrute ses anciens compagnons d'exploration et réunit du matériel avec les moyens du bord. Comme véhicule, il opte pour des camionnettes Chevrolet disponibles chez les concessionnaires d'Alexandrie. Il les équipe de pneus spéciaux, supprime pare-brise, portières et bâches, utilisant toute la place disponible pour empiler des bidons de carburant, des réserves d'eau, de nourriture et de munitions, avec en prime quelques mitrailleuses et des canons antiaériens. Le premier détachement compte onze camionnettes. Il va rapidement grandir.

Bagnold et ses hommes lancent plusieurs raids contre de petites positions italiennes et participent à l'opération de Koufra avec les quatre cents hommes de Leclerc. L'arrivée de David Stirling, de Paddy Mayne et des commandos SAS, à la fin de 1941, va donner une nouvelle dimension à l'action du LRDG. Les raids contre les terrains d'aviation ennemis, les parcs de véhicules et les stocks de matériels vont se multiplier.

En juillet 1942, David Stirling obtient le remplacement des vieux Chevrolet par un nouveau véhicule américain léger, équipé de quatre roues motrices, idéal pour le raid : la Jeep.



Les Jeep du LRDG sont équipées à l'avant et à l'arrière de deux mitrailleuses Vickers jumelées. L'équipage est de deux hommes, toute la place étant réservée aux jerricans d'essence et d'eau qui donnent un rayon d'action de 2 000 kilomètres et trois semaines d'autonomie en vivres.

Le point faible de la Jeep, c'est son carter d'huile placé bas. L'expérience montrera que le meilleur moyen pour colmater les fuites est encore de les boucher avec du chewing-gum. Les équipages n'oublient jamais d'en emporter une bonne réserve à chaque mission.

L'ASCÈSE DE LA MONTAGNE

Le philosophe italien Julius Evola (1898-1974), qui fut dans les années trente un alpiniste acharné et dont les cendres reposent aujourd'hui au sommet du Monte Rosa, a publié sur l'effort physique, la performance et le danger en montagne une série de réflexions extrêmement stimulantes sous le titre *Méditation du haut des cimes* (Ed. Pardès). On y trouve une critique sévère et charpentée du sport vu comme une contrefaçon de l'action et une ascèse dégradée. Ne haïssant rien tant que le lyrisme et l'effusion sentimentale, Evola raconte sa propre expérience par des récits d'escalade volontairement sobres. « *La montagne enseigne le silence. Elle fait perdre le goût du bavardage, des mots inutiles, des effusions exubérantes et superflues. Elle simplifie et intériorise.* [...] *L'expérience de la montagne nous habitue à une action qui se passe de spectateurs, à un héroïsme qui ignore la réthorique du « beau geste* [...] *Le milieu même favorise cette purification de l'action, cette élimination de toute vanité...* » L'ascension périlleuse dans l'univers inexorable et nu de la montagne devient le prétexte nécessaire d'une ascension spirituelle, d'une ascèse qui transcende l'effort en un « mode d'être ». Parlant de ceux qu'anime cette exigence métaphysique, il écrit : « *Pour eux la montagne n'est plus une aventure insolite, évasion romantique, sensation contingente, héroïsme pour l'héroïsme, sport plus ou moins technique. Elle se rattache au contraire à quelque chose qui n'a ni commencement ni fin et qui, conquête spirituelle inaliénable, fait désormais partie de leur nature : quelque chose qu'on porte en soi partout et qui donne une signification à toute action, toute expérience, tout combat pour la vie quotidienne.* » Evola montre que l'expérience de la montagne — et sans doute celle-ci pourrait-elle être transposée à d'autres formes d'efforts intenses et dangereux — offre une possibilité de réalisation que l'homme moderne rencontre rarement. La montagne apparaît alors comme la gardienne du « *seuil initiatique que tout homme digne de ce nom doit affronter au moins une fois dans sa vie* », l'homme ne se réalisant qu'en se mettant à l'épreuve.

D.V.

Les équivoques de l'aventure médiatisée

PAR GUY CHAMBARLAC



Thierry Sabine, créateur du « Paris-Dakar ». Sa mort a donné de l'épaisseur à une épreuve qui souffre des outrances de la médiatisation.

En devenant produit de grande consommation et marchandise médiatique, l'aventure est-elle toujours l'aventure ? Tout le monde, en somnolant dans un fauteuil, peut se croire à la barre d'un voilier solitaire, derrière des chiens de traîneau en Alaska ou parmi les sauvages chevauchées des raids sahariens.

Aux yeux du public, le « Paris-Dakar » (ou Paris-Le Cap) est en quelque sorte le symbole de l'aventure médiatique. Trois semaines de poussière torride, de sable traître, de cailloux, de rochers, de trous, de bosses, de ravines, de tôle ondulée. Un vrai laminoir. Avec ses milliers de kilomètres de pistes meurtrières, son rythme infernal, ses angoisses, ses tempêtes de sable sous les projecteurs de l'actualité, le « Paris-Dakar » permet à tout un chacun de flirter avec l'apocalypse par procuration.

L'aventure par procuration

Ici l'aventure se fait spectacle. C'est la loi du genre. Mais quand le rideau tombe, les morts ne se relèvent pas pour boire un coup au bar studio. Depuis sa création en 1979, neuf concurrents du Paris-Dakar y ont trouvé la mort et quatorze victimes ont été recensées parmi les membres de l'organisation, à commencer par son créateur, Thierry Sabine.

Devant les images de cette course démente, le plus casanier des spectateurs retrouve

avec innocence une certaine image de l'aventure telle que l'Europe l'a toujours cultivée. Un côté raid viking, fou, joyeux, dur et inutile, qui serait magnifique si l'on pouvait oublier sa laideur de grosse caravane publicitaire. Mais comment l'oublier ?

Et quel rapport réel cela a-t-il avec l'aventure ? Pour les participants privés, dépourvus d'assistance technique et qui cassent leur tirelire pour se coltiner trois semaines durant avec l'horreur, il ne fait aucun doute que le Paris-Dakar ou le Camel Trophy sont de formidables épreuves de vérité. Il faut aller jusqu'au bout de soi ou renoncer. De mauvais esprits prétendent néanmoins que le grand frisson n'est pas au bout de la clé de douze et beaucoup de raids motorisés se résument à une succession de problèmes mécaniques. A défaut d'avoir découvert le Graal, certains « bouffeurs de piste » rentrent chez eux avec une parfaite connaissance de l'arbre à cames et du delco.

Il y a aussi une dérive technique de l'aventure. Les liaisons radio, les balises de détresse, la navigation par satellite, les services d'assistance, ont gommé une part du risque sans lequel il n'y a pas d'aventure. Les raids télévisés, les exploits transformés en spectacle de l'extrême, les exigences de la médiatisation et celles de la publicité encouragent la dramatisation factice, la surenchère et, il faut bien le dire, la supercherie.

La désagréable nécessité de se vendre

Qu'est-ce que l'aventure ? Se confondelle avec l'exploit sportif ? Pas toujours, et pourtant, voyez Gérard d'Aboville. En s'attaquant à la traversée du Pacifique à la rame, plus de 5 000 milles, deux fois l'Atlantique, il s'agissait pour lui d'une épreuve athlétique, mais aussi d'une épreuve morale. Pour battre un record qui n'existait pas, le marin solitaire s'est engagé dans un défi au bout duquel il n'y avait que lui-même. Extraordinaire exploit physique, mais surtout extraordinaire exploit mental. Un homme seul se lance dans l'impossible. Pourquoi ? Précisément parce que c'est impossible et parce que, pour lui, c'était indispensable.

Ce qui rend perplexe, c'est le battage médiatique orchestré autour de tels exploits. L'aventure n'a pas besoin de spectateurs, mais elle a souvent besoin d'argent. Dans ce cas, elle doit se vendre, ce qui est déplaisant. Mais les grands navigateurs du XVe et XVIe siècle, à leur façon, ne se vendaient-ils pas ?



© AFP

Quand l'instrument de l'aventure devient support publicitaire.

L'aventure à la carte

L'illusion d'aventure, elle, en tout cas, se vend bien. La liste est longue des raids mécanisés ou non, organisés selon les besoins des sponsors pour ceux qui désirent un peu d'évasion. Qu'il s'agisse des marcheurs d'un petit tour dans l'Hindou Kouch ou des clients d'une semaine de congés « explorations » au « Club Med », tous ceux qui participent moyennant finances à ces divertissements planifiés méritent-ils le titre d'« aventuriers » si généreusement accordé par les prospectus publicitaires ?

La traversée d'un morceau d'Afrique à un train d'enfer, l'excursion guidée de villages papous avec mitraillage photographique, ou la marche à pied dans le désert devant un camion pour les traînards, tout cela a-t-il un sens, autre que celui de rapporter gros ?

Faire de l'aventure son métier

Est-il possible de faire de l'aventure son métier ? L'état d'esprit importe au moins autant que les situations scabreuses. Il existe naturellement des professions favorables à la fréquentation de l'exotisme et du tumulte : mercenaire, correspondant de guerre, médecin sans frontières, agent secret, guide de chasse, plongeur sous-marin, pilote de brousse ou des neiges, barreur professionnel, guide de haute montagne, photographe de l'inaccessible, que sais-je ? Il y a ceux qui, à la façon de Patrice Franceschi, Alain Rastoin, François Varigas ou Nicolas Vanier (1) vivent des aventures en vivant de l'aventure. Avec eux, ce n'est pas huit jours chez les Papous et huit ans de conférences. Patrice Franceschi est écrivain (huit livres publiés). Pilote d'avion, parachutiste, plongeur, il a commencé par des reportages chez les Pygmées du Congo, puis chez les Dinkas du Nil, les dernières caravanes chamelières du Sahara, les combattants du Tchad, l'Amazonie et l'Afghanistan où il a effectué plusieurs missions humanitaires, sans compter son exploit majeur, le tour du monde en ULM, de 1984 à 1986. Quant au reste, il fait comme les autres, il se débrouille, vend ses articles, ses photos et ses livres, ce qui n'est pas la part la moins hasardeuse de l'aventure.

Il y a aussi et surtout tous ceux dont on ne parle pas. Sait-on que de 1980 à 1985, en pleine guerre, plus de cinq cents jeunes Français , tous bénévoles, sont allés en Afghanistan le plus souvent avec le concours de la Guilde Européenne du Rais ? Médecins, membres d'équipes médicales, sanitaires, rurales ou instructeurs militaires de « moudjahidin ». Chacun d'eux a ses raisons et il appartient à eux seuls de les exprimer.

G.C.

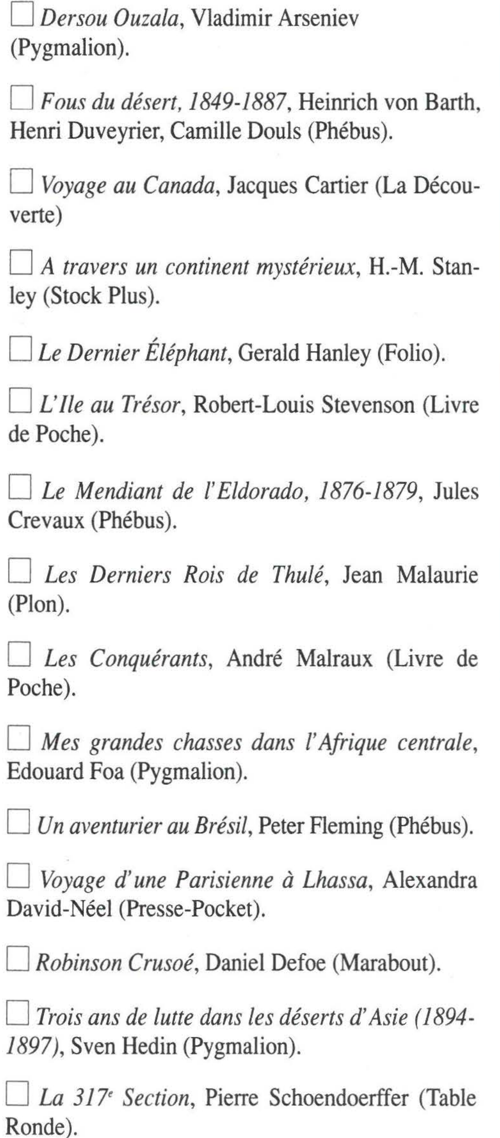
---

(1) Patrice Franceschi, Raid papou *(Robert Laffont), Alain Rastoin,* Ashuanipi *(Robert Laffont), François Varigas,* Dix chiens pour un rêve *(Albin Michel), Nicolas Vanier,* Transsibérie, le mythe sauvage *(Robert Laffont).*

Bibliothèqu

Règle du jeu : Identifiez le lieu principal de l'action de chacun des cinquante livres de cette bibliothèque en reportant face à chaque ouvrage le numéro de la carte qui vous semble convenir.





☐ *Dersou Ouzala*, Vladimir Arseniev (Pygmalion).

☐ *Fous du désert, 1849-1887*, Heinrich von Barth, Henri Duveyrier, Camille Douls (Phébus).

☐ *Voyage au Canada*, Jacques Cartier (La Découverte)

☐ *A travers un continent mystérieux*, H.-M. Stanley (Stock Plus).

☐ *Le Dernier Éléphant*, Gerald Hanley (Folio).

☐ *L'Ile au Trésor*, Robert-Louis Stevenson (Livre de Poche).

☐ *Le Mendiant de l'Eldorado, 1876-1879*, Jules Crevaux (Phébus).

☐ *Les Derniers Rois de Thulé*, Jean Malaurie (Plon).

☐ *Les Conquérants*, André Malraux (Livre de Poche).

☐ *Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale*, Edouard Foa (Pygmalion).

☐ *Un aventurier au Brésil*, Peter Fleming (Phébus).

☐ *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Alexandra David-Néel (Presse-Pocket).

☐ *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe (Marabout).

☐ *Trois ans de lutte dans les déserts d'Asie (1894-1897)*, Sven Hedin (Pygmalion).

☐ *La 317ᵉ Section*, Pierre Schoendoerffer (Table Ronde).

☐ *Les Vertes Collines d'Afrique*, Ernest Hemingway (Folio).

☐ *L'Enquête*, Hérodote (Folio).

☐ *L'Odyssée*, Homère (Folio).

☐ *Voyage dans l'Amérique équinoxale*, 2 t, Alexandre de Humbold (La Découverte).

☐ *Dans l'enfer vert amazonien (1906-1925)*, colonel Fawcett (Pygmalion).

☐ *Les Réprouvés*, Ernst von Salomon, (10/18).

☐ *Moby Dick*, Hermann Melville (Gallimard).

☐ *Les Cinq Sous de Lavarède*, Paul d'Ivoi lu).

☐ *Le Pôle meurtrier*, R.-F. Scott (Pygmalion).

☐ *Lettres et journaliers*, Isabelle Eberhardt (J'ai

☐ *Fortune carrée*, Joseph Kessel (Livr Poche).

☐ *Belliou la Fumée* et *L'appel de la forêt*, London (Livre de Poche), œuvres complètes (quins).

de l'Aventure



☐ *A l'assaut du pôle Nord*, Robert E. Peavy (Pygmalion).

☐ *L'Asie cavalière, 1860-1862*, Catherine Fanny de Bourboulon (Phébus).

☐ *Aux sources du Nil, 1857-1863*, Richard Burton et John Speke (Phébus).

☐ *L'Or, La Merveilleuse histoire du général J.-A. Suter*, Blaise Cendrars (Folio).

☐ *Lord Jim*, Joseph Conrad (Folio), Œuvres complètes (Pléiade)

☐ *Le Conquérant des glaces*, Fridtjof Nansen (Rocher).

☐ *L'Escadron blanc*, Joseph Peyré (Grasset, Cahiers rouges).

☐ *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie*, Jean Raspail (J'ai lu)

☐ *L'Odyssée de l'endurance, 1914-1917*, Sir Ernest Shackelton (Phébus).

☐ *La Mémoire du fleuve*, Christian Dedet (Phébus).

☐ *Seul autour du monde sur mon voilier*, J. Slocum (Chiron).

☐ *Mémoires d'un gentillhomme corsaire, 1805-1815*, E.-J. Trelawney (Petite bibliothèque Payot).

*** Pour en savoir plus, se reporter au fantastique *Grand Atlas Universalis des explorateurs* (Encyclopaedia universalis).**

☐ *L'homme qui voulut être roi*, Rudyard Kipling (folio).

☐ *Le Grizzli* et autres œuvres, James-Olivier Curwood (Bouquins).

☐ *Soldat de fortune*, Patrick Ollivier (Editions Gérard de Villiers).

☐ *Voyage autour du monde*, J.-F. de Lapérouse (La Découverte).

☐ *Les Sept Piliers de la sagesse*, Thomas Edward Lawrence (Payot).

☐ *Robert de Kersauson, Le Dernier Commando boer*, Bernard Lugan (Le Rocher).

☐ *Le Baron fou*, Jean Mabire (Art et Histoire d'Europe).

☐ *Méditations du haut des cîmes*, Julius Evola (Pardès).

☐ *Journal de bord*, Henri de Monfreid (Arthaud-Flammarion).

☐ *La Piste de l'Orégon, 1846-1847*, Francis Parkman (Phébus).

Réponses :

1 Arseniev. 2 Barth. 3 Bourboulon. 4 Burton. 5 Cendrars. 6 Conrad. 7 Cartier. 8 Crevaux. 9 Curwood. 10 David-Neel. 11 Dedet. 12 Defoe. 13 Eberhardt. 14 Evola. 15 Fawcett. 16 Foa. 17 Fleming. 18 Hanley. 19 Hedin. 20 Hemingway. 21 Herodote. 22 Homère. 23 Humbold. 24 Ivoi. 25 Kessel. 26 Kipling. 27 Lapérouse. 28 Lawrence. 29 London. 30 Lugan. 31 Mabire. 32 Mac Orlan. 33 Malaurie. 34 Malraux. 35 Melville. 36 Monfreid. 37 Nansen. 38 Ollivier. 39 Parkman 40 Peary. 41 Peyré. 42 Raspail. 43 Salomon. 44 Schoendoerffer. 45 Scott. 46 Shackelton. 47 Slocum. 48 Stanley. 49 Stevenson. 50 Trelawney.

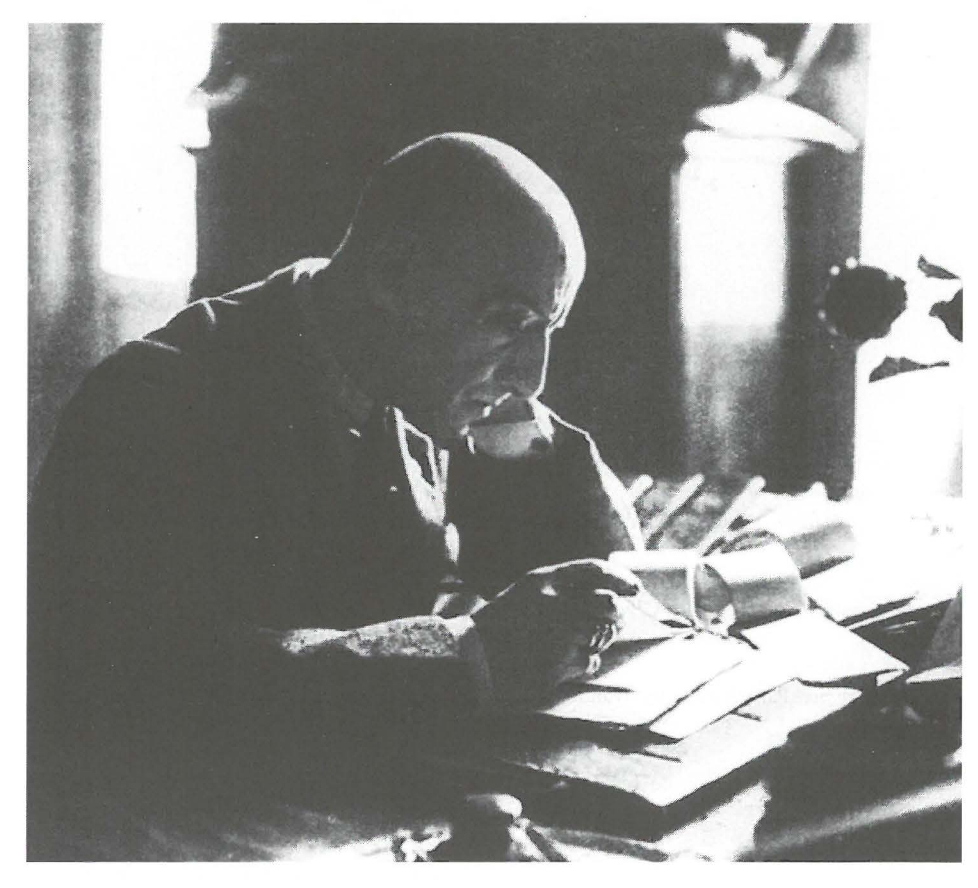
POÈTE, TRIBUN ET CONDOTTIERE

Gabriele D'Annunzio et l'aventure de Fiume

PAR DOMINIQUE LORMIER

Il fut le plus grand poète italien de son temps. Discuté par les professeurs, condamné par les bien-pensants, mis à l'index par l'Église, il était l'idole des jeunes. Il vécut couvert de femmes, de médailles et de dettes. Son coup de force sur Fiume, en 1919, fut le sommet de sa vie.

Le 14 juillet 1925, un jeune journaliste français dont le nom n'est pas encore célèbre, Jacques Benoist-Méchin, est reçu par Gabriele D'Annunzio en sa résidence du Vittoriale, sur le lac de Garde. Dans ses souvenirs, il a laissé de cette rencontre une relation qui hésite entre l'admiration, la stupeur et l'ironie. Deux heures durant, le poète a joué devant lui avec un talent théâtral sans défaut le genre d'extravagante comédie qui fera plus tard le succès de Dali. A la fin de l'entretien, Benoist-Méchin note pour son usage personnel : « *Je me demande si D'Annunzio — selon la formule connue — n'est pas un fou qui se prendrait pour D'Annunzio. Mais non : c'est un cas beaucoup plus intéressant. C'est un mégalomane qui s'est forgé un rêve insensé et que la nature a comblé d'assez de dons pour lui permettre de le vivre* » (1). C'est à Fiume, en 1919, que ce rêve fut vécu le plus intensément.



L'écrivain à sa table de travail.

Fiume cristallise les rancœurs de l'Italie

Pour l'Italie, l'année 1919 fut celle de toutes les désillusions. Le pays s'était lancé dans la guerre, en 1915, dans un double espoir. Il voulait d'abord affirmer son existence en tant que nation (l'unité italienne, fragile, ne

datait que de cinquante ans). Ensuite, l'Italie rêvait d'annexer toutes les régions de l'empire austro-hongrois où vivaient des populations de langue italienne. Pour l'encourager à s'engager dans le conflit, la France n'avait pas été avare de promesses. Mais quand vint l'heure de les tenir, l'Italie eut beau rappeler qu'elle avait sacrifié 530 000 hommes à la cause alliée, les grandes puissances victorieuses, France, États-Unis et Angleterre, firent la sourde oreille.

Au traité de Versailles (1919), la France oubliant ses engagements de 1915, attribua au nouveau royaume de Yougoslavie le port italien de Fiume, arraché à la Hongrie. Dès lors, Fiume allait devenir le point de cristallisation de toutes les passions nationales italiennes.

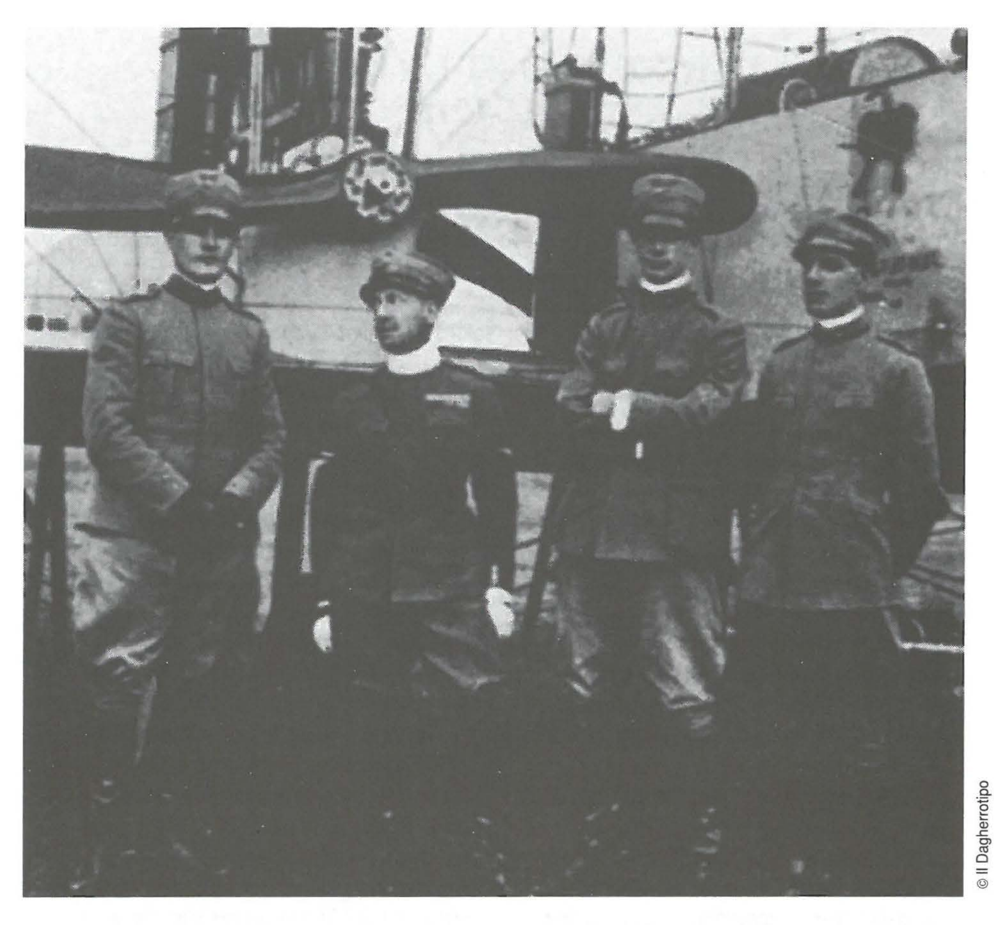
Le poète Gabriele D'Annunzio, célèbre dans le monde entier, revenu de la guerre en héros, s'écria : *« Notre victoire ne sera pas mutilée, Fiume ou la mort ! »*

Mais Fiume, où éclatent des troubles, est occupée par des troupes alliées, françaises et anglaises. Le gouvernement italien, peu soucieux d'en découdre, choisit de s'incliner. D'Annunzio, que soutient un socialiste dissident, devenu ultra-nationaliste, un certain Benito Mussolini, est assigné à résidence. Le gouvernement désigne ainsi le poète comme le principal adversaire de sa politique. Un adversaire dévoré par le besoin de l'action et qui reçoit des encouragements de toute l'Italie.

Le 31 août, les jeunes officiers du 2e régiment des grenadiers de Sardaigne, qui ont été contraints d'évacuer Fiume, jurent au nom de tous les morts du régiment de reprendre Fiume. Ils lancent un appel à D'Annunzio. Le poète décide de lancer une marche sur Fiume. La veille de son départ, il écrit à Mussolini : *« Les dés sont jetés. Je pars. Demain, je prendrai Fiume par les armes ! Soutenez la cause vigoureusement durant tout le conflit. »*

Les arditi, poignard et pistolet au côté

A l'aube du 12 septembre 1919, dans le froid du petit matin, Gabriele D'Annunzio débarque à Ronchi, près de Trieste, en uniforme des troupes d'assaut, les fameux arditi, poignard et pistolet au côté. Il est accueilli par un millier d'hommes, arditi et vétérans de deux régiments de grenadiers motorisés. Formée en colonne motorisée, la troupe se dirige vers la ligne de démarcation. En tête, l'énorme Fiat 501 grise décapotable du Commandante D'Annunzio.



© Il Dagherrotipo

Retour d'un bombardement sur Pola en août 1917. L'appareil, un Caproni 450 HP, avait à son bord, de gauche à droite : le lieutenant Pagliano, le capitaine D'Annunzio, le lieutenant Gori et le sous-lieutenant Pratesi.

A Castelnuovo, la route est barrée par quatre automitrailleuses et une compagnie de bersaglieri. D'Annunzio prend la parole et les bersaglieri avec leurs véhicules blindés se joignent aux révoltés. Mais les choses se compliquent lorsque la colonne approche de Cantrida. Là, se trouve une importante force armée sous les ordres du général Pittaluga.

« Où allez-vous ? demande le général.

—*A Fiume !* répond d'Annunzio.

—*Je vous ordonne de faire demi-tour.*

—*Je ne reçois d'ordre de personne.*

—*Je dois donc vous les imposer, au besoin par les armes.*

— *Général, si c'est ainsi, vous avez deux cibles : ma Médaille d'or de la Valeur militaire et ma plaque de grand mutilé de guerre. »*

Le général Pittaluga n'insiste pas. Ses troupes se rallient. Le convoi reprend sa route. Il est bientôt renforcé par sept bataillons d'infanterie, une brigade de bersaglieri, un détachement d'alpini et un bataillon de fusiliers marins.

Des milliers d'hommes qui acclament avec frénésie le célèbre borgne.

Vers 11 heures du matin, les volontaires arrivent au sommet de la colline au-dessus de Fiume. Les officiers anglais des troupes d'occupation envoient une estafette. A son retour, celle-ci rapporte à ses supérieurs qu'elle a vu *« une troupe fortement armée, animée d'une telle énergie qu'elle semble décidée à tout balayer devant elle ».*

Les autorités anglaises décident de ne pas opposer de résistance et ordonnent l'évacuation de la ville.

« Avant même que les assaillants eussent fait usage de leurs armes, écrira d'Annunzio, *le pouvoir des Alliés s'écroulait d'un seul coup ! Non seulement la cité, avec son port et ses entrepôts, mais toute la province était à nous. »*

Entouré d'un groupe d'officiers, le poète-condottiere se dirige vers la place de l'hôtel de ville. Trente mille personnes l'y acclament, tandis que sonnent toutes les cloches de la ville. Il entre dans le palais du gouverneur et apparaît au balcon. De là, il lance son premier discours : *« J'interprète la volonté de tout le peuple d'Italie et proclame l'annexion de Fiume à l'Italie. »*

L'action de D'Annunzio défie à la fois le conseil suprême interallié et le gouvernement italien dirigé par Francesco Nitti.

Les Franco-Britanniques n'ont nullement l'intention de reprendre Fiume par la force, quant au gouvernement italien, il est paralysé par la vague d'enthousiasme qui traverse toute

D'ANNUNZIO ET LA GUERRE (1915-1918)

Par ses discours enflammés, D'Annunzio fut l'un des hommes qui contribuèrent le plus à l'entrée en guerre de l'Italie en mai 1915. Mais à la différence de tant d'autres gens de lettres outrancièrement belliqueux, il se jeta dans les combats et fut plusieurs fois blessé.

Le haut commandement italien avait senti tout le parti à tirer de la présence sous l'uniforme d'un tel homme. Il lui permit de monter des opérations spectaculaires, des « coups » auxquels sa personnalité « médiatique » donnera un retentissement énorme en Italie et à l'étranger.

Dans la nuit du 20 au 21 juillet 1915, sur l'Adriatique, D'Annunzio accomplit sa première opération à bord du torpilleur l'*Impavido*, parvenant à détruire des installations portuaires de Panzano, après avoir traversé des zones minées où peu avant d'autres bâtiments italiens avaient sauté.

C'est dans de tels coups de main que s'affirme le style « condottiere » du poète. Il se spécialise dans les opérations de commando avant la lettre, menées avec peu d'hommes, tous fanatisés, et impatients de gloire autant que lui. C'est alors qu'il invente le cri de guerre : *« Eia ! Eia ! Eia ! Elala ! »* que reprendront les légionnaires de Fiume.

Le dandy, le voluptueux, l'homme couvert de femmes découvre soudain la force de la camaraderie. Quand son pilote, Giuseppe Miraglia, avec qui il a jeté des tracts sur Trieste et des bombes sur Duino, se tue en mer, D'Annunzio se sent frappé au cœur. La douleur lui inspire les plus belles pages de son livre *Nocturne*.

En juin 1916, grièvement blessé à l'œil droit, il croit devenir aveugle et tente de se suicider. A peine rétabli, il se lance dans de nouvelles actions. Après le désastre de Caporetto, en octobre 1917, le haut commandement lui demande de mettre au point une opération pour remonter le moral des troupes. Avec trois vedettes lance-torpilles, il se glisse entre les îles de la côte dalmate à proximité de Fiume et parvient à couler un navire autrichien au mouillage, puis à revenir indemne. Cette action, dont il écrit aussitôt le récit coloré, aura un grand retentissement et aussi de grandes conséquences. Elle fondait à ses yeux ses droits sur Fiume.

Le 9 août 1918, il lance son fameux raid sur Vienne. Parti à l'aube de Padoue avec dix avions, le commandant D'Annunzio revient sept heures plus tard après avoir parcouru 1 100 kilomètres en territoire ennemi. Quand on sait ce qu'étaient les appareils de l'époque, il est difficile de ne pas admirer l'audace de cet homme de cinquante-cinq ans et de ses compagnons risquant leur vie pour la beauté du geste. En effet, ils ne vont pas jeter sur la capitale ennemie des engins de destruction, mais d'orgueilleux défis, à la façon des chevaliers du temps passé. L'escadrille a bravé la mort pour lâcher de pleines caisses de tracts aux couleurs italiennes, qui proclament : *« Nous voilà ! Nous pourrions vous envoyer des bombes, mais nous vous envoyons notre salut tricolore, les trois couleurs de la liberté ! »*

Comment s'étonner de la ferveur qui monte vers un tel homme ?

C.V.

la péninsule, sensible à la beauté du geste du « Commandante ».

De la marche sur Fiume à la marche sur Rome

Le président Nitti charge cependant le général Badoglio d'un blocus autour de Fiume. Mais il écrit à Nitti que ses troupes refusent de marcher contre D'Annunzio, les volontaires toujours plus nombreux affluant pour se joindre à D'Annunzio. Les effectifs s'élèvent bientôt à près de 25 000 « légionnaires ». Le Commandante dispose même de deux navires de guerre avec le ralliement du *Dante Alighieri* et de l'*Emmanuelle Filiberto*.

Pour prouver l'italianité de Fiume, D'Annunzio organise, le 26 octobre 1919, un plébiscite sur son rattachement à l'Italie. Le scrutin donne 6 999 « oui » sur 7 175 suffrages exprimés. Le président américain Wilson, décide alors de laisser aux Italiens et aux Yougoslaves le soin de régler eux-mêmes l'épineuse question de Fiume.

A Rome, le monde politique prend peur. Députés et sénateurs se trouvent au bord de la panique. La plupart estiment que D'Annunzio se sert de Fiume comme d'un tremplin pour bondir sur la capitale et s'emparer du pouvoir.

« Que ferez-vous si les colonnes de légionnaires apparaissent demain aux lisières de la ville ? demande le roi Victor-Emmanuel au chef de la police romaine.

— Je donnerai l'ordre d'ouvrir le feu... A moins, naturellement, que mes hommes fraternisent.

— Et s'ils fraternisent ?

— Alors, Sire, je me joindrai à eux. »

Le blocus pose cependant de graves problèmes de ravitaillement. Malgré l'arrivée de deux cargos qui échappent à la marine gouvernementale, Fiume est menacée de famine. Pour remonter le courage de ses partisans, D'Annunzio organise chaque jour des défilés et tient d'énormes meetings, haranguant interminablement la foule de son balcon, inventant d'extraordinaires dialogues : *« A qui l'Italie ? A qui Fiume ? »* A chaque fois, les légionnaires hurlent *« A nous ! »*. Puis ils lancent le cri de guerre imaginé par le poète : *« Eia, Eia, Eia, Elala ! »*

L'intention de Gabriele D'Annunzio est de récupérer tous les anciens territoires vénitiens de la côte dalmate. Le 8 septembre 1920, il institue un gouvernement de la Régence de Carnaso qui doit englober Cebenico, Trau, Spalato et Raguse.

Tout va changer avec la nomination de Giolitti à la tête du gouvernement. Celui-ci ordonne au général Caviglia de recourir à la manière forte, sans se soucier des pertes.

« Le 25 décembre 1920, jour de Noël, écrira D'Annunzio, *nous dûmes repousser une attaque générale des forces gouvernementales ; Giolitti, successeur de Nitti, avait promis aux chefs de l'Entente de liquider l'affaire avant la fin de l'année. Trois mille de mes légionnaires stoppèrent l'offensive de vingt mille soldats réguliers ! »*

Une rancune tenace contre Mussolini

Le 26 décembre, la marine intervient. Deux cuirassés canonnent la ville et le port. Le contre-torpilleur *Espero*, touché dans la soute aux torpilles, explose. Dans la ville, plusieurs bâtiments sont touchés, des civils sont tués. Le palais du gouverneur est atteint. D'Annunzio songe à poursuivre la résistance, mais soudain ce sang italien répandu par d'autres Italiens lui paraît absurde. Il faut en finir. Le 2 janvier 1921, il rencontre le général Badoglio.

En échange de sa réddition, il obtient que tous ses hommes soient amnistiés. Au cours d'un service funèbre en l'honneur de dix-huit légionnaires et de quinze soldats gouvernementaux tués au cours des combats, il s'adresse une dernière fois à ses partisans à la lueur des torches : *« La nuit est sombre, mais chacun de nous a la flamme au poing... Une tête de mort, couronnée de lauriers, serre entre ses dents le poignard nu et de ses profonds orbites, regarde fixement l'inconnu. A qui l'inconnu ? A noi ! »*

Dans ce nihilisme circonstanciel, dans le


© Roger-Viollet

D'Annunzio, en tenue d'officier des arditi, poignard au ceinturon, harangue ses légionnaires sur une place de Fiume.

LE TESTAMENT DU « COMMANDANTE »

Juché sur une colline où s'intercalent, parmi les hautains cyprès, de rustiques lauriers-roses, le Vittoriale impose, dès l'abord, l'image de marque de « feu » son maître.

Nous suivons docilement le cicérone, un légionnaire, un ancien de Fiume [...] qui nous contait la dernière facétie funèbre du Commandante.

Lorsqu'il s'éteignit, le 1er mars 1938, Mussolini vint se recueillir devant la dépouille mortelle du grand poète, fidèle au fascisme, qu'il admirait ! Ô surprise, on l'informa qu'une clause du testament le concernait en personne. On lui présenta sur un coussin de velours un poignard pour trancher une oreille du cadavre que le Maître léguait au Duce, en ultime gage d'amitié, car *« l'oreille était la partie la plus belle et la plus pure de son corps ».*

— Et le Duce l'a coupée ? m'effarai-je.

— Non, madame l'Ambassadrice, hélas ! le Duce a refusé d'amputer notre Commandante. Je le regrette pour lui...

MAUD DE BELLEROCHE

***Le Ballet des crabes*, Editions Filipacchi.**

recours aux puissances du mythe, dans le rêve d'une nouvelle civilisation héroïque édifiée sur les ruines d'un monde bassement matérialiste, on a voulu voir une influence de Nietzsche.

Benetto Croce a justement fait remarquer que *« l'écrivain était nietzschéen par tempérament beaucoup plus que par philosophie. Aussi n'est-il pas étonnant que son moi envahisse tous ses romans. Ils sont une vaste autobiographie ».*

Nietzsche lui apporta peut-être un frémissement sensuel inédit, une justification au débordement de son instinct. Le poète semble l'indiquer : *« La volonté de puissance qui est au fond de tous les hommes sensuels, fait que le péril ne m'épouvante pas, m'attire. »*

L'affaire de Fiume fut en quelque sorte le couronnement d'une vie dédiée tout entière à l'exaltation ostentatrice de l'exceptionnel. D'Annunzio en tira une fierté mêlée de mépris pour ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas suivi. Il conçut notamment une rancune tenace pour Mussolini accusé de l'avoir abandonné, ce qui n'était pas faux. L'ancien dirigeant socialiste ne souhaitait nullement un succès à Fiume qui eût fait de D'Annunzio un concurrent encombrant. Deux ans plus tard, il réussissait sa propre « marche sur Rome », visiblement influencé par la « marche sur Fiume », à cette différence près que la sienne allait le conduire au pouvoir. Pour prévenir les foucades du poète, le régime fasciste le couvrira d'honneurs que D'Annunzio acceptera comme un dû, se réfugiant jusqu'à sa mort dans la solitude hautaine, méprisante et dorée du Vittoriale.

D.L.

(1) Benoist-Méchin, *A l'épreuve du temps (1905-1940)*, tome I, Julliard, 1989.

Pour en savoir plus :

Tom Antogini, *D'Annunzio inconnu*, Stock, 1938.

Philippe Jullian, *D'Annunzio*, Fayard, 1971.

Angelo Sodini, *Ariel casqué*, Plon, 1933.

André Brissaud, *Mussolini, le révolutionnaire*, Perrin, 1975.

Pierre de Montera, *Gabriele D'Annunzio*, Seghers, 1963.

D'Annunzio-Mussolini, *Correspondance*, Buchet-Chastel, 1974.

ANDRÉ MALRAUX

Affabulateur ou héros ténébreux ?

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Jamais on ne le vit sourire, surtout pas lui. Talentueux, il le fut au point de séduire Montherlant. Fidèle avec ça, comme le montrera son amitié indéfectible pour Drieu La Rochelle. Il était entré dans la célébrité par la mauvaise porte d'un musée, mais d'une équipée peu reluisante, il sut faire le piédestal de sa gloire. Toujours il aura le don de transfigurer en grandeur et en tragédie les platitudes ou les bassesses de l'humaine condition. Pour lui, l'aventure, c'était vivre dans les orages.



« *Car il n'est qu'un acte sur lequel ne prévalent ni la négligence des constellations, ni le murmure éternel des fleuves : c'est l'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort.* » La formule sert d'épigraphe aux *Oraisons funèbres*, un petit recueil que Malraux a publié trois ans avant sa disparition. Elle fait écho au rêve de Vincent Berger, le héros alsacien des *Noyers de l'Altenburg* : *« Laisser une cicatrice sur la carte du monde. »*

Du Malraux pétrifié dans sa propre légende, il reste mille clichés. Le jeune intellectuel au front pâle et bombé, engagé aux côtés des communistes, qui admire Lénine et Trotski, participe au congrès des écrivains soviétiques à Moscou, rencontre Gorki, Eisenstein et Pasternak. Le condottiere impétueux qui se fait chef d'escadrille pendant la Guerre d'Espagne. Le colonel Berger de la Brigade Alsace-Lorraine qui reste l'ami de Drieu auquel il propose de le rejoindre. Le compagnon fidèle et peut-être le seul ami de Charles de Gaulle. L'orateur ardent et lyrique du RPF que les communistes et la gauche accusent d'avoir basculé dans le fascisme. Le chantre officiel de la V[e] République naissante, celui qui de sa voix cassée rend hommage à Jean Moulin et devient le commis voyageur du Général, dialogue avec Nehru et Mao-Tsé-Toung. L'homme exalté à la mèche en bataille qui descend les Champs-Elysées aux derniers jours d'un mai agité. L'homme terrassé que soutient Romain Gary, lorsque la mort de son connétable l'appelle dans le petit cimetière de Colombey.

Un esprit aventureux en quête d'un destin

Quelle est la clé de ce destin marqué par des démarches en apparence contradictoires, si ce n'est l'aventure ? Deux grandes passions ont occupé sa vie. La quête de l'esthétique, prétexte à scruter le silence des dieux, et l'aventure politique. Celle-ci lui a permis d'épouser librement les mouvements de son temps, de donner forme à son destin et, en même temps, de répondre à son interrogation sur la condition humaine. Nourri de Nietzsche et de Dostoïevski, admirateur du D'Annunzio de Fiume et de Lawrence d'Arabie, il professe que l'homme est d'abord ce qu'il fait.

« Révéler aux hommes la grandeur qu'ils ignorent en eux. » Malraux est aux antipodes du marxisme. Sa geste révolutionnaire exalte le romantisme de l'action, la solitude et la grandeur des « fils de roi » aux prises avec la roue



© AFP

Malraux, devenu en 1944 le « colonel Berger » à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine composée de maquisards corréziens. L'engagement de l'écrivain dans la Résistance fut extrêmement tardif. Jusqu'en 1944, il se consacre exclusivement à l'écriture et décline poliment toute proposition. C'est par son frère, Roland, agent du SOE (service secret britannique) qu'André Malraux rejoindra la Résistance active au printemps 1944.

de l'histoire. Comme Garine, l'un des héros des *Conquérants*, il demeure *« indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient »*. Pour lui, comme pour Garine, la révolution n'est guère plus qu'une *« grande action quelconque »*. Des communistes dont il est le compagnon de route, il apprécie la dureté et l'efficacité. Du communisme, observe Drieu, il retient exclusivement les *« possibilités héroïques »* (1). Malraux est d'abord un homme aventureux en quête d'un destin, celui que Roger Stéphane associe à l'Anglais Lawrence et au Prussien Ernst von Salomon (2).

LE « MIROBOLANT »

Il était l'hôte d'honneur de ce dîner. On l'attendait. On avait dressé l'imaginaire trépied sur lequel on ne doutait pas qu'il grimperait pour vaticiner à nos oreilles éblouies et qui, pour ne rien perdre de ses prophéties, s'agrandiraient comme des pavillons. Et demain nous serions fiers de dire : *« Hier, j'ai dîné avec Malraux... — Et qu'a-t-il dit ? — Il a été éblouissant. »* Mais ces travaux forcés ne paraissaient pas lui causer grande peine. L'eau est humide, le feu est brûlant, le chien aboie, le rossignol chante et Malraux, naturellement, est éblouissant. Je ne l'avais jamais rencontré, je l'attendais et m'étais fait une tranquille raison. Il serait « éblouissant ». Il arriva. Un manteau jeté sur les épaules. Une mèche savamment indocile barre le grand, l'énorme front bulbeux. Il doit y avoir des orages, là-dessous. Les yeux noirs, un brin féroces. Le teint d'ivoire, blanc cassé par les veilles. La bouche aux lèvres minces, avalées presque. Il est entré, arrivant tout droit et éternellement de Chine, d'Espagne, de quelque maquis ou de quelque révolution dont il s'est enfui par une surprenante porte dérobée donnant sur un musée. Il s'assied sur le trépied qu'on lui avance et, aussitôt, il parle. Il noue, brise, joint et torture de belles mains dessinées par Dürer. Des mains du XVIe siècle allemand. Il grogne, il éructe. Des tics. Il parle d'une voix basse et douce qui parfois s'empâte et s'empêtre dans le râtelier mal arrimé. Il croit tout ce qu'il dit, tout ce qu'il rêve, tout ce grand désordre d'idées et de mots qu'il chevauche.

JEAN CAU
***Croquis de mémoire*, Julliard.**

De l'anarchie intellectuelle à l'Action française

« Entre 18 et 20 ans, la vie est comme un marché où l'on achète des valeurs, non avec de l'argent, mais avec des actes. » La remarque confiée à Julien Green qui l'a rapportée dans son *Journal*, éclaire la démarche du jeune Malraux échappé à la grisaille de Bondy. Il a épousé Clara Goldschmidt à 20 ans. Avide de mouvement, il parcourt l'Europe, se déplace en sleeping ou, ce qui est plus rare à l'époque, en avion. Son verbe est intarissable et, déjà, ses jugements portent sur tout. Clara le dit *« mirobolant »*.

Dans le tout petit monde littéraire parisien, Malraux occupe, malgré son jeune âge, une place de choix. Il s'intéresse à l'art, fréquente les cubistes et travaille pour Kahnweiler, le marchand de tableaux. Il mène, nous dit Jean Lacouture (3), *« la vie d'un dandy débrouillard »*. Touche-à-tout, Malraux édite aussi des œuvres érotiques. Il préface même un livre de Charles Maurras — *Mademoiselle Monk* suivi de *Invocation à Minerve* —, ce qui lui donne l'occasion d'écrire : *« Aller de l'anarchie intellectuelle à l'Action française n'est pas se contredire, mais se construire... »*

Du bon usage des statues cambodgiennes

Ce Rastignac joue l'argent du ménage à la Bourse. Il a misé sur des valeurs mexicaines et le placement s'avère désastreux. *« Vous ne croyez tout de même pas que je vais me mettre à travailler ? »* dit-il à Clara. Il échafaude alors l'expédition dans la jungle cambodgienne, en vue de récupérer des statues gréco-bouddhiques sur le site, peu connu à l'époque, du temple de Bansteaï-Srey. Malraux parvient même à décrocher un ordre de mission officiel. Max Jacob, l'un de ses amis littéraires, écrit à Kahnweiler : *« Une mission à Malraux ! Enfin ! Il va trouver sa voie en Orient. Il sera orientaliste et finira au Collège de France comme Claudel. Il est fait pour les chaires. »*

Le premier épisode indochinois qui servira pour *La Voie royale*, se termine assez mal. Malraux, Clara et leur compagnon sont arrêtés pour vol. Leur trafic, courant à l'époque, est dénoncé avec véhémence par la presse indochinoise, laquelle accuse le trio sulfureux de vouloir soulever les indigènes. Le tribunal de

LE XXIe SIECLE SERA RELIGIEUX OU NE SERA PAS

Formule très répandue, incessamment citée, attribuée à André Malraux. Peu de gens ont constaté que la fin de phrase — *« ou ne sera pas »* —, absurde et lourde, est difficilement attribuable à un bon écrivain. Dans *L'Enfant du rire* (1973), le R.P. Bockel fait dire à Malraux : *« Le XXIe siècle sera métaphysique ou ne sera pas. »* La même année, s'adressant à Jacques Chancel dans une « Radioscopie », l'écrivain aurait affirmé : *« N'est pas athée qui veut. »* Dans l'un comme dans l'autre cas, nous resterions éloignés de la formulation *« sera mystique »*. De fait, au cours d'un entretien avec Pierre Desgraupes, on a pu entendre Malraux déclarer : *« Vous savez, on m'a fait dire : Le XXIe siècle sera religieux. Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain : je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire »* (*Le Point*, 10 novembre 1975). Tout vient de rebondir en 1991. André Frossard, en effet, assure avoir entendu de la bouche de Malraux la phrase : *« Le XXIe siècle sera mystique. »*

FRANÇOIS BLUCHE
Dictionnaire des mots historiques
Editions de Fallois, 1992.

Pnom Penh condamne Malraux à trois ans de prison sans sursis. Clara fait une grève de la faim et y gagne sa libération. A Paris, elle mobilise le ban et l'arrière-ban du monde littéraire. Avec un grand savoir-faire. André Breton, Gide, Mauriac, Aragon, Mac Orlan, Maurois, Roger Martin du Gard, Paulhan, Aragon et quelques autres prennent position en faveur du jeune écrivain.

Ce mouvement consacre la réputation de Malraux : le voici à la fois grand écrivain, grand aventurier et homme de gauche. Il revient à Paris, auréolé de gloire, bien décidé à repartir pour l'Asie. En 1925, il est à Saigon. Avec Paul Moin, il publie *L'Indochine*, un journal insolent et férocement critique pour l'administration coloniale. A *L'Indochine* succède *L'Indochine enchaînée*. Malraux s'enflamme pour la cause des Annamites et adopte un ton d'imprécateur : *« Je dis à tous les Français : cette rumeur qui monte de tous les points de la terre d'Annam, qui depuis quelques années réunit les rancunes et les haines dispersées, peut devenir, si vous n'y prenez garde, le chant d'une terrible moisson. »*

Rêver son destin et construire sa légende

Le second intermède indochinois ne dure pas un an, mais il donne à Malraux l'auréole du révolutionnaire, spécialiste de l'Asie mystérieuse. Et Malraux va en jouer allégrement. Lorsqu'il publie *Les Conquérants*, sa notice biographique le présente comme *« chargé de mission archéologique au Cambodge et au Siam par le ministère des Colonies (1923). Membre de la direction du parti Jeune Annam (1924). Commissaire du Guomindang pour la Cochinchine (1924-1925). Délégué à la propagande auprès du mouvement nationaliste à Canton sous Borodine (1925) ».*

Malraux rêve son destin et construit sa propre légende. Il cultive l'affabulation. Ainsi en est-il fort probablement de sa rencontre avec Lawrence qui n'a cessé de le fasciner, de ses entretiens avec Borodine et du projet de libérer Trotski qu'il a confié à Gaston Gallimard.

Lorsqu'il décide, assez tardivement, de combattre dans la Résistance, il s'invente la mission de constituer un « état-major interallié » au cœur du Périgord noir, ce qui lui permet de bénéficier de parachutages britanniques et d'imposer son autorité à plusieurs groupes rivaux. *« Oui, je mens,* dira-t-il plus tard. *Mais mes mensonges deviennent vérité. »*

En avion, comme D'Annunzio

Le rêve et le verbe magnifient l'action. L'aventure n'est-elle pas « le réalisme de la féerie » ? Persuadé de pouvoir retrouver les traces de l'ancienne capitale de la reine de Saba, il veut survoler les sables d'Arabie. Il dispose d'un avion monomoteur sans radio et de dix heures d'essence. Mermoz et Saint-Exupéry ont été tentés par l'expédition, mais l'Aéropostale leur a interdit d'y participer. Son ami Edouard Corniglion-Molinier, futur général d'aviation, accepte d'être son pilote. Qu'importe qu'ils aient seulement survolé une oasis parfaitement connue dont les farouches bédouins yéménites leur ont tiré dessus. Malraux, péremptoire, publie à « une » de *L'Intransigeant* qui a financé l'opération, le récit de « sa » découverte.

Malraux aime le péril et les défis héroïques. Lui qui ne sait rien ou presque des avions, prend la tête de l'escadrille *España* formée avec quelques avions achetés en France grâce à son intervention. Ses hommes passent à la fois pour indisciplinés et suicidaires. Malraux est à leur image, le lyrisme en plus. Lorsqu'il prend le maquis en 1944, il adopte la même attitude. Il impressionne par sa tenue et ses discours. Il a le goût du panache et ne se dissimule pas. C'est à bord d'un véhicule battant pavillon tricolore et en uniforme que les Allemands le capturent sur une route nationale.


© Roger-Viollet

André Malraux a sans doute été le meilleur ami de Drieu La Rochelle, qui se dit son *« frère en Nietzsche et en Dostoïevski »* (*Journal*, à la date du 19 avril 1944). La lecture des *Conquérants* avait enthousiasmé Drieu qui reconnut le personnage de Garine comme un double. Frédéric Grover a retrouvé dans les papiers inédits de Drieu ce commentaire : *« Ce qui caractérise l'homme du XXe siècle, et en cela Nietzsche a été son magnifique précurseur, c'est qu'il voit la vie comme une aventure. Impossible pour lui de la voir autrement car il est à la fois trop sceptique et trop ardent [...] Aussi tout homme de ce siècle se reconnaît avec émoi et gratitude dans Garine, qui ne croit à rien, c'est-à-dire à aucune idée »* (*Revue des Lettres modernes* N° 304-309, 1972). Drieu et Malraux se sont vus longuement à plusieurs reprises pendant l'Occupation, de 1941 à 1943 ; ensuite, ils continueront de s'écrire. En 1945, Malraux tentera vainement de sauver Drieu.

Epargné mystérieusement, il retrouve sa liberté avec la retraite allemande. Devenu le chef de la Brigade Alsace-Lorraine, le colonel Berger manifeste une ardeur combative qu'il communique à ses hommes. Il confie : *« Dans le fond, je ne suis pas socialiste ; je suis un chef de bande du XIIe siècle »* (4).

L'aventure au niveau des gouvernements

Métamorphose de Malraux. Il rencontre de Gaulle en juillet 1945. Celui qui saluait en brandissant le poing fermé, oublie ses discours internationalistes pour devenir le fidèle commensal du Général que la gauche considère d'un œil soupçonneux. Malraux rejoint vite la rue Saint-Dominique où de Gaulle a installé son état-major. Le 6 novembre 1945, il confie à Claude Mauriac : *« Il faut oser tenir tête aux communistes. Ce n'est pas si difficile ni si vain. Et, bien sûr, il faut accepter d'être traîné dans la boue. J'estime qu'il y a moins de courage à attaquer de Gaulle dans* Les Lettres françaises *qu'à prendre ici sa défense.* (5) *»*

Ephémère ministre de l'Information dans le gouvernement tripartite que de Gaulle forme le 21 novembre 1945, il figure parmi les fondateurs du RPF. Il participe par la voix aux grandes célébrations gaullistes. Il a soif d'ordre et de grandeur. Il exalte les vertus de la liberté et de la patrie, tout en dénonçant la fin du rêve communiste : *« Il n'était pas entendu que les "lendemains qui chantent" seraient ce long hululement qui monte de la Caspienne à la mer Blanche et que leur chant serait le chant des bagnards. »*

Il est un des rares à parler librement avec de Gaulle et n'hésite pas, en plein conseil du RPF, à lui lancer : *« Est-ce que vous nous avez amené au bord du Rubicon pour y pêcher à la ligne ? »* Lorsque la « traversée du désert » s'achève, il est à Venise, mais ne tarde pas à reprendre sa place à la droite de De Gaulle qui en fait son ministre d'Etat. Dès lors et pour la durée du règne gaullien, il ne cessera de dépenser son énergie au service de son connétable, persuadé que *« l'aventure n'existe plus qu'au niveau des gouvernements ».*

J.-J. M.

---

(1) *Europe nouvelle*, 22 juin 1935. Texte reproduit in *Sur les Ecrivains* (Gallimard, 1964).

(2) *Portrait de l'aventurier* (Grasset, 1965).

(3) *Malraux, une vie dans le siècle* (Seuil, 1973).

(4) Cité par Léon Mercadet in *La Brigade Alsace-Lorraine* (Grasset, 1984).

(5) *Le Matin*, 19 novembre 1985.

ERNST VON SALOMON

L'aventure nihiliste du XXe siècle



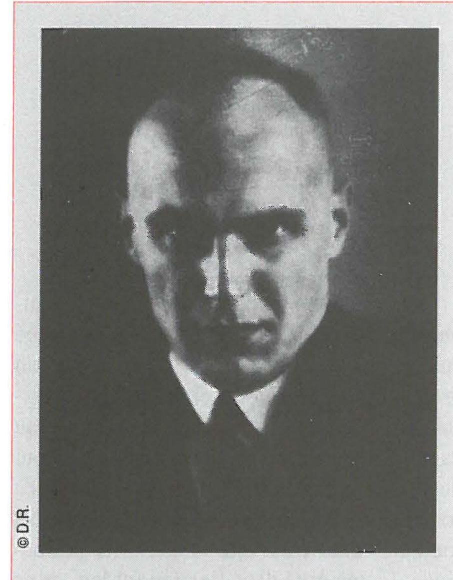
© D.R.

« Mon Dieu, quel air avaient ces hommes ! Ces visages hâves et immobiles sous le casque d'acier… Ils marchaient et autour d'eux se creusait comme une zone interdite, un cercle magique dans lequel les puissances redoutables jouaient leur jeu secret. » Ernst von Salomon, Les Réprouvés.

PAR DOMINIQUE VENNER

Dans l'Allemagne de novembre 1918, la défaite, le chaos et la révolution, quelques poignées de volontaires se lèvent pour maintenir un État chancelant et des frontières menacées. Bientôt reniés par le pouvoir qu'ils ont sauvé, ils se jetteront avec rage dans les attentats et les conspirations. Ce sont les réprouvés des corps-francs. Ernst von Salomon en fera le symbole de l'aventure nihiliste du XXe siècle. Évocation.

J'ai eu la chance de rencontrer Ernst von Salomon chez lui, durant l'été 1972, quelques semaines seulement avant que la mort ne le surprenne. Le sexagénaire corpulent et jovial que je découvrais n'avait apparemment rien de commun avec le jeune homme maigre et fiévreux qui avait écrit *Les Réprouvés* en prison, quarante ans plus tôt, après sa condamnation pour le meurtre de Rathenau. Le jeune homme réapparut pourtant au détour de la conversation quand celle-ci



ERNST VON SALOMON

« Un drapeau de fumée marquait notre chemin. Nous avions allumé un bûcher où ne brûlaient pas que des choses inanimées ; mais nos espoirs, nos aspirations, les lois de la bourgeoisie, les valeurs du monde civilisé s'y consumaient ainsi que les derniers restes du vocabulaire et de la croyance aux choses et aux idées de ce temps — tout ce bric-à-brac poussiéreux qui traînait encore dans nos cœurs... »

LES RÉPROUVÉS

vint à glisser vers les souvenirs de combats. Mimant un tireur fauchant un ennemi imaginaire, il dit :

— *Contrairement à Ernst Jünger, je n'ai jamais renié l'exaltation de ces moments. Que cela plaise ou non, on éprouve une joie satanique à faucher avec une mitrailleuse des vagues d'assaut lancées vers vous.*

Je ne fais pas de fixation sur les mitrailleuses, mais le propos avait le mérite de souligner une certaine liberté vis-à-vis des conventions non violentes de l'époque. Il était rafraîchissant de découvrir un écrivain qui ne cherchait pas à jouer les beaux esprits.

Il y avait en lui deux personnages. Il pouvait être à la fois strict et désinvolte, grave et frivole. Ce mélange séduisant était autant celui de son tempérament que d'une « prussianité » qu'il ne cessa de revendiquer, surtout quand il y avait quelque péril à le faire.

Sa famille paternelle, d'origine française, avait émigré au XVIII[e] siècle vers le Brandebourg. « *Je sais*, dira-t-il, *que si je n'étais pas prussien, je le serais devenu par élection.* (1) » Prussien, il l'était à la façon de Frédéric II qui gouvernait d'une main de fer la sévère Sparte du Nord depuis un château nommé Sans-Souci. A l'exemple du grand roi, il conciliait la culture et l'énergie, le raffinement et l'austérité, la liberté intérieure et la soumission au devoir.

Carte des opérations du Baltikum (Lituanie, Lettonie) en 1919 et des combats de Haute-Silésie, en 1921.

Quand je vis Ernst von Salomon, j'émergeais d'une période tendue et dangereuse, dont je n'avais pas perdu le goût. Dix ans plus tôt, la lecture des *Réprouvés* m'avait semblé d'une actualité stupéfiante. Dans leur solitude et leur rage, les jeunes Français qui découvrirent ce livre vers 1960 n'y cherchaient pas des recettes de coup d'État, mais un soutien quasi métaphysique. Il se dégageait des *Réprouvés* un formidable esprit de résistance. Résistance à la résignation, à la fatalité, à la tyrannie des lois économiques. Dans notre répulsion de la société où il nous fallait vivre, nous pouvions répéter après Ernst von Salomon : *« Pour ceux d'en face, il s'agissait de biens matériels et de conservation, pour nous, il s'agissait de purification. »*

« Toujours du côté qui n'est pas celui des Schupos »

Les hommes des corps-francs (*Freikorps*) n'ont pas tous vécu leur histoire comme une aventure. Mais c'est celle-ci qui a fait d'Ernst von Salomon l'archétype de l'aventurier du XX[e] siècle, un aventurier immergé dans la tragédie de son époque et qui pourtant s'affranchit des servitudes de l'engagement. Un

L'ESPRIT BOURGEOIS OU LA PEUR DE L'AVENTURE

Ce qui fonde l'aspiration [de la société bourgeoise] en ce qu'elle a de plus intime, c'est le besoin de sécurité et, de ce fait, la tentative pour nier l'existence du danger et pour calfeutrer l'espace où l'on vit de manière à empêcher qu'il y fasse irruption. Pourtant le danger est toujours présent et il triomphe même des ruses les plus subtiles inventées pour le prendre au filet, il va jusqu'à s'insinuer à l'improviste dans ces ruses pour en prendre le masque, ce qui confère au moralisme son double visage — les étroits rapports qui règnent entre la fraternité et l'échafaud, entre les droits de l'homme et les batailles meurtrières ne sont que trop connus. [...]

C'est pourquoi l'on nie tout rapport entre la société et l'élémentaire, et cela avec une inflation de moyens qui demeurera incompréhensible à tous ceux qui ne devinent pas à la source de ces idées la présence d'un idéal très secret.

Cette négation s'effectue en rejetant l'élémentaire dans le domaine de l'erreur, du rêve ou d'une volonté forcément mauvaise, elle va même jusqu'à confondre l'élémentaire avec le non-sens pur. L'accusation de bêtise et d'immoralité est ici décisive, et comme la société se détermine d'après les deux concepts suprêmes de la raison et de la morale, cette accusation permet de bannir l'adversaire hors de l'espace de la société, donc de l'espace de l'humanité et ainsi de l'espace de la loi.

ERNST JÜNGER,
***Le Travailleur* (1932).**
Traduction Christian Bourgois, 1989.

homme doué pour l'action autant que pour la contemplation. Un solitaire que son tempérament isole du monde des ambitions médiocres et des passions ordinaires. Un esprit rebelle aux conventions d'un monde abject. Un dissident allergique aux aspirations de l'ère bourgeoise. Ce qu'Ernst von Salomon résume dans la parole qu'il prête à l'un des personnages de *La Ville* : *« Je me trouve toujours du côté qui n'est pas celui des Schupos. »*

L'aventure du XXe siècle, la face sombre et nihiliste de l'aventure, dont le phénomène corps-francs fut une manifestation achevée, est née d'un sentiment de profonde incompatibilité



© Roger-Viollet

Le capitaine de corvette Ehrhardt. Héros de la marine impériale. Chef de corps-franc. Campagnes de Bavière et de Haute-Silésie en 1919. Participe au putsch de Kapp en 1920, puis résiste au traité de Versailles. S'oppose à Hitler. S'exile en 1934.

avec le monde hypocrite et féroce qui triomphe après 1918. Elle était l'une des voies offertes aux tempéraments fougueux et romantiques pour se délivrer d'un avenir refusé.

Naissance des corps-francs

Les hommes des corps-francs sortaient pour la plupart du creuset de la Première Guerre mondiale. Dans l'Allemagne chaotique, grondante et affamée de 1918, ils surgirent spontanément au sein de régiments débandés. Dans une caserne ou un cantonnement en folie, il suffisait qu'un officier ou un sous-officier en colère montât sur la table, sortît son pistolet et appelât autour de lui des volontaires pour que se constituât un *Freikorps* qui porterait son nom. Le gouvernement provisoire issu de la révolution de novembre 1918 ne les aimait pas, mais ils étaient la seule force sur quoi s'appuyer pour assurer la permanence de l'État et résister à l'insurrection spartakiste qui embrasait toutes les villes.

Aux combattants retour du front, se joignirent très vite des étudiants. Élevés dans l'admiration de l'héroïsme militaire et le culte de la grandeur allemande, ils trouvaient enfin l'occasion d'être admis dans la communion des combats.

« La patrie brûlait sourdement dans quelques cerveaux hardis »

Les premiers corps-francs furent rassemblés en janvier 1919 autour de Berlin tombé aux mains d'insurgés qui comptaient un grand nombre de soldats et de matelots puissamment armés. Il leur fallut réduire au canon et à la mitrailleuse les points d'appui de l'insurrection spartakiste et continuer ce travail dans les autres villes. Ils affrontaient toujours une écrasante supériorité numérique. La témérité dans l'action fut leur arme la plus efficace. Ils faisaient rarement de prisonniers. Leur cohésion interne était maintenue par la fidélité au chef qu'ils s'étaient donné. Ernst von Salomon résumera leurs raisons en une formule fameuse : *« La patrie brûlait sourdement dans quelques cerveaux hardis »*...

Pour survivre, le nouveau pouvoir social-démocrate avait été contraint de faire alliance

DES LEÇONS ASSEZ GRANDES

Il nous faut bien reconnaître que la jeunesse nationaliste allemande, de 1918 à 1933, nous a donné des leçons assez grandes. A d'autres époques, où le caractère humain avait gardé sa vitalité et sa violence, lorsqu'il ne semblait point un prodige que le sang pût couler pour des idées, pût couler, même, inutilement, on aurait pu s'attarder à se demander si le suicide de Mœller Van Den Bruck n'était pas quelque peu théâtral, s'il n'y avait pas là un pathétique apprêté, une sorte de grandiloquence. Nous sommes aujourd'hui trop affaiblis, trop démoralisés pour oser de telles critiques, car la tragique résolution de Mœller Van Den Bruck a cessé d'être au niveau de la plupart d'entre nous. Contentons-nous d'en tirer la leçon d'énergie et de fierté qu'elle comporte. Il y eut au lendemain de la guerre, en Allemagne, des générations assez viriles pour estimer que le service de certaines causes vaut que l'on ne recule pas devant le meurtre ou la mort.

THIERRY MAULNIER,
Préface à la traduction du *IIIe Reich* de Mœller Van Den Bruck, Paris, 1933.

avec eux, noyau irréductible d'un ordre militaire qu'il s'était promis d'abolir. Symboliquement, la première décision du gouvernement provisoire, constitué en novembre 1918 sur les ruines de la monarchie wilhelmienne, avait été de fermer l'École impériale des Cadets de Berlin-Lichterfelde, où l'on fabriquait depuis Clausewitz des junkers à la nuque raide et à l'esprit mobile.

La foudre de cette décision frappa le cadet Ernst von Salomon. A seize ans, il découvrait la fragilité des valeurs les mieux assurées. Le choc ne le brisa point, mais fit de lui un acharné.

Une semaine plus tard, trichant sur son âge, il s'engageait dans le corps-franc de Märker ; il reçut le baptême du feu durant la sanglante reconquête de Berlin. Puis il partit se battre en Courlance avec un corps-franc de Hambourgeois qui montaient à l'assaut en hurlant des chansons de pirate.

Les révoltés du *Baltikum*

En mars 1919, répondant à l'appel lancé dans toute l'Allemagne pour la défense des frontières de l'Est et aux promesses qui leur étaient faites, les corps-francs firent brusquement leur apparition dans les pays baltes, le *Baltikum* des chevaliers teutoniques.

Toute la région menaçait d'être submergée par l'Armée Rouge qui avait franchi la frontière de Lettonie et trouvait sur place de nombreuses complicités.

Par trois axes différents, les corps-francs se lancèrent à la rencontre des forces soviétiques. Ils ressemblaient plus à des bandes du Moyen Âge qu'à une armée moderne. Mais ils attaquaient sans tergiverser.

La prise de Riga, le 21 mai 1919, point culminant de leur aventure dans le *Baltikum*, fut aussi pour eux le commencement de la fin. Les Anglais, maîtres de la Baltique, les avaient jusque-là laissé faire pour endiguer la marée rouge. Soudain, Londres craignit que ne s'édifiât une nouvelle puissance allemande à l'Est, ce dont le gouvernement social-démocrate de Berlin était le premier à s'effrayer. L'Angleterre obtint aisément un ordre de rappel des corps-francs. Ceux-ci, se sentant trahis, refusèrent de s'incliner.

Reniés par leur propre gouvernement, privés de vivres, de munitions, de matériel sanitaire, écrasés par les canons de la Royal Navy et par les nouvelles troupes lettones armées par l'Angleterre, les corps-francs, déjà éprouvés par les combats contre l'Armée Rouge, allaient connaître durant l'hiver de 1919 les souffrances de l'agonie. Les survivants atteindront la Prusse-Orientale en décembre 1919, gardant au cœur une haine inexpiable pour les politiciens qui les avaient floués.



© Roger-Viollet

Le lieutenant Rossbach, fondateur en novembre 1918 d'un corps-franc fameux. Il combat dans le Baltikum en 1919, puis plonge dans la clandestinité. Se heurte à Hitler et fonde le **Schill-jugend**. *Il échappera à la purge hitlérienne de 1934.*

LE PREMIER ÉCRIVAIN ALLEMAND DE SON TEMPS

Le sentiment de contrition démocrate-chrétien qui s'abattit sur la République fédérale allemande ne permit guère, après la Deuxième Guerre mondiale, la reconnaissance du talent prophétique de Ernst von Salomon, ni même de l'importance de son témoignage.

Il resta dans l'ombre jusqu'à la publication en 1952 du *Questionnaire*, dont la désinvolture, l'insolence à l'égard des Américains, le détachement à l'égard du passé réjouirent toute cette nouvelle génération d'Allemands, qui s'exaspéraient de se sentir coupables des crimes d'Hitler. Malgré ses 648 pages, *Le Questionnaire* fut un best-seller, qui remit von Salomon à la place qui est la sienne : le premier des écrivains allemands vivants.

ROGER STÉPHANE
***Portrait de l'aventurier*, Grasset, 1965.**

JAMAIS UN PEUPLE N'A ÉTÉ À CE POINT INJURIÉ

Quiconque a vécu consciemment, en tant qu'Allemand, les années suivant la Première [...] Guerre mondiale a dû se convaincre que jamais dans l'histoire un peuple n'a été injurié avec autant d'excès, d'unanimité et de continuité [...] On accumula sur les Allemands une culpabilité si démesurée que toute tentative de se disculper devait paraître futile. Il ne restait aux Allemands [...] qu'à faire profession de cette mentalité et à tirer de cet aveu le miel de l'orgueil.

ERNST VON SALOMON,
***Le Destin de A.D.*, Gallimard, 1963.**

La prison révèle l'écrivain

Allait commencer pour les corps-francs dissous la période des conspirations, des attentats et des combats clandestins. Avec les anciens du *Baltikum*, *« porteurs maudits de forces créatrices »*, Ernst von Salomon se jeta dans l'aventure du putsch de Kapp à Berlin, en mars 1920, puis dans les combats de Haute-Silésie, en mai 1921. A 20 ans, il fut mêlé en 1922 à l'assassinat de Rathenau, *« le seul homme capable d'arracher l'Allemagne à elle-même et de la réduire à une copie des démocraties mercantiles anglo-saxonnes »*. Cela lui valut d'être emprisonné pendant cinq ans.

Dans cette épreuve essentielle, une seule lueur, la découverte d'un livre, *Le Rouge et le Noir*. L'éblouissement qu'il en reçut et l'isolement de la prison allaient révéler en lui un écrivain-né. Le plus grand de sa génération pour Roger Stéphane (2). L'un des grands rénovateurs de l'imaginaire littéraire au XX[e] siècle selon Robert Poulet (3).

Libéré en 1928 grâce à une amnistie, il rejoignit le mouvement de révolte paysanne du Schleswig-Holstein (4). Il y gagna d'être de nouveau emprisonné en 1929 pendant un an. Là, dans la vieille prison berlinoise de Moabit, il écrivit *Les Réprouvés* (*Die Gäechteten*), récit d'un lyrisme sauvage, sombre et haletant, publié à Berlin en 1930 et à Paris en 1931 (5).

Tout d'abord attiré par les promesses du jeune mouvement nazi, il s'en écarta très tôt (6). L'arrivée d'Hitler au pouvoir, le 30 jan-


© D.R.

Dans sa tenue de colonel tcherkess bardée de cartouchières et de médailles, le colonel prince Pavel Mikhailovitch Awalov-Bermondt se voit à 35 ans promis à une galopante destinée. Ancien officier d'état-major de l'armée tsariste, il commande au début de 1919 un contingent de Russes blancs basé à Libau. Escorté d'une brillante garde d'honneur, la moustache agressive, il affirme bien haut qu'il va marcher sur Petrograd pour balayer les bolcheviks. Durant l'été 1919, il constitue un Gouvernement russe de l'Ouest avec le discret soutien des Allemands. Il passe contrat avec les chefs de corps-francs auxquels son « armée russe » va servir de couverture pour se maintenir en Courlande. *« Nous arborâmes la cocarde russe à nos casquettes,* rapporte Ernst von Salomon. *Nous acceptâmes les billets de banque russes que Bermondt fit imprimer et qui étaient garantis par le butin de guerre que nous allions conquérir. La rage au ventre, nous buvions de la vodka et nous apprenions à jurer en russe. Ne pouvant plus être allemands, nous étions devenus des Russes. »* Pour prendre Petrograd, il faut d'abord traverser la Lettonie et peut-être même s'en emparer, ce que ne veulent à aucun prix les Lettons, ni les Anglais. Ecrasés sous le nombre, les corps-francs doivent évacuer la Lettonie en décembre 1919. Le colonel prince s'exile en Allemagne. Son aventure a duré six mois.



Le corps-franc Ehrhardt sur Unter den Linden, à Berlin, pendant le putsch de Kapp, en mars 1920. Ce soulèvement marque la rupture entre les corps-francs et le régime de Weimar. Il annonce l'époque des attentats et des complots.

vier 1933, aurait pu lui assurer l'accès à une position enviée. De « réprouvé », l'occasion pouvait s'offrir à lui de devenir un privilégié. Il méprisa les honneurs et les avantages que lui aurait apportés un ralliement au régime et marqua clairement ses distances (7). Plusieurs de ses amis s'engagèrent au même moment dans une opposition qui devait parfois les conduire à la mort.

Dans *Les Réprouvés*, Ernst von Salomon ne tente aucune justification, ne se prête à aucune concession, se souciant peu de plaire. Il ne cherche ni à feindre ni à dissimuler. Il exprime sans masque la brutalité ou le désarroi qui l'habitent : *« Ce que nous voulions nous ne le savions pas, ce que nous savions nous ne le voulions pas. »* C'est un livre pour gros temps, mais aussi l'un de ces livres qui soutiennent dans les périodes molles. Il échappe à son époque et à son auteur. Il continuera longtemps d'éveiller le vertige du danger et du destin aventureux chez de jeunes lecteurs aux instincts vigoureux.

D.V.

---

(1) *Le Questionnaire*, Gallimard, 1953.
(2) *Portrait de l'aventurier*, Grasset, 1965.
(3) in *Le Spectacle du Monde*, septembre 1977.
(4) Expérience qui formera la trame de son roman *La Ville*, Gallimard, 1933.
(5) Dernière publication française aux éditions 10/18, 1986.
(6) *Le Questionnaire*, Gallimard, 1953.
(7) *Histoire proche, Essai sur l'esprit corps-franc*, Le Porte-Glaive, 1987.

*** Dominique Venner a publié en 1972 une histoire générale des corps-francs allemands sous le titre : *Baltikum* (Robert Laffont). Il a également préfacé en 1987 la traduction de l'ouvrage d'Ernst von Salomon, *Histoire proche, Essai sur l'esprit corps-franc*, aux éditions du Porte-Glaive.**

JEAN FONTENOY

De Shanghai à Berlin

PAR PHILIPPE VILGIER

Ecrivain et aventurier : l'espèce existe. Réellement écrivain et réellement aventurier, elle devient rarissime. Pour peu que l'on évoque comme toile de fond les convulsions révolutionnaires de l'entre-deux-guerres et l'affrontement entre bolchevisme et fascisme, le nom qui vient à l'esprit est celui d'André Malraux. Nul ne pense à Jean Fontenoy qui le mériterait au moins autant. Serait-ce parce qu'il a choisi le « mauvais camp » ?

« B*riard mâtiné de Gâtinais, Français jusqu'à l'os* » : ainsi s'est défini Jean Fontenoy, qui naquit le 21 mars 1899 dans une modeste famille d'origine paysanne où l'hiver, la « jajatte » — des pommes de terre au lard — tenait lieu de nourriture habituelle. Ayant avec succès « passé les bourses », il quitte son village d'Ile-de-France pour Paris. Au lycée, ses galoches et ses voyelles traînées firent rire. Peu de temps, car d'emblée il se plaça en tête de sa classe, raflant tous les prix. Son éducation républicaine se bâtit en lisant *L'Œuvre, La Vague* et *Le Canard enchaîné*. Mais à 17 ans il se radicalise, fréquente les milieux anarchistes et écrit des articles brûlants dans lesquels il se réclame du « simultanéisme révolutionnaire ». Son idéal ? *« Tolstoï plus le Comité de Salut public »* ! Cette vie militante ne l'empêche pas de passer une licence tout en travaillant à la Compagnie du gaz puis dans une usine pour se nourrir.

Vint son tour d'être mobilisé. Quatre années durant. Il connaîtra tout d'abord la prison pour antimilitarisme… avant que son courage au feu ne lui vaille de passer officier et de gagner la Croix de guerre.

1921 : après la scission de Tours entre socialistes et communistes et l'échec de la grève générale, Jean Fontenoy ne croit plus à la prise du pouvoir par les soviets en France. Qu'à cela ne tienne, il ira donc en URSS, là où, pense-t-il, l'esprit petit-bourgeois a été tué. Auparavant, tout en collaborant à d'éphémères revues d'avant-garde, il obtient un diplôme de l'Ecole des langues orientales (il écrira et parlera cinq langues sans compter le latin et le grec).

Un mélange de révolution et de réaction

Après un séjour à Riga, il débarque à Moscou en 1924 comme correspondant de l'agence Havas alors que Lénine vient de mourir. Le rêve de la société égalitaire et antibourgeoise lui paraît s'effilocher. Puis il s'établit à Sokolniki, centre de ralliement des futuristes du groupe Lev où il fréquente la maison du poète Maïakovski. Mais déjà, note-t-il, *« l'école futuriste, déchaînée pendant les années héroïques, exaltée alors, vibrante, et tout, avec son cortège de juifs et de belles filles, se sentait mal à l'aise en 1924 et pressentait le pire »*. Les déceptions, en effet, ne vont pas lui manquer. Quand il quittera la Russie, une haute personnalité du parti lui dira : *« Vous êtes un mélange déconcertant de droite et de gauche, de révolution, de réaction. »*

A la fin de 1926, Fontenoy rejoint la Chine. Bientôt directeur du *Journal de Shanghai*, d'une petite feuille il fait un grand quotidien. Tout à la fois journaliste et conseiller de Tchang Kaï-chek — la légende veut qu'il ait été l'amant de la femme du chef du Kouomintang —, il parcourt un pays ravagé par les révolutions où sévissent les « seigneurs de la guerre ». Un jour, il chevauche au côté de Feng-Yu-Hsiang, dit « le général chrétien », qui fait baptiser ses troupes à la lance d'incendie ; un autre, il assiste aux décollations de riches veuves ordonnées par le général Hou Tsoug-tou (considéré comme un « moderniste » par le Bureau international du travail !) ; un autre encore, il s'introduit au Lav-



© Roger-Viollet

Ecrivain et aventurier, Jean Fontenoy se sentait à l'aise avec un stylo autant qu'avec un pistolet.

Shar, presqu'île quasi impénétrable où la vie continue comme en l'an 1000... Depuis quelque temps déjà, sa passion pour le communisme l'a abandonné : *« Au lieu de ranimer de belles traditions, la révolution coupa toute une jeunesse de son passé, de son sol, et créa des millions de corps sans âmes. Ces corps sans âmes, d'autres corps sans âmes : les Bolcheviks ou nos Occidentaux raisonneurs, les conseillèrent. Un grand remuement, un grand espoir théorique, de grandes abstractions parurent. »*

Du stalinien dans le texte

C'est avec cet état d'esprit qu'il rentre en France au début des années trente. Son pays, il le retrouve erratique, impuissant, égaré loin du réel. A Paris, sur les boulevards, *« les mêmes électeurs baguenaudent, dégustent leur litron, discutaillent des radicaux mous, des radicaux durs »*. Ce désir d'une France régénérée, fière de ses racines, l'amène de nouveau à la politique. Fontenoy milite d'abord aux Croix-de-Feu du colonel de La Rocque, puis il adhère au PPF lors de sa création en 1936, en compagnie de Drieu La Rochelle, Bertrand de Jouvenel et Ramon Fernandez. Après avoir été membre du comité central, il quitte le parti de Jacques Doriot au moment de Munich. Entretemps il a accédé à la notoriété littéraire.

L'entrée en littérature de Jean Fontenoy date de 1936, avec la parution chez Gallimard de *L'École du renégat*. Entrée remarquée puisque Maurras, enthousiasmé, lui consacre un article en première page de *L'Action française*. L'année suivante, il publie chez Grasset *Cloud, le communiste à la page*, où il invente un langage, celui du militant stalinien. Et puis il y a surtout son chef-d'œuvre, *Shanghai secret*, qui obtient le prix Marianne en 1938. Un livre au style précis, nerveux et qui permet sans doute mieux que ceux de Malraux d'appréhender la révolution chinoise. *Le Songe du voyageur*, son dernier récit, sortira à la veille de la déclaration de guerre. Parallèlement, il collabore à la presse doriotiste (*L'Émancipation nationale, La Liberté*) et donne des « papiers » à *L'Insurgé*, l'hebdomadaire de Thierry Maulnier et de Jean-Pierre Maxence, et à *Je suis partout*, principalement des nouvelles et des reportages sur les pay parcourus.

Le succès n'entache pas sa soif d'action. I voyage notamment à travers l'Europe à l recherche de l'intimité des peuples : Alle magne, Pologne, Hongrie, Autriche, san jamais oublier de « rôder » le long des fron tières de l'URSS... Rares sont les États traver sés dans lesquels il n'ait pas fait le coup d feu. On trouve sa trace au Portugal d'où il s fait expulser par la police de Salazar. Il comba avec les nationalistes espagnols lors du siège d'Irun. Brève accalmie ; le temps de traduir Tolstoï pour la Pléiade, Rémizov pour Plo (Remizov, amoureux des vieilles légendes e des traditions religieuses décrit la révolutio comme la perte définitive de toutes les valeur de l'ancienne Russie), de prendre la tête d'un agence de presse — l'agence Fournier — et d se marier avec Madeleine Charnaux, détentric du record féminin de vitesse par avion e accessoirement élève la plus douée du granc sculpteur Bourdelle.

En janvier 1940, Jean Fontenoy s'engage dans l'armée finlandaise après l'agressio soviétique. Lieutenant d'infanterie d'assaut su ski, il a le visage gelé dans le secteur du lac Ladoga. Le maréchal Mannerheim tiendra à lui remettre personnellement un poignard pou le féliciter de sa brillante conduite.

Un concurrent de *l'Humanité*

Rallié dès 1940 par défi à la politique de collaboration, Fontenoy jouera quatre années durant un rôle de premier plan dans la presse. En juillet 1940, il lance un hebdomadaire, *La Vie nationale*, puis un éphémère magazine, *Lecture 40*. Il dirige également — peu de temps — le quotidien *La France au travail* qui ambitionnait de remplacer *L'Humanité* auprès de la clientèle d'extrême gauche. Le tout sur fond de militantisme politique et de complots. En septembre 1940, avec l'ex-chef de la Cagoule, Eugène Deloncle, il fonde le Mouvement social révolutionnaire. En 1941, il met sur pied l'Agence française d'information et de presse ; il devient aussi membre du directoire du Rassemblement national populaire de Marcel Déat comme représentant du MSR. On lui doit la création de *Révolution nationale*, dont Lucien Combelle fera un hebdomadaire politico-littéraire de qualité.

Mais Fontenoy ne peut se passer d'action directe. Est-il vraiment étonnant de le voir partir pour le front de l'Est dans les rangs de la LVF ? Lieutenant commandant la compagnie

de propagande, il arbore sur l'uniforme allemand toutes ses décorations, françaises et anglaises. Il rentre à Paris, cassé de son grade. Il sera par la suite nommé par Laval à la tête de l'Office français d'Information.

Fournisseur d'opium pour Cocteau

Dans le mystère des nuits parisiennes, il est en contact avec les nationalistes algériens de Messali Hadj. C'est lui qui fournit — en tant qu'initié — l'opium à son complice Jean Cocteau (*« Une bonne pipe d'opium, un bon P 38 »* était l'une de ses formules !). C'est lui encore qui, pour le feuilleton de *Révolution nationale*, se paie le luxe de traduire du « slang » (argot new-yorkais) en français, l'écrivain américain Damon Ruyon et son univers de paumés et de gangsters. Évidemment, ce frondeur impénitent sera quelque peu tenu en suspicion par l'entourage du maréchal Pétain... Lucien Combelle note dans son livre de souvenirs, *Péché d'Orgueil*, les propos de son ami : *« Quand ce fascisme pour lequel nous nous défonçons prend le pouvoir, supposition, docteur ! supposition ! que fait-il de nous, le fascisme ? Eh bien, il nous fout en taule, toi et moi, docteur, en taule pour mauvais esprit sceptique ! »*

Cet aventurier-né exerçait une réelle fascination chez ceux qui l'approchaient. Robert Brasillach a pu écrire dans *Notre avant-guerre* : *« Je pense que c'est le plus curieux personnage que j'ai rencontré »* ; quand à Raymond Abellio, il le décrit ainsi : *« Condottiere sympathique et sans attache, dont on ne savait jamais quelle poussée de romantisme, de désespoir ou de fanatisme l'amenait à partir brusquement, l'arme au poing, pour les points chauds. »*

Maurice Martin du Gard rapporte dans sa *Chronique de Vichy* (en 1943) ce propos de l'auteur de *Shanghai secret* : *« Je ne me suiciderai plus, je suis chaque fois malade pour six mois. »* Ce qui ne l'empêchera pas, comme Drieu La Rochelle, de confier à ses amis : *« Ils ne m'auront pas vivant. »* Il tiendra parole. A la fin d'avril 1945, dans les ruines de Berlin en flamme, il se tire une balle dans la tête alors que les chars soviétiques submergent les derniers îlots de résistance.

Jean Fontenoy tenait d'abondants cahiers de notes. Que sont-ils devenus ? Les retrouvera-t-on un jour ? Tant pour la littérature que pour l'histoire, il reste à le souhaiter.

P.V.

***Philippe Vilgier est docteur en sciences politiques.**

C H E G U E V A R A
(1 9 2 8 - 1 9 6 7)

Un prétexte romantique

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Le 9 octobre 1967, dans la salle de classe d'une obscure localité bolivienne, le Che, capturé la veille par l'armée soutenue par des gringos de la CIA, était abattu par un petit sergent tremblant de peur et de haine. Fin d'une aventure, début d'une légende.

Le Che était en Bolivie depuis moins d'un an. Au printemps, se souvient Régis Debray, il avait rassemblé ses hommes après *« la trop longue et épuisante exploration de la zone comprise entre El Campamento et le Rio Grande »*. S'adressant plus particulièrement à ses camarades boliviens, il leur avait expliqué la participation cubaine et la sienne propre à leur côté, et tenu à leur dire *« qu'il n'était pas venu, lui et ses compagnons, pour faire la guerre à la place du peuple bolivien, mais pour l'aider à déclencher* sa *guerre de libération »*. Quelques semaines plus tard, il notait dans son journal de marche : *« La masse ne nous aide en rien et les paysans se transforment en dénonciateurs. »*

Ernesto Che Guevara avait 39 ans et déjà un long chemin derrière lui. Jeune médecin aux yeux clairs, il voulut soigner les lépreux du côté de Valparaiso. Argentin comme Peròn, il manifeste tôt l'exigence de justice, cette sœur jumelle de la fierté. Dans Mexico où rôde encore le spectre de Trotski, l'apôtre de la révolution mondiale, il rencontre Fidel Castro, avocat en exil. Dès le premier instant, *« un lien romantique de sympathie et d'aventure »* l'attache au géant cubain, son aîné de peu. A ses côtés, il prend une part décisive à la chute de Batista. Il entre à La Havane sous les fleurs. Fidel fait de lui le gouverneur de la Banque nationale cubaine, puis son ministre de l'Industrie.

Un rebelle hispano-irlandais

Amoureux de la Révolution, le Che se lasse vite de ses tâches officielles. Il n'a que faire des bureaux climatisés et des statistiques d'une production en baisse. Le comportement antirévolutionnaire des technocrates et des bureaucrates l'écœure. Il rêve de peuples en marche et d'héroïsme. Il veut vivre dangereusement et ne conçoit la Révolution que pareilleà une danse avec le sang et la mort. A l'instar de Saint-Just et de Netchaïev qu'il ne connaît peut-être pas, il professe la pureté guerrière du révolutionnaire. Il se veut communiste, mais il lit Camus.

Mesure-t-il les impasses du castrisme ? Probable. En tout cas, il a compris le jeu de Moscou. Il songe à se battre aux côtés des



© Keystone

Che Guevara, ministre cubain, en visite officielle à Pékin, le 22 novembre 1960. L'époque du succès et des illusions.

Vietnamiens, car il admire leur capacité à défier la puissance nord-américaine. Convaincu de la nécessité de créer « d'autres Vietnam », il quitte Cuba pour l'Afrique, reste dix mois à se battre au Congo. Castro le rappelle, sur l'injonction de Moscou. Mais sa double ascendance hispano-irlandaise — un trait partagé avec Eamon De Valera — lui interdit de se soumettre.

« L'homme gagne ou bien meurt. » En prenant congé du *Lider Maximo*, Ernesto Che Guevara lui avait remis une longue lettre aux accents funèbres : *« Beaucoup de nos camarades sont morts sur les chemins qui mènent à la victoire. Aujourd'hui tout a pris une tournure moins dramatique parce que nous sommes plus mûrs, mais rien n'a changé... D'autres peuples dans le monde ont besoin de nos efforts. Je peux faire ce qui vous est interdit... »* La lettre qu'il adresse à ses parents affecte un ton plus joyeux : *« Chers vieux, j'ai de nouveau enfourché Rossinante et je reprends la route, le bouclier au bras... Beaucoup diront que je suis un aventurier et je le suis, mais d'un type différent : je suis de ceux qui n'hésitent pas à risquer leur peau pour faire triompher leurs convictions. »*

Le Che forme maintenant le projet de porter la Révolution à l'échelle du continent sud-américain. Il théorise : la guerre révolutionnaire doit allumer mille *focos* et la Bolivie sera le foyer central, car elle possède des frontières aussi avec l'Argentine, le Pérou, le Paraguay, le Chili et le Brésil. Il veut répéter la geste de Simon Bolivar, former une colonne de *guérilleros* et, avec cette poignée d'hommes, appeler les peuples à leur libération.

En Bolivie, le général Barrientos lui fait la guerre et offre 4 200 dollars US pour sa tête. Lui va de désillusions en désillusions. Les bases révolutionnaires font défaut. Les siens meurent de soif et de faim, tombent sous les coups adverses ou se désespèrent d'un combat impossible. Monté sur un maigre cheval, le Che ressemble à un autre Aguirre, la trahison et la mort à ses trousses. Seul ou presque, il s'obstine à porter l'étoile de la Révolution. Jusqu'au jour fatal.

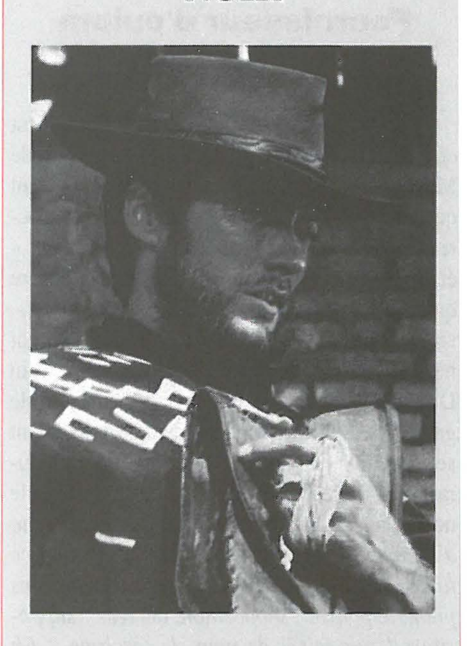
J.-J. M.

Bibliographie :

Jean Cau : *Une passion pour Che Guevara* (Julliard, 1979).

Régis Debray : *La Guérilla du Che* (Seuil, 1974).

SERGIO LEONE DE L'ANTIFASCISME AU ROMANTISME NOIR



Clint Eastwood, tueur énigmatique au poncho élimé, a été inventé par Sergio Leone dans *Pour une poignée de dollars* (1964). Sur un fond musical génial, ce western de contrebande tourné avec une pincée de lires devait apporter la gloire et des pelletées de devises fortes à son créateur. Personne n'y croyait. Ce fut un triomphe. Avec son Colt et son mépris des conventions, le tueur sans nom, laconique et désinvolte, vengeait en chaque spectateur un paquet de frustrations muettes. Marchant vers son destin au rythme de ses éperons sonnants, ce personnage ironique était d'une autre épaisseur que les conventionnels cow-boys des westerns américains, coincés dans leur code moral comme les pages de leur Bible. Hollywood s'était échiné à plaquer sur la violence de l'Ouest un discours moralisateur dans la meilleure tradition puritaine. Sergio Leone renversait tout cela dans ses premiers westerns sans femmes, sans bons sentiments et sans romance, ceux de la trilogie eastwoodienne. Il distillait une évidente nostalgie d'un monde d'avant la ville et d'avant la domination féminine, où les hommes existaient encore, avec pour divertissement un jouet fabuleux inventé à leur intention, le Colt.

COCO CHANEL

Une irrégulière dans le siècle

PAR ALAIN SANDERS

Quel roman que sa vie ! Petite orpheline auvergnate, elle rêve de devenir reine. Elle sera celle de Paris. En libérant les femmes de leurs corsets, elle modifia leur silhouette, mais aussi leur goût de vivre. Habitée par une formidable volonté, elle mettra les hommes à ses pieds, et quels hommes ! Diaghilev, Stravinski, Picasso, le duc de Westminster, Cocteau, Winston Churchill et Walter Schellenberg ! Michel Déon fut son confident, Paul Morand son portraitiste et Louise de Vilmorin sa biographe. Pour couronner le tout, une extravagante mission dans l'Europe en guerre de 1943.



© AGIP

La grande Mademoiselle de la rue Cambon.

Gabrielle Chanel — elle ne deviendra « Coco » que plus tard — est née en 1883. Qui pourrait le croire tant elle semble de ce siècle, le XXᵉ, et à bien des égards, très en devant dudit siècle.

Qui aurait pu dire, aussi, que le petit bout d'chou né cette année-là à Saumur, des œuvres d'un pauvre mercelot cévenole et d'une jeune paysanne d'Auvergne, allait devenir la reine de l'Europe...

Par la suite, elle n'eut de mots assez durs envers ceux qui, accumulant des tissus — un comble ! — d'erreurs et de mensonges, s'acharnèrent à la dépeindre comme une Margotton montée de sa province en sarrau de coton et toute crottée.

La vérité est autre. Car Chanel, dès qu'elle eut dix-huit ans, s'accrocha à la vie de toutes ses forces.

L'aventure commence dans une mercerie de Moulins. Mais on peut, quand on a l'âme chevillée au corps, se tirer de tout. Y compris des boutiques où l'on vend des layettes, de l'extra-fort et des boutons à pression.

La première bouée de sauvetage se nomme Etienne Balsan. Il a eu Emilienne d'Alençon. Il est beau. Riche. La moustache avantageuse. A ses crocs, Chanel s'accroche de tout son être. Le temps de découvrir la vie de château. Nettement plus chic que le beuglant de Moulins, « La Rotonde » où, inlassablement, elle chante deux scies populaires : *Ko Ko, Ri, Ko* et *Qui qu'a vu Coco*. Débarrassée du beuglant, elle conserva ce surnom « Coco » que ses amis soldats, les beaux lieutenants du 10ᵉ chasseurs à cheval, lui ont décerné comme une décoration.

Des beaux chasseurs, Coco a gardé aussi le goût de l'équitation. Et dans des tenues décorsetées qui donnent à penser aux messieurs. Mais aussi aux dames, régulières ou irrégulières. Paul Morand écrira :

« Rien qu'à paraître, Chanel fanait l'avant-guerre, desséchait Worth ou Paquin. Elle était une bergère, elle sentait bon la piste d'entraînement, le cuir de botte, la fenaison, le crottin, le sous-bois, le savon de sellerie. »

Début 1912, le meilleur ami d'Etienne Balsan s'appelle Arthur Capel. Tout le monde l'appelle « Boy ». Il fera de Coco sa « girl ». Plus tard, elle avouera n'avoir jamais aimé qu'une fois dans sa vie. Et n'avoir jamais rencontré qu'un seul homme capable de la séduire corps et âme : cet Arthur Capel, « Boy », qui était *« plus que beau, magnifique »*.

Balsan avait fait d'elle une fille entretenue. Boy fait d'elle sa maîtresse. Et il l'encourage à installer, au 160, boulevard Malesherbes, dans une garçonnière de rien du tout, une sorte de boutique de modiste vite trop petite.

Il faut donc trouver un local plus grand. C'est Capel qui le dégote. Au 21 de la rue Cambon.

« Le chapeau de Gabrielle Dorziat dans Bel Ami *? mais il est de chez Chanel, voyons ! »*

« De "Chanel", qu'es aco ? demandent celles qui ne jurent que par Poiret, Worth et Jacques Doucet.

— Comment ? Vous ne connaissez pas "Chanel Modes" ! »

Elles apprendront vite à connaître. Pensez : la petite Orlandi, l'irrégulière du baron Foy, porte des chapeaux et des robes de Chanel. Comme Geneviève Vix, la diva de l'Opéra-Comique. Et d'autres encore dont on se glisse les noms comme des codes secrets.

La libération des femmes

En 1914, Deauville est encore une ville fréquentable. Coco Chanel y ouvre sa première boutique. On y trouve les chapeaux qui ont fait sa gloire, mais aussi des vestes et des marinières. Boy joue au polo. Coco, qui a engagé sa sœur Antoinette comme mannequin, vient se mêler aux belles élégantes du club.

« Mais qui vous habille chère amie ?

— Mais moi-même, chère amie. Je suis rue Gontaut-Biron. »

Juillet 1914. Un mois avant la guerre. Il fait si chaud, cet été-là, que les femmes craquent et se jettent à l'eau. Et Chanel plonge dans la Manche. Pour faire son maillot, elle a découpé un ou deux sweaters de Boy. Et elle crée, dans la foulée, des tailleurs qui ne rendent pas obligatoire le port d'un corset.

C'est une explosion. Vite suivie par celle de la Grande Guerre. Deauville périclite ? Chanel s'installe à Biarritz et ouvre une vraie maison de couture. Mais pour vendre à qui, mon Dieu ? Eh bien, au roi et à la reine d'Espagne, par exemple. Et à leurs amis. Et aux amis de leurs amis.

— Antoinette, tu tiens le front arrière, moi je monte à Paris.

A Paris, Coco règne maintenant sur une armée de petites mains. Et comme la guerre délite tout, elle adopte le jersey et dénude les chevilles. Les soldats, au moins ceux qui reviennent de la grande hécatombe, avaient laissé des dames engoncées, corsetées, chapeautées, ils retrouvent des femmes libérées, sportives, cheveux courts et dans le vent. Dans son *Journal d'un attaché d'ambassade*, Paul Morand note : *« Décidément, Coco devient un personnage. »*

Parler de Morand, c'est parler aussi automobile. Et retrouver Chanel dans le chagrin : le 24 décembre 1919, Boy Capel, qui conduit comme il joue au polo, se tue avant d'arriver à Cannes. Coco pleurera beaucoup. Et puis la vie... Et puis le grand duc Dimitri Pavlovitch, tout auréolé de sa participation à l'assassinat de Raspoutine...

« Les princes de sang [avouons que le mot est bien choisi] *m'ont toujours fait pitié,* dira Chanel. *Leur métier, quand ils l'exercent, est le plus triste qui soit. Et quand ils ne l'exercent pas, c'est pire. »*

Au prince, Coco fait son grand numéro de charme. Mais c'est le fils d'un chimiste de la cour des tsars, Ernest Beaux, qui, en 1920, crée le fameux « N° 5 » de Chanel. Slavitude oblige, Coco s'inspire des motifs empruntés aux brodeurs russes, lance une vareuse en kasha kaki avec jupe boutonnée sur le côté, adopte la « roubachka » (la blouse des moujiks), présente des fourrures Chanel et fait travailler de jolies émigrées désargentées.

Chanel est désormais une institution. L'on pourrait dès lors, année par année, égrener la liste de ses trouvailles, de ses initiatives, de ses innovations. En 1922, elle crée les costumes de l'*Antigone* adaptée par Cocteau. En 1924, elle fait tomber la taille sous les hanches. En 1925, elle invente le pyjama de plage et le pantalon pour les femmes. En 1926, elle impose le noir. En 1928, elle s'installe sur trois étages au 31 de la rue Cambon et porte le béret des marins du *Cutty Sark*. En 1929, elle travaille pour l'*Apollon musagète* de Stravinski. En 1932, elle se fait croquer par Cocteau et crée, en 1934, les costumes des *Chevaliers de la Table ronde*.

Et ses amours ? Toujours princières. Le duc de Westminster, d'abord. Paul Iribe, ensuite, prince des dessinateurs, directeur du *Témoin*, nationaliste sourcilleux, collaborateur de Paul Poiret, séducteur infatigable. Implanté à Hollywood (on lui doit décors et costumes des *Dix commandements*, notamment), Iribe convainc Chanel de découvrir le Nouveau Monde. Elle s'y rend en 1931. Le temps de donner aux stars yankees mal fagotées un look Chanel inimitable.

Coco n'a pas laissé les Américaines de glace. Dans les stations de sports d'hiver, elle fait fondre skieurs et randonneurs : ses écharpes, ses bonnets font fureur et on ne consent à les ôter que pour se glisser dans les robes de satin ou d'organdi qu'elle a créées.

En 1935, Paul Iribe meurt d'une crise cardiaque sur un court de tennis. Chanel est triste. En 1936, ses ouvrières se mettent en grève.

Chanel est colère. Elle décide de licencier trois cents personnes, revient sur sa décision, part se consoler en Italie avec Luchino Visconti.

C'est aussi d'Italie que surgit une redoutable rivale : Elsa Schiaparelli que Coco ne nomma jamais que *« l'Italienne »*. Chanel a Visconti, Cocteau, Renoir ? La Schiaparelli possède Dali, Aragon, Bérard.

Mais l'heure est à d'autres inquiétudes. Et le vert-de-gris devient à Paris la nouvelle couleur à la mode. Aussitôt la guerre déclarée, Chanel ferme sa maison. Elle sera la seule à le faire. Il n'empêche que ce fut elle que l'on inquiéta à la Libération. Son crime ? Une liaison avec un officier allemand, Hans Gunther von Dincklage. En septembre 1944, elle est arrêtée au Ritz. Elle est relâchée quelques heures plus tard, mais elle s'impose alors huit années d'exil en Suisse tandis que nombre de ses amis d'hier — prudence, lâcheté — affectent de ne la plus connaître.

Une nouvelle victoire

En 1953 — elle a alors 70 ans —, Coco décide de remonter en ligne. Le 5 février 1954, elle présente sa collection. Dans une atmosphère de haine difficilement descriptible, les journalistes rivalisant d'ignominie et de méchanceté.

La France ne l'aime plus ? Alors *« Go West, Woman ! »* C'est ce qu'elle fait. L'Amérique, qui raffole de son « N° 5 », l'accueille bras ouverts. Et elle reconquiert du même coup Paris... Elle en rit : *« La vraie générosité, c'est d'accepter l'ingratitude. »*

L'empire Chanel est reconstitué. Et Coco, qui a pris en quelques années plus de coups que pendant toute sa vie, se réfugie dans le travail. *« La couture n'est pas du théâtre et la mode n'est pas un art, c'est un métier »*, se plaît-elle à répéter, dénonçant inlassablement les chantres de la *« poésie couturière »*.

Le reste appartient déjà à l'histoire. *« Je n'aime pas que l'on parle de la mode Chanel,* dira-t-elle. *Chanel, c'est d'abord un style. Or la mode se démode. Le style jamais. »*

Le style Chanel. La Chanel Touch. Le look Chanel. Une allure. Une attitude. Une femme debout. Qui voulait réussir sa vie de femme.

Le 10 janvier 1971, Chanel s'arrête de vivre. C'est un dimanche. Comme si, jusqu'au bout, elle avait veillé à ne pas détourner une seule seconde d'une seule minute de la seule heure d'un jour ouvrable.

A. S.

MAUD SACQUARD DE BELLEROCHE, ÉGÉRIE FRANÇAISE

Gabriel Domergue, qui s'y connaissait un peu en femmes, a dit d'elle : *« Elle est la plus belle des intellectuelles et la plus intellectuelle des belles. »*

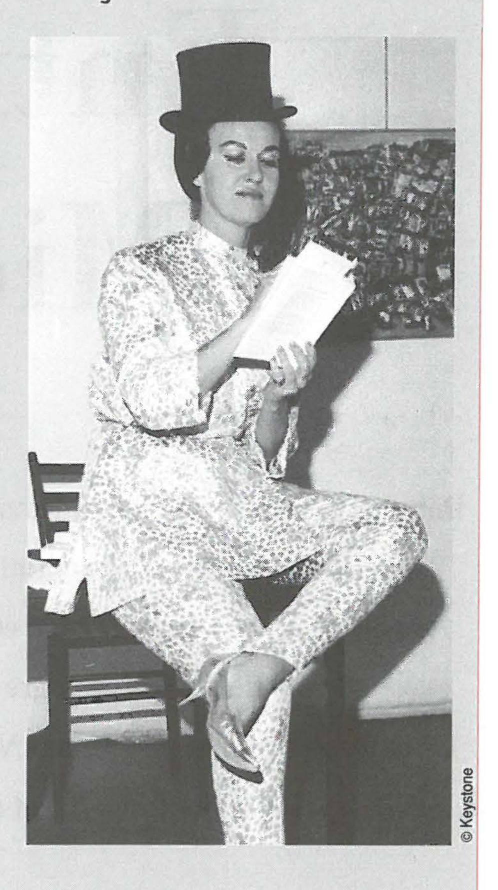
Il faut dire qu'on ne rencontre pas tous les jours des historiennes de l'acabit de Maud Sacquard de Belleroche. Auteur d'ouvrages très sérieux, comme *Du dandy au play-boy* ou *Cinq personnages en quête d'Empereur*, la belle Maud — qui fut médaille d'or de patinage sur glace, champion de France de descente sous-marine, conférencière de « Connaissance du Monde » et de l'Alliance française — a signé aussi une très leste *Ordinatrice* et, surtout, un livre anecdotico-érotico-historique savoureux : *Le Ballet des crabes* (Filipacchi).

« Ballet des crabes »... Cette expression expressément célinienne désigne à la fois l'espèce de folie surréaliste qui régna, quatre années durant (et un peu au-delà) dans les milieux de la Collaboration et l'itinéraire personnel de Maud de Belleroche, hôte d'honneur involontaire du gouvernement allemand à Baden-Baden, épouse bigame du ministre plénipotentiaire de Pétain auprès de Mussolini, égérie de Luchaire, d'Abetz, de Doriot, de Darnand, copine de Céline et de Brasillach, réfugiée politique en Espagne, exilée en Argentine...

Dans *La Suite des temps* (1939-1958), le duc de Brissac note : *« Maud était une jeune femme sculpturale aux cheveux bleu-noir (d'une arrière-grand-mère espagnole) au port de tête altier et aux épaules de sportive. De fait, nageuse et plongeuse, elle avait gagné un prix de profondeur à un concours de pêche sous-marine et pratiquait de surcroît, je l'appris, le ski, le tennis, le cheval. »*

Ajoutons à cela qu'elle s'est mariée très jeune avec un pharmacien-chimiste, Tony Dacquin, que, le trouvant liquoreux, elle en a divorcé pour épouser, plus tard, le baron Jacques de Belleroche (famille du Beaujolais apparentée à Lamartine) dont elle divorça, mais dont elle conserva le joli nom. On la vit une saison avec le prince Mard de Hohenzollern et puis, bientôt, dans une thébaïde normande où elle affecta de cultiver les fleurs et les jeunes hommes.

« Pourquoi la palme du martyre serait-elle l'apanage des seuls résistants ? », s'est-elle un jour écriée. Et de s'atteler à ce *Ballet des crabes*, livre unique en son genre par sa franchise, sa verve et son insolence de ton.


© Keystone

Un premier amant, Jean Luchaire, et, très vite, le « crescendo du péché » : champagne, whisky, libertinage, jouissance en duo, plénitude en pluie, délire en technicolor.

Le reste — la NRF, Drieu, Laval, Jean-Hérold Paquis, Le Vigan, Clara Petacci, D'Annunzio, la virée à Siegmaringen, Rahn — appartient tout à la fois à l'histoire de France et à l'histoire de Maud. Un produit type de femme du XXe siècle qui n'a cessé de réagir avec le dilettantisme libertin et sceptique des belles dames du XVIIIe. Le goût de la « provoc » en plus :

« Si c'est être fasciste qu'abominer l'égalité démocratique, les grèves surmultipliées des travailleurs aigris auxquels le régime corporatif a offert et offrirait une superbe occasion de progrès en commun, l'émiettement sans panache de notre Empire, l'extinction des feux du faste aristocrate et de la culture subtile dont la France a conservé le monopole durant des siècles alors, oui, je suis fasciste. »

A. S.

LE MYSTÈRE CHANEL

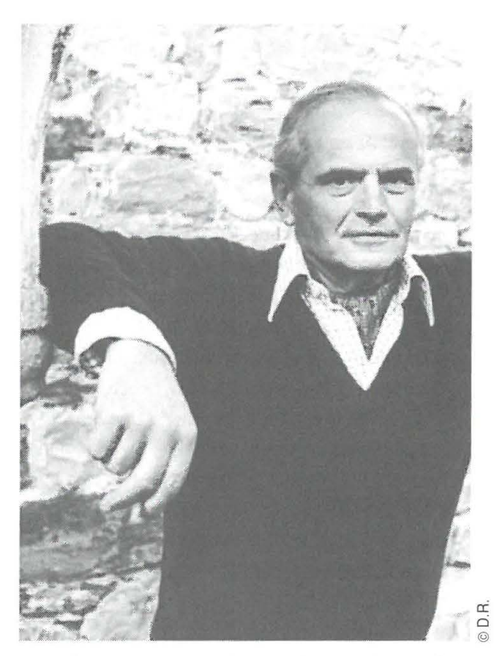
Entretien avec Michel Déon

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dans la vie prodigieuse de mademoiselle Chanel, l'épisode romanesque de sa mission secrète en 1943 reste mystérieux. On sait qu'elle obtint des autorités allemandes d'occupation de se rendre en Espagne dans l'espoir de rencontrer Churchill et de le convaincre d'être l'homme de la paix après avoir été celui de la guerre. Le fit-elle de son plein gré ou comme agent inconscient des services secrets allemands ? Dans ses livres de souvenir, *Mes arches de Noé* et surtout *Bagages pour Vancouver*, Michel Déon a relevé en quelles circonstances il devint le confident de cette femme exceptionnelle. Nous lui avons demandé son opinion sur cette aventure rocambolesque.

Enquête sur l'histoire : *Michel Déon, au cours de vos entretiens, est-il arrivé à mademoiselle Chanel d'évoquer la fameuse mission de 1943 ?*

Michel Déon : Sur ce point, je n'ai guère de lumières. A peine des chandelles. En effet, j'ai très bien connu M[lle] Chanel et passé plus d'un an à la suivre pas à pas pour tenter, avec son accord, de mettre noir sur blanc le récit de sa vie. Au cours de nos innombrables conversations, elle n'a jamais fait allusion à sa « mission », mais elle m'a bien dit qu'elle était allée à Madrid pendant un bon mois en 1943. Elle n'aimait guère les Espagnols qui l'ont probablement mal accueillie et pressée de regagner Paris. L'origine de ce voyage doit venir de sa liaison avec un officier allemand en poste à Paris pendant l'Occupation, le baron Hans Gunther von Dincklage, plus connu sous le sobriquet de *Spatz* (moineau). Toujours en civil, il était censé s'occuper de l'industrie textile française. En réalité, c'était un agent du SD (1), sans doute de longue date puisqu'il avait vécu à Paris avant la guerre, grand ami d'Abetz (2) et amant d'une Française, femme d'un célèbre astrophysicien.


© D.R.

Michel Déon, confident discret, amical et admiratif.

EH : *A quelle occasion M[lle] Chanel a-t-elle rencontré le général Walter Schellenberg, chef des services d'espionnage nazis ?*

M.D. : C'est Spatz qui fit rencontrer Schellenberg et M[lle] Chanel. Elle lui plut beaucoup et il est probable qu'elle eut aussi un coup de cœur — éthéré, je pense — pour ce beau et séduisant officier dans la grande tradition allemande, nazi, certes, mais ayant vite perçu que la partie était perdue. Schellenberg fut séduit par la proposition de M[lle] Chanel : aller à Madrid et y rencontrer secrètement son ami Churchill, le convaincre que le vrai danger était à l'Est, que la Grande-Bretagne et l'Allemagne étaient vouées à s'entendre et à se partager l'Europe. Projet tout à fait chimérique...

EH : *Il est surprenant, en effet, que les Allemands aient consenti à un tel projet.*

M.D. : Il est certain que, dès 1943, dans l'entourage même d'Hitler, on savait la guerre


© Stern

Walter Schellenberg, chef des services secrets allemands.

perdue et on mesurait la menace effrayante d'une URSS en marche. Dans l'optique nazie orthodoxe, des hommes comme Schellenberg ou Canaris étaient des traîtres. Canaris a été tué, Schellenberg, grâce à de hautes protections, y échappa. Il est mort à Turin, en 1952 (3).

EH : *Quel fut l'épilogue de la rocambolesque tentative de Mlle Chanel ?*

M.D. : Churchill ne se dérangea pas. Mlle Chanel rentra bredouille. Mais à la Libération, l'homme au cigare n'oublia pas son amie et intervint avec promptitude pour qu'elle ne fut pas inquiétée. Pour toute punition de ses fréquentations dangereuses, elle passa une matinée dans un commissariat de police d'où vint l'extraire un officier britannique.

EH : *Quand vous l'avez connue, Mlle Chanel donnait-elle le sentiment de songer parfois à cette époque et à ces vaincus qu'elle avait aimés ?*

M.D. : Un seul mot d'elle m'a semblé confirmer l'aventure de 1943. Comme nous passions par Turin, dix ans après, un orage épouvantable éclata, foudre, grêle, tonnerre. Je suivais sa Cadillac dans ma voiture de sport. En ville, elle me rejoignit, resta silencieuse pendant l'averse, et quand tout se calma enfin, elle me dit : *« C'est un signe de quelqu'un que j'admirais beaucoup. Il est mort à Turin. Il m'a fait comprendre qu'il ne m'oubliait pas et que je ne devais pas l'oublier ».* C'était Schellenberg.

Michel Déon,
de l'Académie française
Propos recueillis par Dominique Venner

(1) *Sicherheitsdienst* (SD), service de renseignement dépendant de la SS.

(2) Otto Abetz (1903-1958). Professeur de dessin. Animateur de mouvements de jeunesse sociaux-démocrates, lui-même pacifiste et francophile. Se rallie tardivement au nazisme. Diplomate en poste à Paris avant 1939. Ambassadeur en France et haut commissaire pour les territoires occupés (1940-1944), partisan impuissant d'une politique de collaboration. Condamné en France après la guerre à vingt ans de travaux forcés.

(3) Surpris à Stockholm par l'armistice du 8 mai 1945, Schellenberg sera livré aux Anglais par les Suédois. Il témoignera au procès de Nuremberg en janvier 1946 et sera condamné en 1949 à six ans de réclusion. Atteint d'un cancer, il est libéré en 1951, alors qu'il a pratiquement purgé sa peine. Il meurt à Turin où il se fait soigner, le 30 mars 1952.


© Roger-Viollet

Winston Churchill, chef de l'Angleterre en guerre.

DE LA CAGOULE À LA RÉSISTANCE

En 1980, dans le salon de son luxueux appartement parisien, un objet insolite. En évidence sur un guéridon à côté du téléphone, un gros pistolet automatique. Voilà qui n'est pas courant dans la demeure d'une septuagénaire, même alerte. Mais il n'y avait rien d'ordinaire chez Marie-Madeleine Fourcade (1909-1989).

Silhouette souple et mince, visage scandinave, elle épouse à 17 ans un officier des goums marocains, le capitaine Méric, qu'elle suit à cheval pour assister aux derniers combats du Rif. Ayant épuisé le sel de cette aventure, elle divorce, apprend à piloter un avion et découvre l'ivresse de l'action secrète auprès du commandant Loustaunau-Lacau, héros de la guerre, Béarnais effervescent, créateur en 1936 d'une sorte de Cagoule militaire, la « Spirale », dénoncée par la presse communiste comme un repaire d'affreux fascistes. La belle Marie-Madeleine, pour qui tant d'hommes se feraient tuer, en assure le secrétariat. Vient la défaite de 1940. Loustaunau-Lacau, ancien aide de camp du maréchal Pétain, utilise ses relations vichystes pour monter un réseau de résistance nommé « Alliance », qui se branche directement sur l'Intelligence Service. Marie-Madeleine est son second. Après l'arrestation du commandant, elle prend la tête du réseau. Elle-même est deux fois arrêtée par la Gestapo. Deux fois elle s'évadera dans des conditions rocambolesques qui feront jaser ses détracteurs. Elle réplique vertement et devient après la guerre un personnage clé des milieux de l'ex-Résistance, prenant une part active aux complots qui ramèneront le général de Gaulle au pouvoir en 1958. Elle pourrait alors se reposer sur ses lauriers. C'est mal la connaître. A 75 ans passés, elle animera encore l'Association France-Liban. A ce titre, elle est menacée par la résistance palestinienne. D'où le pistolet sur le guéridon dans le salon.


© Keystone

G.C.

ISABELLE EBERHARDT

Un agent secret peu ordinaire

PAR GUY CHAMBARLAC

Anarchiste de naissance, musulmane par élection, amoureuse du désert, scandaleuse et débauchée, sensible et mystique, elle séduira Lyautey et deviendra son meilleur agent secret avant de périr accidentellement à 27 ans.

Le 17 février 1877, Nathalie Moerder, née Eberhardt, met au monde à Genève une fille qu'elle prénomme Isabelle. L'enfant sera déclarée de père inconnu. La jeune mère, personnage fantasque, avait été mariée à un général russe, conseiller du tsar, qu'elle avait abandonné pour fuir avec le précepteur de ses enfants, un anarchiste fanatique. Celui-ci élèvera l'enfant selon les principes farfelus prônés par Bakounine.

Le bonhomme, qui était originaire d'Arménie turque, initie la petite fille à l'arabe littéraire et lui fait découvrir le Coran dans le texte. A 16 ans, la jeune Isabelle est envoûtée par l'Islam. Tout en servant de secrétaire au « Comité central des terroristes russes » de Lausanne, elle rêve à l'Orient et échange des lettres avec des correspondants arabes.

Lorsque ses parents, pour fuir la police tsariste, vont vivre en Algérie, ses espérances se réalisent. Déguisée en homme, elle se mêle à la foule des casbahs et passe des heures dans les cafés maures. Suivant ses mots, elle se sent *« génétiquement »* musulmane.

La mort presque simultanée de sa mère et de son père naturel aggrave brusquement un déséquilibre latent. Elle a 20 ans. On la voit, déguisée en garçon, hanter les bouges de Marseille, faire l'amour à la sauvette et se saouler en compagnie des matelots. Elle aspire à braver les interdits, à goûter les plaisirs défendus. Sous l'identité de Mahmoud Saadi, la voilà partie pour le Sud algérien où elle fume le kif. *« Pour la galerie,* dira-t-elle, *j'aborde le masque du cynisme et de la débauche... Personne n'a su percer le masque et apercevoir ma vraie âme, cette âme sensible et pure qui plane si haut au-dessus des bassesses et des avilissements où il me plaît, par dédain des conventions et aussi, par un étrange besoin de souffrir, de traîner mon être physique... »*



© Roger-Viollet

En 1900, elle tombe amoureuse d'un jeune officier indigène d'un régiment de spahis, Slimene Ehnni. Amour partagé. Elle l'épouse en 1901.

Elle fait la connaissance de plusieurs écrivains. Cette jeune femme déguisée en homme, affectant les mœurs les plus libres, est faite pour leur plaire. Elle va plaire aussi, de façon plus surprenante, au général Hubert Lyautey. Esprit original, monarchiste tendance féodale, méprisant la république bourgeoise qui l'emploie, il s'est pris de sympathie pour les seigneurs insoumis qu'il a pour mission de réduire.

En 1903, Isabelle est envoyée par un journal couvrir la campagne de Lyautey contre les tribus rebelles du Tafilalet. A son QG d'Aïn-Sefra, Lyautey est conquis par les connaissances d'Isabelle en matière d'Islam. Plus encore, il est séduit par son caractère « réfractaire », ce qu'il est lui-même à sa façon. Entre eux, s'installent rapidement une estime et une confiance réciproques. Lyautey propose à la jeune femme de travailler pour lui. Isabelle accepte.

En sa qualité de musulmane et grâce à sa connaissance du milieu, elle pourra entrer en contact avec les chefs des tribus insoumises, obtenir des renseignements, voire même négocier en sous-main. Pendant deux ans, de 1903 à 1904, elle va servir ainsi d'agent à Lyautey, tout en poursuivant son travail de reporter, ne cachant pas son admiration pour le général. Elle se consacre tout entière à cette mission, mais son corps délabré ne la porte plus. Elle doit être hospitalisée à Aïn-Sefra. Le 21 octobre 1904, une crue soudaine fait une dizaine de victimes dans la ville. Parmi les morts on retrouve le corps d'Isabelle. Elle avait 27 ans. Lyautey organisera lui-même ses funérailles selon le rite musulman. Elle sera enterrée au cimetière de Sidi-Boujemâa, recouverte d'un simple drap et tournée vers La Mecque.

G.C.

GENTLEMAN BAROUDEUR

La longue cavale d'Albert Spaggiari

PAR NICOLAS GAUTHIER

Près de cinquante millions de francs dérobés dans les coffres de la Société générale niçoise. Une bouteille de champagne consciencieusement vidée et laissée auprès d'un écriteau portant l'inscription : « *Sans haine, sans violence et sans armes.* » Le casse du siècle. Signé Albert. C'était le 19 juillet 1976.

Bouquet final d'une vie d'aventures, commencée dans les rizières indochinoises et les rangs des soldats perdus de l'Algérie française, avec quelques détours dans les méandres de l'extrême droite européenne.



Le baroudeur camouflé en abruti heureux.

© H. Lassier

D'Albert, ou « Bert », comme le surnomment ses amis, sa mère prétend, en forme d'excuse, qu'il s'agissait d'un *« enfant très affectueux, franc, courageux, loyal et bon, espiègle sans être querelleur mais très impulsif »*. Belle et maternelle argumentation qui ne convainc pourtant pas le père supérieur de l'Institut Saint-Joseph, lequel décide que le jeune Albert exercera désormais ses talents dans un établissement public.

Ultime tentative, qui se solde par un cuisant échec. Non que l'élève Spaggiari soit sot, c'est tout le contraire, il est tout simplement dévoré par l'impérieux démon de l'aventure.

On lui parle de Thiers et de Jules Ferry, il ne rêve que de Salvatore Giuliano, bandit sicilien très en vogue à l'époque. On lui demande de rentrer dans le rang, il n'a qu'une seule idée : en sortir. Normal, nous sommes en 1950, l'Empire tremble sur ses bases, le Viet court dans les rizières et le drapeau est menacé. Adieu déclinaisons latines et pénible apprentissage de la concordance des temps, la religion d'Albert Spaggiari est faite : il a 18 ans et la lointaine Indochine l'appelle.

Il s'enrôle dans le 3e bataillon de parachutistes coloniaux. Une existence nouvelle couronnée par trois citations au feu et une vilaine affaire de maison close. Tout ça parce que l'un de ses amis s'est vaguement fait escroquer dans un claque à soldats. Banal incident pour tout autre, point d'honneur pour Bert qui débarque illico dans le bobinard, PM brandi, ne laissant, après son départ, qu'un monceau de cendres à la place de l'honorable commerce.

Du pays de Cavale

Oui je crois au Père Noel !

Bonne ANNÉE

Joyeux Noel

Les petits mots doux comme les aimait Albert.

Chercher fortune en Afrique

Chassé de l'armée donc, sous l'opprobre de ses supérieurs et l'admiration de ses camarades, il s'installe à Hyères. Il s'y marie, puis tente de faire fortune au Sénégal, mais n'y trouve que la ruine. Retour à la case départ. Finira-t-il dans la peau d'un obscur expert-comptable ou d'un fonctionnaire poussiéreux ? Certes non. La voix de l'aventure l'appelle de nouveau.

La France a perdu l'Indochine, elle est en train de larguer l'Algérie, c'est plus qu'il n'en peut supporter. Après avoir goûté aux délices de l'armée régulière, il rejoint ceux, nettement plus sulfureux, des officiers en rupture de ban. Il se montre — pour une fois — si bon élève que le maniement du pain de plastic n'a bientôt plus de secrets pour lui. Il finit par connaître les foudres de la justice gaullienne, pour une vulgaire affaire d'imprimerie clandestine.

Quatre ans passés à l'ombre des cellules de l'Ile de Ré lui laissent toute latitude pour méditer sur les insuffisances politiques des généraux, apprenant par là même qu'un officier para, fût-il valeureux et ancien résistant, n'est pas forcément le foudre de guerre ni le révolutionnaire que l'on pense. Réflexion d'autant plus judicieuse que tenant, un jour de l'année 1961, le général de Gaulle dans sa ligne de mire, il ne peut faire feu, n'ayant pas reçu l'ordre adéquat.

Déçu de l'activisme français, il préfère prendre carte à « Ordine Nuovo », mouvement italien dont le maximalisme ne peut que le séduire. Période de transition : un pied dans l'Europe nouvelle, l'autre dans le règne ancienne manière, Bert partage son temps entre les fils spirituels des squadristes et les racketteurs de boîtes de nuit méridionales. Il noue d'utiles relations, au sein du clan Zampa par exemple, connu pour ses penchants droitiers, qui lui permettent de monter le fameux casse de Nice.

L'élégance, toujours...

Un coup audacieux, impossible. Un coup comme il les aime, qui lui apporte gloire et célébrité et la vigilante attention de la police. On cherche, on fouine. On ratisse le milieu en général et celui d'extrême droite en particulier.

Finalement arrêté, Albert Spaggiari retrouve les rigueurs des geôles françaises. Pas pour longtemps, puisqu'à la faveur d'un interrogatoire chez le juge d'instruction, il s'enfuit tout bonnement par la fenêtre.

Roulé-boulé parfait, exécuté depuis le deuxième étage, réception impeccable sur une voiture en stationnement et fuite sur la moto

d'un complice. « Sans haine, sans violence et sans armes », une fois de plus. L'élégance en prime. Ayant dans sa chute froissé l'aile de la voiture, Bert a le temps d'en noter le numéro : il enverra un chèque de 5 000 F à l'infortunée propriétaire.

La France giscardienne ronronne, on parle de *« libéralisme avancé »*, de *« bout du tunnel qui n'est peut-être pas si loin »*, de *« meilleur économiste de l'hexagone »*. En vain. Le pays ne s'amuse qu'aux exploits de l'ami public numéro un. Spaggiari fait la « une » des journaux, la devanture des libraires. Il est l'invité vedette de Pivot, il se fait tirer le portrait devant un distributeur automatique de la Société générale en plein Paris, puis sur fond de pampa argentine, ou encore en compagnie de Ronald Biggs, célébrissime auteur du vol du fourgon postal en Angleterre.

Sous le soleil des tropiques durant sa longue cavale, il ne lui manque qu'une unique chose : la terre de France.

Mourir au pays

On l'avait oublié, mais l'homme qui triompha de toutes les embûches dressées sur son chemin est terrassé par deux ennemis impitoyables : le cancer qui le rongeait depuis si longtemps et le mal du pays.

Il est six heures du matin quand madame Spaggiari mère entend sonner le téléphone. Une voix inconnue qui souffle à l'oreille : *« Albert va très mal. Très mal, il est mourant. Nous allons le ramener chez vous. »* Incrédule, elle raccroche. N'est-il pas invincible ce fils qu'elle aime tant ? Non, semble-t-il, même si les héros ne meurent jamais vraiment. Quelques heures plus tard, deux hommes en cagoule frappent à sa porte. Ils portent un cercueil. A l'intérieur, un homme, vêtu d'un treillis de l'armée française. Celui-là même qu'il porta en Indochine. La folle course de Bert s'arrêtait là. Un petit matin de juin 1989.

Une cavale sans merci, menée contre un monde terne et sans passions.

L'ultime désir d'Albert Spaggiari était de revenir en France pour mourir là où il était né, avec ce testament : *« En héritage, je lègue à ma mère et à ma compagne le meilleur de moi-même. Quant à la justice, je lui fais mon dernier pied de nez car cette cavale est sans retour, je meurs libre... »*

N.G.

Livres d'Albert Spaggiari : *Faut pas rire avec les barbares*, Robert Laffont, 1977, *Les Egouts du Paradis*, Albin Michel, 1978, *Journal d'une truffe*, Albin Michel, 1983.

JACQUES MESRINE, TRUAND MÉDIATIQUE

Qui était Jacques Mesrine, figure médiatique des années soixante-dix ? Activiste d'extrême gauche, vulgaire truand ou aventurier ?

Nous avons posé la question à Philippe Randa et Nicolas Gauthier, auteurs d'un livre qui entend faire la lumière sur le personnage.


© AFP

— Est-ce insulter les authentiques aventuriers que de prétendre que Mesrine était des leurs ?

— *Non, à partir du moment où l'on admet qu'un aventurier est celui qui défie les règles communément admises par la société.*

— Jacques Mesrine était pourtant l'enfant chéri du quotidien *Libération*, dont on ne peut pas dire qu'il soit un modèle d'anticonformisme...

— *Vous avez raison, et c'est sur ce point que repose toute l'ambiguïté du personnage. Car Mesrine fut plus qu'un truand ou un aventurier, il était un homme intelligent. Ainsi, il a rapidement compris que s'il voulait durer, il lui fallait mettre de son côté les « autorités morales » de son époque. Pour lui, le gauchisme, les révoltes de prisonniers ne furent jamais des causes, mais des instruments.*

En fait, Mesrine n'aimait que trois choses : les femmes, l'argent et l'action. Les femmes, il en fut couvert ; l'argent, il en eut aussi qu'il dépensait dans les boîtes de nuit de Pigalle et sur les tapis de jeu. Quant à l'action, il l'avait découverte en Algérie où il s'était comporté honorablement.

— Vous faites de lui un héros, alors qu'il ne manqua jamais de se placer en victime de « la société de consommation ».

— *Le Mesrine que vous évoquez ne correspond pas à l'image que la gauche s'en est faite. La réalité, elle est dans son testament, où il explique qu'il a engagé une guerre sans merci contre la société, sachant pertinemment que les policiers finiraient par l'abattre. Partie dangereuse certes, mais qu'il joua en toute connaissance de cause. Il n'ignorait pas qu'il finirait truffé de plomb. il trouvait ça normal, c'était la règle. La seule règle qu'il ait d'ailleurs jamais respectée.*

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTOINE VOISIN

L'affaire Mesrine, Philippe Randa et Nicolas Gauthier. Editions Fleuve Noir.

CONGO 1960

Naissance du mercenaire moderne

PAR JEAN-PAUL LEPERLIER

Des Dix-Mille de Xénophon aux soldats du Roi, il y a toujours eu des professionnels de la guerre prêts à se battre sous un drapeau étranger. Le mercenaire moderne, surgi dans le chaos de la décolonisation, y ajoute une dimension supplémentaire. Portrait de groupe.



Qui sont-ils ? Jeunes idéalistes, épaves d'une époque tourneboulée, professionnels froids ou amateurs de sensations fortes ? Le mercenaire moderne échappe à toute définition.

Le 30 juin 1960, l'une des plus riches colonies africaines, le Congo belge, accédait à l'indépendance. A l'ordre et à la prospérité légués par quatre-vingts ans d'administration coloniale allait succéder une période de chaos. Le 6 juillet, la Force publique, ancienne troupe coloniale belge, se mutine. Le 11 juillet, Moïse Tschombé proclame l'indépendance du Katanga, la plus prospère des vingt et une provinces du pays. Il sera rejoint par le « roi » Albert Kalondji, entraînant à la sécession la province diamantifère du Kasaï. Le 14 juillet, l'ONU décide l'envoi de « casques bleus ». Le 28 du même mois, Tschombé se nomme président du Katanga. Le 1er septembre, le président en titre du Congo, Kasavubu, destitue le Premier ministre Lumumba, qui réplique en se nommant président à son tour. Le 14, c'est le colonel Mobu-



© AFP

Mike Hoare, officier britannique d'origine irlandaise, termine la Seconde Guerre mondiale avec le grade de major. Emigré en Afrique du Sud, il crée en 1960 une unité de mercenaires qui intervient dans l'ancien Congo belge pour protéger l'indépendance du Katanga. En 1964, il participe efficacement à la libération des Européens de Stanleyville pris en otage par les Simbas. En revanche, il échouera en 1981 dans une tentative de coup d'Etat aux Seychelles qui lui vaudra un long séjour en prison.

tu, ci-devant sergent, qui prend le commandement de l'armée. Il formera un nouveau gouvernement le 20 septembre…

Trois présidents, un roi et un colonel s'affrontent donc pour le pouvoir. La contrée ainsi déchirée est l'une des plus riches du monde. Deuxième producteur d'huile de palme, troisième producteur de manioc, premier producteur de diamant et de cobalt : le Congo exploite des réserves enviables d'or, d'uranium, de cuivre, de zinc et de pétrole.

Cet Eldorado en perdition excite la convoitise des plus influents lobbies financiers et mobilise rapidement les divers « services » secrets ou parallèles des grandes puissances. Le décor est planté pour l'aventure mercenaire.

On les appelera les « affreux »

Fin 1960, à l'époque des plus durs combats autour d'Elizabethville, une quinzaine d'hommes harassés, bardés d'armes et de cartouchières, sautent lourdement d'un camion au centre de la cité. Des rigoles de sueur marquent la poussière sur les visages mangés d'une barbe de plusieurs jours. Des yeux luisants de fièvre et de tension nerveuse témoignent de l'âpreté de l'accrochage dans lequel ils viennent de perdre deux des leurs. Ils sont commandés par le lieutenant Masy, ancien héros de la Résistance en Belgique, une figure parmi les officiers mercenaires. A la terrasse d'un grand hôtel, plusieurs journalistes et l'épouse d'un diplomate européen qui potine avec une amie. Elle éloigne son « bloody-mary » de ses lèvres. *« Ma chère… qu'ils sont affreux ! »* L'officier se retourne : *« Merci, madame, si nous sommes des affreux, vous êtes notre marraine ! »* La formule fit le tour des téléscripteurs ; et ce qui n'était qu'une répartie désabusée devint l'acte de baptême des « Affreux du Katanga ».

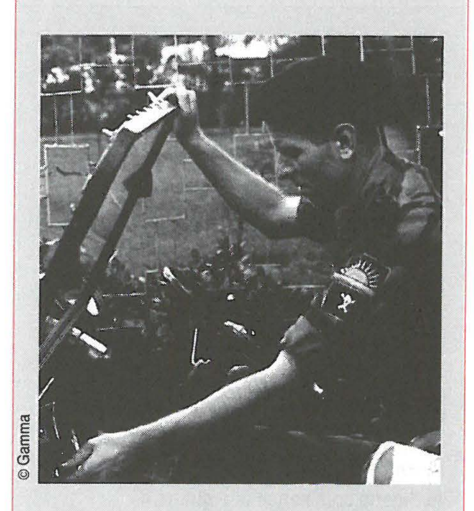
Depuis six mois déjà, des centaines de « conseillers » déferlent sur le Congo. Ils agissent en réalité comme agents de leurs nations réciproques : Belgique, USA, Union soviétique (1)… Le premier véritable mercenaire moderne semble être un Français, Antoine de Saint-Paul, alias Roger de Saint-Preux. Débarqué à ses frais, quelques jours après l'indépendance, c'est pour son propre compte qu'il sert dans une unité belge, sous les ordres du major Crèvecœur. Il tombera trois ans plus tard au Yémen, le 22 septembre 1963, sous les bombes d'un avion égyptien. En cet automne 1960, d'autres Français sont déjà sur place, tels le commandant Gilles et le capitaine Lassimone, encadrant les Balubas du « roi » Kalondji dans le Sud-Kasaï.

Échec de la mission Trinquier

Ce n'est qu'en 1961 que le phénomène mercenaire prendra son essor, avec l'arrivée en nombre d'officiers, sous-officiers et soldats français dégoûtés par la politique de leur gouvernement en Algérie.

Soucieux de prendre ses distances avec les ex-colonisateurs belges, Tschombé décide de faire appel aux Français, aguerris par quinze ans de guerres coloniales. Sur recommandation de son conseiller militaire, le journaliste Jacques Duchemin, il choisit l'un des meilleurs : le colonel Trinquier, officier parachutiste au passé éloquent, qui s'est notamment distingué en Indochine avec l'organisation de maquis anti-viets et à Alger contre le terrorisme urbain. Le Belge Thyssens, ancien haut fonctionnaire colonial belge, devenu le

ROLF STEINER, LE MERCENAIRE PERDU



© Gamma

Depuis l'âge de 19 ans, Rolf Steiner n'avait qu'une patrie : la Légion. Après la défaite allemande de 1945, il avait connu Sidi-bel-Abbès, l'Indochine avec le 3e bataillon étranger parachutiste. Il saute à Diên Biên Phu, puis, après les camps viets, ce seront les djebels arides de Kabylie et la guerre d'Algérie. Il est sergent au 1er REP. En avril 1961, son univers bascule. Le régiment est dissous. Par fidélité, il suivra chefs et camarades dans l'OAS, connaîtra la prison et se retrouvera civil et perdu. Après quinze ans de combats, de camaraderie, de risques et de fêtes sanglantes, par quoi remplacer la guerre, sinon par une autre guerre ?

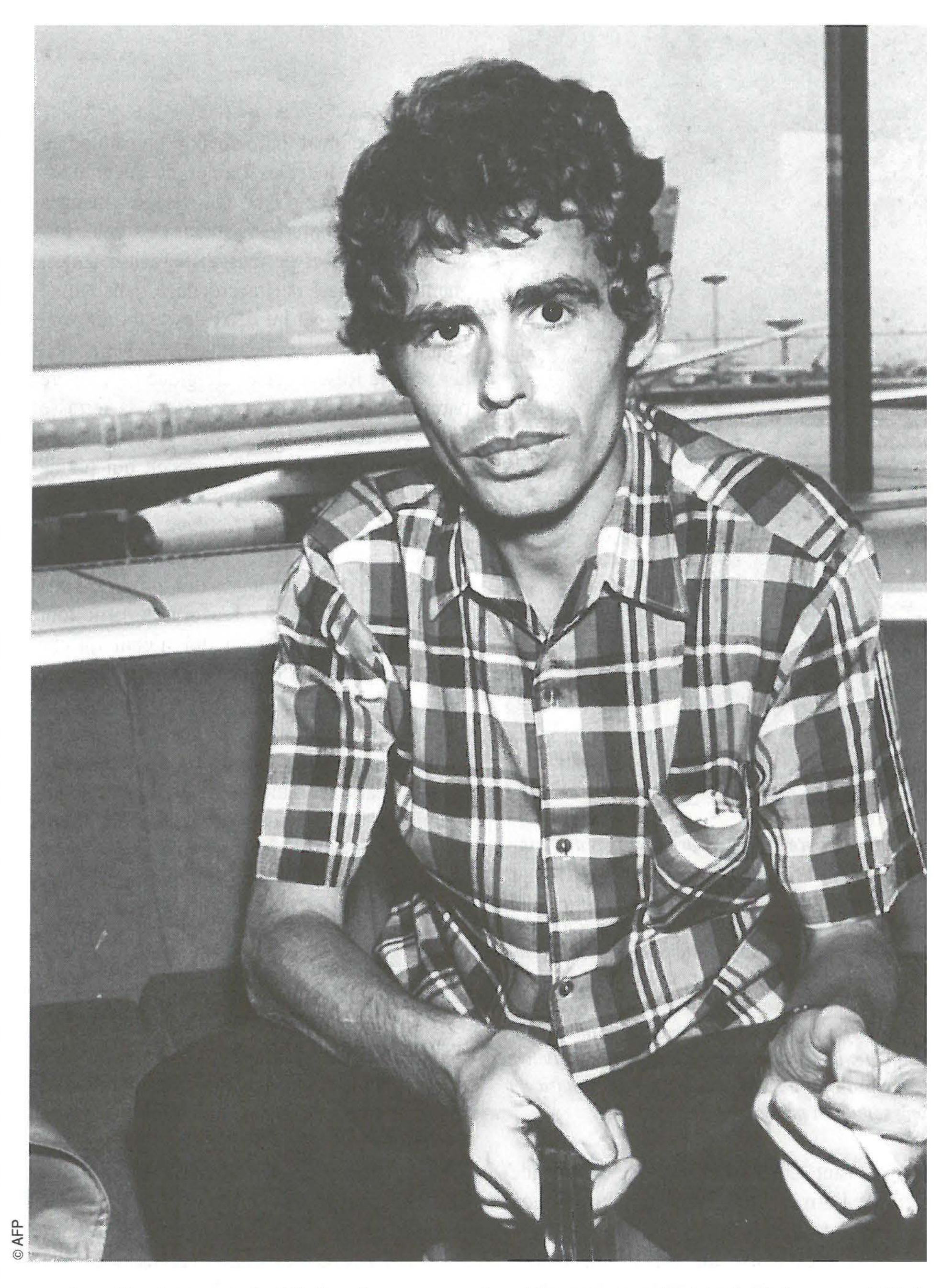
En octobre 1967, le Biafra recrute. Il sera mercenaire. Dans la forêt tropicale, avec son béret vert, sa tenue camouflée et son Parabellum au côté, Steiner se sent revivre. On le nomme colonel. Il va recréer la Légion. Ce sera la 4e brigade de commandos, fer de lance de l'armée biafraise. 3 000 hommes bien entraînés qui mènent la vie dure à l'ennemi. Mais, en octobre 1968, à Onitsha, ses troupes sont écrasées par les Nigériens. Une nouvelle fois, Steiner est un exilé.

Bientôt, il est sur un nouveau coup. Il n'y a pas d'argent à gagner, seulement de l'aventure. Il part au Soudan pour organiser les tribus soulevées contre les Arabes. Une trahison le conduit devant le tribunal de Khartoum durant l'été torride de 1971. Il frôle la potence, mais s'en sort pour enfourcher de nouveau ses chimères noires après des mois de tortures. Il ne sera libéré qu'en 1974, après quatre années de prison. Dans *Carré rouge* (Robert Laffont), son livre de souvenirs, il récusera le qualificatif de mercenaire : *« Je ne me suis jamais battu pour de l'argent. »*

MERCENAIRES AU BIAFRA

Le Nigeria, ancienne colonie britannique, le pays le plus peuplé d'Afrique, est proclamé indépendant en 1960. Six ans plus tard, à la suite de divers coups d'État, le général Gowon prend le pouvoir. Aussitôt, dans le nord, les Haoussas, musulmans et majoritaires, commencent à massacrer les Ibos, chrétiens et minoritaires. Le 30 mai 1967, le général Ojukwu proclame l'indépendance de la province du Biafra où vivent les Ibos, ses frères de sang. En juillet, le Nigeria commence une guerre de reconquête, qui prend aussitôt le caractère d'un conflit racial entre Haoussas et Ibos, ponctué de massacres. Alors que l'Angleterre soutient le Nigeria, la France favorise le Biafra, autorisant discrètement l'envoi de mercenaires par l'entremise du colonel Faulques. Sur place, vont se distinguer des hommes comme Rolf Steiner ou Jean Kay, mais aussi un aristocrate suédois, le comte von Rosen, amateur de causes perdues et bienfaiteur de la Croix-Rouge.

Le Nigeria dispose de Mig soviétiques. En face, le petit Biafra s'efforce de se doter lui aussi d'une aviation. Il achète à des trafiquants d'armes cinq antiques bombardiers B-26 et B-35 qui sont rapidement abattus par les Nigériens. Un DC-3 hors d'âge est alors équipé d'un lance-bombes manié par Jean Kay qui parvient à toucher un destroyer britannique.
C'est alors qu'intervient le comte von Rosen. Disposant d'une solide fortune, il constitue à ses frais une escadrille de Malmö MFI 9 B, minuscules avions destinés à l'entraînement. Dépourvus de mitrailleuses comme de canons, ils portent en guise d'armement des lance-fusées bricolés sous les ailes. Dès leurs roquettes tirées, ils deviennent inoffensifs. La moindre rafale peut les disloquer. Malgré cela, ils réussiront plusieurs missions remarquables. Leurs pilotes coupent les gaz avant d'arriver sur les objectifs et descendent en vol plané pour ne pas alerter la DCA adverse. Ils parviendront ainsi à détruire une douzaine de Mig nigériens au sol, sans compter quelques raids contre les colonnes ennemies. Le comte von Rosen est mort en 1979, dans son lit.


© AFP

Jean Kay, le mercenaire idéaliste des causes perdues. Engagé volontaire à la fin de la guerre d'Algérie, il participe au combat de l'OAS, est emprisonné à Fresnes. Il rejoint les mercenaires du colonel Faulques au Yémen, puis il se bat au Biafra et encore au Liban, s'attirant la sympathie de Malraux quand il détourne un avion pour venir en aide aux rebelles du Bengladesh. Ensuite, il disparaît mystérieusement après avoir été mêlé à l'obscure affaire Dassault-De Vathaire. De ses méditations guerrières, il a tiré deux livres étranges et fascinants, L'Arme au cœur *(Denoël), et* Les Fous de guerre *(Grancher).*

bras droit de Tschombé, entre en contact avec Trinquier le 5 janvier 1961. Celui-ci rencontre Tschombé à Elizabethville le 25. L'entente est immédiate. Le colonel se voit proposer le commandement de l'armée, le ministère de l'Intérieur et celui de la Propagande ; mais Trinquier ne s'imagine pas dans la peau d'un mercenaire. Il reste un officier français discipliné. Il ne veut donc rien entreprendre sans l'accord de son gouvernement.

La difficulté, c'est que la France, préoccupée de se désengager en Algérie, n'a pas de politique africaine bien définie. Le ministre des Armées, Pierre Messmer, est favorable à la mission Trinquier. Il va lui faciliter les choses. Envoyer au Katanga quelques têtes brûlées, ce sera affaiblir d'autant le camp des irréductibles de l'Algérie française. L'assassinat, le 17 janvier 1961, du leader marxiste Lumumba, attribué à Tschombé, va tout remettre en question et Messmer se rangera prudemment à l'opinion de Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères, violemment opposé à toute forme d'ingérence. Par surcroît, le colo-

© F. Darquennes

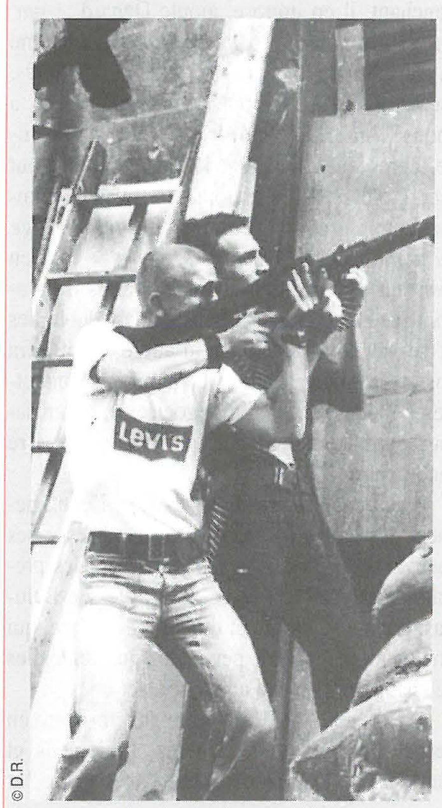
Les Grey's Scouts en Rhodésie. Leur nom est celui d'une unité de cavaliers volontaires levée en 1895 par Mr Grey pour lutter contre la révolte des Matabélés. Cette unité, reconstituée par la Rhodésie indépendante de Ian Smith, en 1976, accueillit des volontaires étrangers. L'un d'eux, Patrick Ollivier, jeune Tourangeau qui venait d'effectuer son service militaire au 6e RPIMA, terminera avec des galons de lieutenant. L'aventure se poursuivra pour lui au Tchad et aux Comores. Il a raconté cela dans l'un des meilleurs livres consacrés aux mercenaires, Soldat de Fortune *, aux Editions Gérard de Villiers.*

nel parachutiste est perçu par les observateurs étrangers comme un auxiliaire des services spéciaux français, plutôt que comme un simple mercenaire. Il en résulte que, le 26 février, alors qu'il pense ne faire qu'une escale à Salisbury (Rhodésie), avant de prendre son commandement au Katanga, Trinquier est attendu par Thyssens, qui lui oppose le veto catégorique des Belges. Seuls, trois officiers de son état-major, deux anciens du 11e Choc et le commandement Faulques, débarqueront au Katanga.

Le premier chef des mercenaires

Officier légionnaire parachutiste du 1er REP, Roger Faulques est le plus élevé en grade, ce qui lui vaut de prendre la tête des mercenaires français, en remplacement de Trinquier. Les moins impressionnables reconnaissent en lui un personnage hors du commun. Bob Denard lui-même le décrira *« aussi impressionnant en civil qu'en uniforme ».* Efflanqué, bardé de cicatrices, le verbe froid et

VOLONTAIRES POUR LE LIBAN



© D.R.

Au printemps 1976, les militants nationalistes, les fameux « rats noirs », se retrouvent au Chat-Noir, un troquet situé au pied de cette tour Saint-Jacques qui vit partir tant de pèlerins et de croisés. Les jeunes étudiants de la faculté d'Assas croisent les anciens du groupe Occident, les ténors du mouvement dissous Ordre Nouveau. Au fond de la salle, à l'écart des querelles et des rancœurs immémoriales, un petit groupe s'est formé, les yeux braqués vers le Levant. Le Liban sera leur guerre d'Espagne. Les Phalanges chrétiennes, leurs Brigades internationales. Dans l'autre camp, plusieurs dizaines de militants d'extrême gauche et d'aventuriers grossissent déjà les rangs des fedayin.

Les volontaires sont accueillis comme les nouveaux croisés. Aux yeux des chrétiens libanais, qui ont choisi la mort et les bombardements chez eux à un exil doré dans le XVIe arrondissement ou à Los Angeles, ces jeunes Français qui poussent le bénévolat jusqu'à payer leur billet d'avion, ces jeunes dont le plus âgé a 26 ans, incarnent la France qu'ils aiment comme un amant jaloux chérit une maîtresse volage...

PATRICK OLLIVIER & THIBAUT D'OIRON
***Soldat de fortune* (Ed. Gérard de Villiers)**

tranchant, il en impose, ajoute Denard, *« par un regard minéral et inflexible »* (2). Comme sa carcasse claudicante et criblée de blessures, toute sa vie est marquée par la guerre. Il a épousé l'infirmière qui l'a recousu en Indochine, après que Giap, qui l'avait capturé, l'eut rendu, blessé, à ses légionnaires avec ce commentaire : *« Un combattant d'un tel courage mérite d'expirer parmi les siens. »* Ancien résistant, figure mythique des guerres d'Indochine et d'Algérie, il se méfie des idéologies et se révèlera au Congo d'abord, au Biafra ensuite, comme le plus accompli des condottieres modernes, habile négociateur, organisateur expérimenté autant que chef de guerre incomparable.

Faulques commence aussitôt l'entraînement des unités katangaises encadrées par ses mercenaires, puis, très vite, ce seront les premiers affrontements avec des hordes de Balubas, ivres de chanvre et d'alcool de palme, qui attaquent en hurlant, persuadés que les balles se changeront en eau à leur contact.

Le 28 août 1961, un autre ennemi entre en scène. Les Suédois, Irlandais, Ethiopiens et Gurkhas de l'ONU occupent par surprise les bâtiments officiels d'Elizabethville. Si l'assaillant a changé de visage, les méthodes des Gurkhas et Ethiopiens ne sont pas moins barbares : prisonniers abattus et dépecés… Blessés jetés du haut des toits des immeubles, puis achevés à la machette ! A un contre cent, les hommes de Faulques leur infligent pourtant de cuisants revers. Le capitaine de La Bourdonnaye harcèle et décime Gurkhas et Ethiopiens. Paul Ropagnol, ancien officier du 9e RCP, fait prisonniers les vingt-trois Irlandais occupant la radio d'Elizabethville. De Clary, qui avait abandonné domaines et fortune pour l'aventure katangaise, en captuera 174 quelques jours plus tard à Jadotville. Il réjouit la population en les promenant en caleçon dans les rues de la ville. L'ONU reprend l'offensive le 1er décembre 1961, sans succès décisif. Ce n'est qu'après deux ans de combats, que l'attaque du 28 décembre 1962, menée avec d'énormes moyens contre le réduit katangais, obligera les mercenaires à se replier en bon ordre vers l'Angola, avec armes et munitions.

La première aventure des mercenaires modernes venait de prendre fin. Un nouveau type de combattant avait fait son apparition sur le théâtre de la guerre. A la frontière de l'Angola, certains s'étaient retournés la rage au cœur, jurant de revenir. L'un d'eux, ancien policier français au Maroc, dont le nom avait été cité dans une tentative d'assassinat contre Pierre Mendès France (3) s'était distingué par son adresse au mortier et son aptitude au commandement. Robert « Bob » Denard allait tenir parole, et s'engager à vie dans l'aventure mercenaire, jusqu'à devenir le plus célèbre soldat de fortune contemporain.

J.-P. L.

*** Jean-Paul Leperlier est l'auteur de *Jules Gérard, le spahi traqueur de lions*, aux Editions du Rocher, collection « Aventure et Aventuriers ».**

---

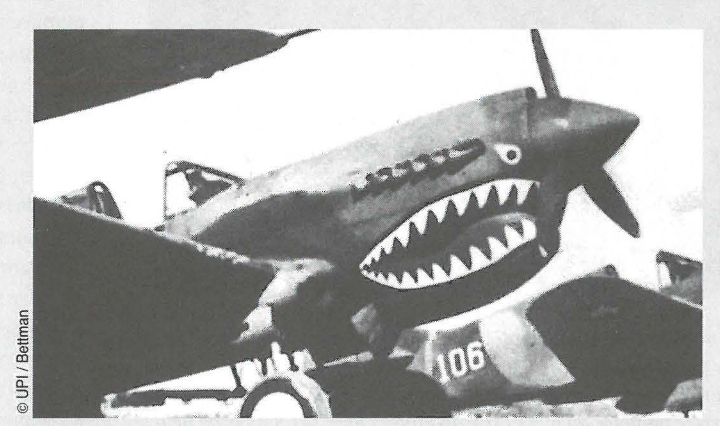
(1) 20 avions et leurs équipages, 100 camions et 500 « conseillers » soviétiques, pendant l'été 1960, selon Michel Honorin, *La Fin des mercenaires* (Laffont, 1968).

(2) Pierre Lunel, *Bob Denard, le roi de fortune* (Edition n°1, 1991).

(3) Inculpé et incarcéré en 1956 avec deux autres personnes, « Bob » Denard fut acquitté en 1957.

CHENNAULT ET LES « TIGRES VOLANTS »

L'un des plus célèbres mercenaires de la Seconde Guerre mondiale, Claire Lee Chennault, est né en 1890 à Commerce, dans le Texas. Il est incorporé dans l'armée de l'air américaine en 1917 et devient pilote de chasse. Diplômé de l'Ecole tactique de l'US Air Corps en 1932, il écrit un ouvrage dans lequel il propose un changement radical dans la tactique du combat aérien en parfait désaccord avec la doctrine officielle, ce qui provoque l'interruption de sa carrière en 1937. Il a 47 ans et le grade de capitaine. C'est alors qu'il est invité en Chine. Il devient conseiller de l'air du maréchal Tchang Kaï-chek. Lorsque la guerre commence avec le Japon en juillet 1937, la Chine nationaliste ne dispose que de forces aériennes dérisoires. Cette déficience est provisoirement comblée par le pacte signé avec l'Union soviétique, l'envoi immédiat d'avions et de pilotes. Ce soutien



© UPI / Bettman

efficace est brutalement interrompu en 1940 par les effets du pacte germano-soviétique.

Chennault est alors envoyé aux États-Unis dans l'espoir d'obtenir une aide importante. En principe, les USA sont neutres, aussi le gouvernement est-il réticent. Mais sur décision du président Roosevelt, Chennault obtient l'autorisation de recruter une centaine de pilotes de l'armée de l'air. Il recrute également une cinquantaine d'étrangers, parmi les adversaires du Japon, Anglais, Indiens, Hollandais. Avec ses pilotes, il gagne la Birmanie où lui sont affectés 100 chasseurs Curtis P-40 « Tomahawk » livrés par l'Angleterre.

Au lendemain de Pearl Harbor (7 décembre 1941), Chennault dispose de trois escadres d'appareils baptisés « Tigres volants » en raison des mâchoires de requin-tigre que les pilotes ont peintes sur le nez de leurs avions. En dépit de la supériorité des Zéro japonais, Chennault participe efficacement à la défense de la Birmanie. Au cours de l'attaque de Rangoon, le 23 décembre 1941, ses pilotes parviennent à abattre 30 appareils japonais sur 78, ne perdant que deux des leurs.

En avril 1942, Chennault doit replier ses forces sur Koueng-Ming, tandis qu'un violent conflit l'oppose au général Stilwell, commandant en chef américain dans le Sud-Est asiatique. Ses pilotes refusant leur intégration dans l'armée de l'air américaine, ce sera la fin des Tigres volants. L'aventure de ces mercenaires n'avait duré que six mois, de décembre 1941 à juin 1942, mais au cours de cette brève période, ils avaient remporté 286 victoires. Chennault, protégé par Roosevelt, terminera la guerre en Chine avec le grade de brigadier général. ■

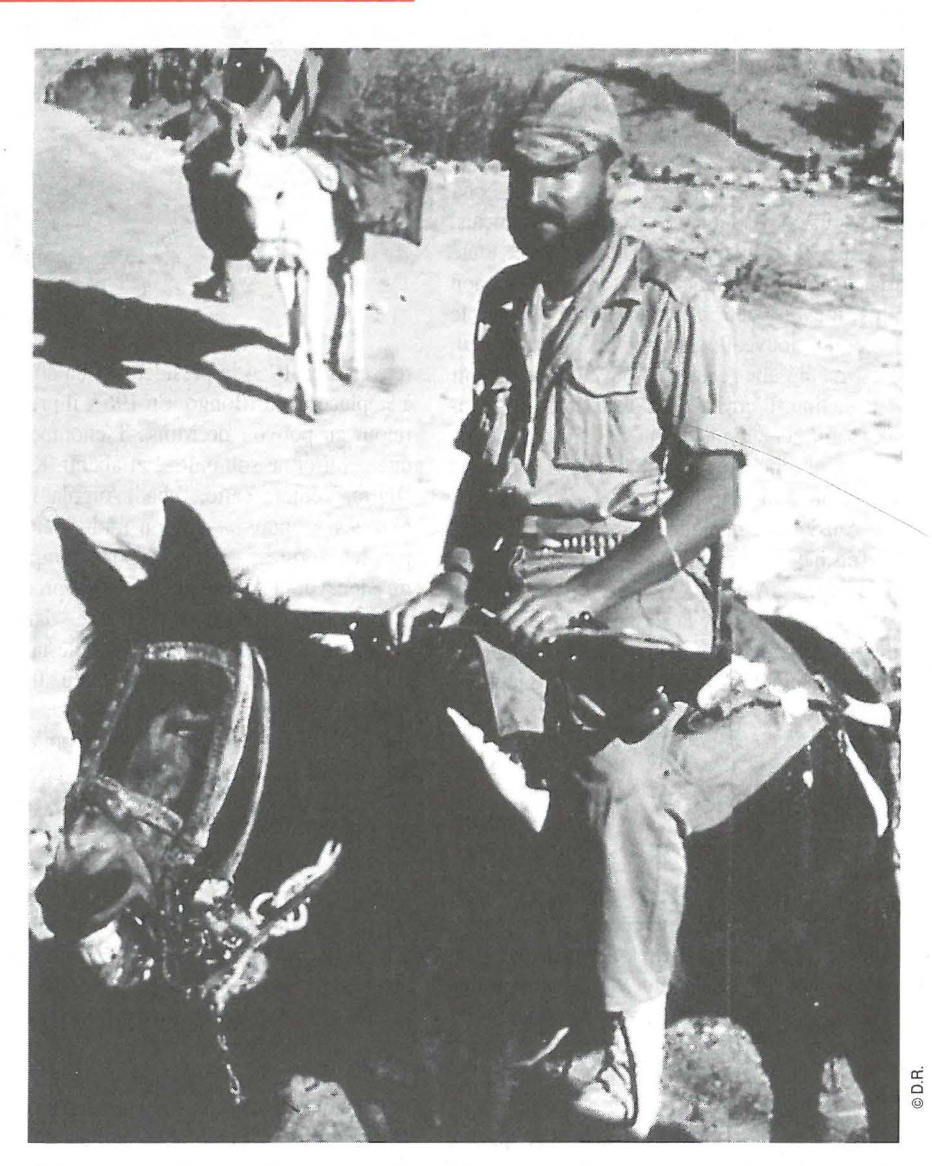
BOB DENARD AUX COMORES

L'homme qui voulut être roi

PAR GUY CHAMBARLAC

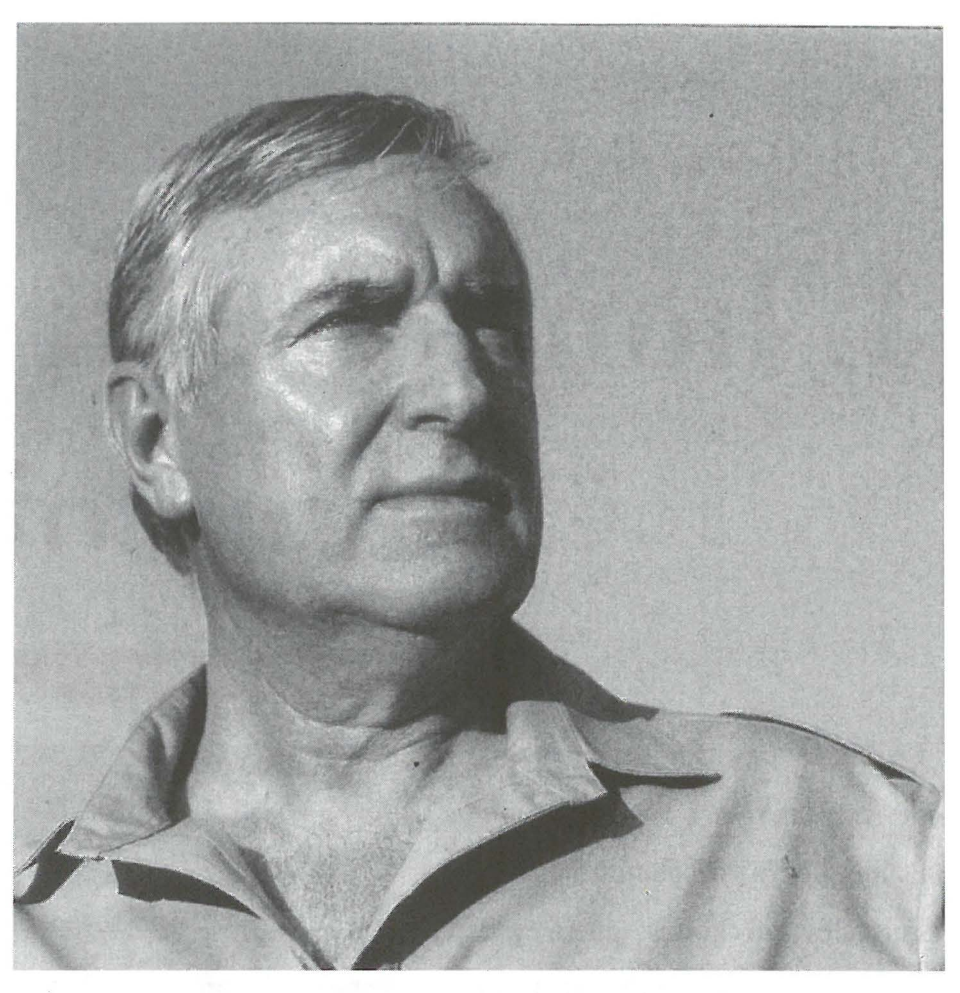
Le temps des conquêtes un peu folles est-il révolu ? Dans la grande pagaille de la décolonisation, des minuscules territoires guère plus peuplés que Romorantin et beaucoup moins aptes à s'auto-administrer ont été hissés à la dignité d'États souverains, avec le fauteuil à l'ONU et tout le saint-frusquin. Républiques d'opérette désargentées, soumises aux loufoqueries plus ou moins sanguinaires de quelque « colonel-président », ce sont des proies offertes à toutes les ambitions, et pas nécessairement les pires.

Il est naturel que la pensée de ces nouveaux « Kafiristans » donne des démangeaisons aux émules des sergents Dravot et Carnehan mis en scène jadis par Kipling.



© D.R.

Au temps du Yemen. L'homme à cheval se contente d'un bourricot.



Roi sans couronne des Comores.

En 1977, un certain Ali Soileh régnait depuis deux ans sur les Comores, anciennes possessions françaises de l'océan Indien. Le pouvoir lui avait légèrement dérangé la tête, de telle sorte que ses sujets le nommaient en cachette « le cinglé ». Ayant appris par une voyante qu'un homme accompagné d'un chien complotait son renversement, il fit abattre les 60 000 chiens de l'île. Adepte de la révolution culturelle maoïste, il avait donné le droit de vote aux gamins de quatorze ans et ses gardes rouges en short écarlate semaient la terreur. Au palais de Moroni, les orgies se succédaient, tandis que dans les mosquées son nom était célébré à l'égal de celui d'Allah (les Comores ont été converties à l'Islam depuis le XIe siècle). Des haut-parleurs retransmettaient ses discours interminables et incohérents jusque dans les plus petits villages ; le trafic automobile était alors interrompu pour permettre à la population d'écouter religieusement ; et les contrevenants étaient battus. Jusque-là, rien donc que de très banal dans une démocratie tropicale. Mais Soileh commit l'erreur d'aller un peu plus loin en s'attaquant aux intérêts français. Les 3 500 coopérants furent chassés et toute trace d'influence française fut abolie. Cela non plus n'avait rien d'extraordinaire. Dans le code du nouveau savoir-vivre international, c'est même une recette éprouvée pour obtenir satisfaction. L'erreur bien excusable du « cinglé » fut seulement de ne pas avoir imaginé une saute d'humeur inattendue de la part de la vieille puissance déchue.

Ainsi donc, quelques jours après la dernière frasque de Soileh, son prédécesseur à la présidence, Ahmed Abdallah, renversé en 1975 et hébergé par la France, se présente au domicile bordelais d'un certain Bob Denard, annoncé semble-t-il par un coup de téléphone élyséen.

Il fait et défait les présidents

Est-il nécessaire de présenter Bob Denard, le plus fameux des mercenaires français ? Ancien quartier-maître de la Marine nationale en Indochine, policier au Maroc compromis dans une tentative d'attentat contre Mendès France, il fait parler de lui pour la première fois au Congo dans le sanglant chaos de l'indépendance, à partir de 1961. Depuis, il ne compte plus les présidents africains qu'il a faits ou défaits. Au Zaïre (ex-Congo belge), Mobutu lui doit son fauteuil. Au Gabon, il renverse en 1964 le président M'ba et installe à sa place Omar Bongo. En 1967, il prépare le retour au pouvoir de Moïse Tschombé, avant que celui-ci ne soit enlevé et abattu. Katanga, Biafra, Yémen, Zaïre, Tchad, Angola, il est de tous les « coups » plus ou moins téléguidés par les services spéciaux pour remplir des missions dont l'État ne veut pas prendre la responsabilité. Il trempe même dans des coups bien foireux comme celui de la fausse invasion du Bénin, en 1977, où il laissa quelques plumes et une partie de sa réputation. En 1975, il intervient une première fois aux Comores avec ses mercenaires pour chasser Abdallah et mettre en selle ce « cinglé » de Soileh.

Apparemment, Abdallah ne lui en veut pas. Il vient proposer un contrat de nettoyage. La négociation est conduite sensiblement comme au XVIe siècle, en Italie, du temps des condottieri. Un accord en bonne et due forme, assorti d'un budget d'un demi-milliard de centimes, est conclu. Le cher "Bob" ne travaille jamais gratis. Recruter, équiper, armer, transporter, indemniser une cinquantaine de mercenaires efficaces coûte sans doute moins cher qu'un rallye automobile, mais il faut cependant un minimum. D'autant que l'on doit acheter quelques silences et pas mal de bienveillantes neutralités.

Pour le recrutement, Denard est rodé. Il s'adresse à ses anciens lieutenants qui, à leur tour, sélectionnent parmi leurs relations les candidats possibles. Finalement, quarante-six hommes vont quitter Brest le 25 mars 1978 pour une croisière compliquée destinée à tromper les regards indiscrets. *L'Antinéa* — tout un programme — a été frété par l'ex-lieutenant de vaisseau Guillaume, l'homme qui inspira le personnage du *Crabe-Tambour* de Pierre Schoendoerffer. Officiellement, il s'agit d'un charter de paisibles chasseurs de pintades en partance pour l'Afrique. Pour éviter tout ennui, l'armement a été prévu en conséquence. Pour l'essentiel, il est composé de fusils de chasse à pompe. Des armes redoutables dans des mains expertes, face à un adversaire légèrement sous-développé.

Le 14 mai suivant, par une nuit sans lune, le commando réparti en plusieurs groupes débarque à bord de Zodiac. Le volcan local choisit cet instant pour entrer en éruption, apportant un soutien efficace et inattendu. La surprise est totale. Chaque groupe, parfaitement renseigné, s'empare avant l'aube de l'objectif assigné : camp militaire et radio.



Sean Connery et Michael Caine dans le rôle de Daniel Dravot et Peach Carnehan, les héros imaginés par Kipling pour **L'Homme qui voulut être roi.** *Cette nouvelle, censée se passer dans le royaume imaginaire du Kafiristan vers 1880, fut portée à l'écran par John Huston en 1975.*

Bob Denard et ses hommes se dirigent vers le palais de Moroni. Ils neutralisent le corps de garde sans tirer un coup de feu. Une Citroën arrive en zigzaguant. Manifestement, le conducteur n'a pas respecté les prescriptions du Coran sur la consommation d'alcool. On lui fait signe d'arrêter. L'engin accélère. Denard lâche une rafale de pistolet mitrailleur. Le véhicule percute un arbre et prend feu. On apprendra le lendemain que le conducteur ivre était le chef de la police, le tortionnaire des Comores.

En pénétrant dans le palais, Denard revit étrangement les événements vieux de quatre ans. Dans un salon, il découvre Soileh en compagnie d'une fille dévêtue.

« *Tu te souviens de moi ?* demande-t-il en pointant sur le « cinglé » son pistolet mitrailleur.

— *Bien sûr, tu étais le seul homme à pouvoir me faire ce coup-là !* »

Voilà notre mercenaire maître des Comores et son intention est de le rester. Puisque Paris, en son temps, valait bien une messe, Moroni vaut bien un tapis de prière. A 11 heures du matin, il s'adresse à son bon peuple au micro de la radio :

« *Je suis,* dit-il, *le colonel Saïd Mustapha Mouhadjou, mais vous pouvez m'appeler colonel Papa. Je ne suis pas comorien de naissance, mais de cœur...* »

Il distribue les portefeuilles ministériels à ses adjoints. Pour remettre de l'ordre, on peut faire confiance à d'anciens sous-officiers de corps d'élite. En deux semaines, cette martiale équipe va faire de l'île un petit joyau. Les rues sont nettoyées par les anciens ministres et les policiers de Soileh. Les commerçants ouvrent leurs magasins, les paysans se consacrent aux travaux des champs et les ex-gardes rouges réintègrent l'école.

Quant à Soileh, il est abattu, suivant la formule rituelle, au cours d'une tentative d'évasion.

Lorsque Abdallah arrive après cette grande lessive, il se sent un peu superflu. Il se plaint. La presse internationale s'en mêle. A Khartoum, en juillet 1978, lors du sommet de l'OUA, les chefs d'États africains, par définition à l'abri de toute imputation de racisme, se déclarent outrés de voir une nation noire aux mains d'un mercenaire blanc. Paris, dont les vélléités téméraires ne sont jamais de longue durée, fait savoir à Bob Denard qu'il est temps de s'éclipser.

Le colonel Papa se fera discret. Il organise la garde prétorienne du président, la GP (Garde présidentielle), dont il confie le commandement à ses adjoints. Recrutement local et encadrement strictement mercenaire. Denard distribue généreusement les galons. Trop, diront certains. Le Vieux, comme disent affectueusement ses hommes, ne peut tout surveiller. D'autant que ses affaires personnelles, garage en France, complexe hôtelier et ferme modèle aux Comores, sans compter diverses bricoles en Afrique du Sud, lui prennent un temps précieux.

La dernière victoire du « Vieux »

L'équipe des vrais baroudeurs embarqués sur l'*Antinéa* en 1978 pour la grande aventure s'est dispersée, remplacée par du menu fretin, dont la tenue noire, le béret vert, les galons et le pistolet Beretta au ceinturon ne parviennent pas à faire ce qu'ils ne sont pas. Tout ce petit monde songe surtout à mener la belle vie au grand soleil, alcool, petites amies locales et quelques affaires faciles. Dix ans après le grand coup, la situation s'est singulièrement détériorée. L'Afrique du Sud, principal bailleur de fonds de la GP, décide de lui couper les vivres. A Paris, le gouvernement socialiste songe de plus en plus à mettre un terme au régime « mercenaire » de Moroni. Un émissaire secret est envoyé sur place en décembre 1988, l'ex-capitaine de gendarmerie Barril. Cet officier, créateur du GIGN — le Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale — avec le futur préfet Prouteau, avait dû quitter ses fonctions à l'Elysée après l'affaire des Irlandais de Vincennes, tout en conservant ses relations en haut lieu.

Les mauvaises langues assurent que Barril est venu négocier le départ des mercenaires moyennant une appréciable compensation financière. Le président Abdallah se serait alors offert comme intermédiaire, empochant la somme destinée à Denard et à ses hommes.

Le 26 novembre 1989, au palais présidentiel, une discussion orageuse oppose à ce sujet l'adjoint de Denard, le « commandant » Marquès (Dominique Malacrino) et le président. Le ton monte. Des insultes sont échangées. Des coups de feu claquent. Abdallah meurt peu après d'une overdose de 9mm Parabellum. Denard, atterré, tente de masquer cette sale affaire. Peine perdue. Cette fois, Paris veut en finir.

Le 15 décembre 1989, cinq hélicoptères Puma bourrés de parachutistes du 1er RPIMA se posent sur l'aéroport d'Hahaya. Denard, en uniforme, fait les cent pas sur le tamac devant sa garde rassemblée et astiquée. Le Vieux a finalement obtenu une trentaine de millions d'indemnité pour lui et ses hommes en échange d'un départ sans accroc.

Brève cérémonie. La GP présente les armes pour une sorte de passation de pouvoir comme l'avait exigé l'ancien baroudeur. Ce sera son ultime victoire avant d'embarquer avec ses hommes pour l'Afrique du Sud, une étape provisoire. Pendant près de douze ans, Denard avait été roi, bien que sans couronne.

G.C.

L'ATTRAIT DU COMBAT

Être mercenaire en 1992

PAR OLIVIER GINOUX

Mercenaires, soldats de fortune, volontaires étrangers, autant de noms pour désigner des hommes pratiquant un métier aussi vieux que la guerre.

Qui sont ces hommes sur lesquels tant de légendes ont été colportées, comment sont-ils recrutés ? Quelle est leur efficacité ?

L'homme que nous avons interrogé exerce depuis dix ans sans discontinuer le métier de mercenaire. Antérieurement, il avait appartenu jusqu'en 1981 à l'une des unités les plus spéciales de l'armée française. Depuis dix ans, son terrain d'action principal est le Sud-Est asiatique.



Le major William, à gauche, volontaire français chez les Karens, a été tué le 10 novembre 1989 en attaquant une position birmane avec son unité. A sa gauche, le lieutenant Sow Bee.

Enquête sur l'Histoire : *On croyait les mercenaires disparus. Pourtant, ils resurgissent périodiquement au hasard de l'actualité dans les régions les plus perdues de la planète. C'est donc qu'ils existent toujours ?*

Pierre : Vous en doutiez ? La guerre est aussi vieille que le monde. Les coups d'État également. De tout temps les puissants et les ambitieux ont eu recours à des mercenaires pour régler leurs différends. Autrefois, il existait des unités constituées de mercenaires ; mais trop voyantes, trop coûteuses à entretenir elles ont pratiquement disparu. Le mercenaire moderne est en principe un professionnel de haut niveau sachant manier aussi bien l'AK 47 que l'ordinateur. Il se déplace d'autant plus facilement qu'il travaille généralement seul. Les pays du tiers monde où se déroulent 90 % des conflits actuels ne recherchent pas des bras qu'ils ont à volonté, mais des cerveaux. Ces

spécialistes n'ont pas besoin de se mettre sous la coupe d'un chef pour décrocher une certaine jalousie à leur égard de la part des mercenaires ancienne formule qui ne peuvent en faire autant.

E.H. : *Il existe donc plusieurs sortes de mercenaires ?*

Pierre : Disons qu'il existe les véritables mercenaires qui font la guerre et les autres qui se contentent de faire de l'instruction. On peut aussi distinguer, comme je viens de le faire, les mercenaires solitaires et les mercenaires ancienne formule, recrutés pour constituer une unité. On trouve encore toute une nébuleuse de pseudo-mercenaires. Parmi ceux-ci, les « mercenaires-gardiens de banque ». Vous remplacez les tenues de combat par un uniforme de vigile, il n'y a pas de différence. Il y a aussi les amateurs de « mercenaires-tours » comme il y a des « sex-tours ». Leurs adeptes se reconnaissent à l'appareil photos ou au camescope dont ils sont munis pour fixer leurs « exploits ». Le Liban a joué ce rôle, comme dans une certaine mesure récemment la Croatie.

E.H. : *Pour vous, être mercenaire c'est faire la guerre ?*

Pierre : Bien entendu ! Les candidats au métier de mercenaires ne se bousculent pas au portillon lorsque les armées de leur pays sont en guerre. Un soldat de métier qui ne fait pas la guerre, c'est comme un joueur de football qui ne disputerait jamais de match. L'attrait du combat et de l'aventure constitue la motivation première du mercenaire et non pas l'argent.

E.H. : *Les mercenaires ne se battent-ils pas pour de l'argent ?*

Pierre : Contrairement à la plupart des autres professions, ce n'est certainement pas la première motivation des mercenaires. Ils ne choisissent pas leur camp en fonction de ce qu'ils vont gagner. Les mercenaires qui font la guerre se battent le plus souvent pour aider des gens qui n'ont d'autre solution que de prendre les armes pour éviter d'être massacrés et ces gens ne sont pas riches. Un mercenaire n'est pas un homme riche, c'est un homme libre, libre de choisir son camp, sa cause, sa guerre.

E.H. : *Certains mercenaires ne partagent sûrement pas cette façon de voir.*

Pierre : C'est évident. Ceux-là se contentent généralement d'instruire et gagnent de l'argent. Ils travaillent le plus souvent pour


© Gamma

Volontaires français engagés en Croatie en 1991. Ils ont grimpé sur un char soviétique PT-76 pris à l'armée serbe.

des États qui disposent par conséquent de ressources financières.

E.H. : *La réputation des mercenaires ne correspond guère à cette interprétation idéale. Comment l'expliquez-vous ?*

Pierre : Les mercenaires sont des hommes comme les autres. Il y en a des bons et des mauvais. Lorsqu'un mercenaire commet un acte répréhensible, les bonnes âmes s'en prennent à toute la profession. Mais lorsqu'un médecin prescrit l'usage de sang contaminé faisant des milliers de victimes, la profession médicale n'est pas remise en cause.

E.H. : *A quelles nationalités appartiennent les mercenaires ?*

Pierre : Il en existe un certain nombre, et tout comme les mercenaires français, ils présentent un certain nombre de caractéristiques nationales assez accusées. Les Australiens et les Néo-Zélandais sont sympathiques, ce sont d'excellents soldats, mais ils sont incapables d'organiser des opérations. Les Anglais sont de bons combattants, mais leur principale activité semble être de récupérer le matériel sensible qu'ils revendent aux services secrets de leur pays. Les Japonais, quant à eux, payent pour se battre, à moins qu'ils ne travaillent en sous-main pour les grands groupes industriels de leur pays pour des missions de renseignement. Les Israéliens se louent aux causes les plus pourries, comme par exemple aux trafiquants de drogue colombiens. Ils profitent d'une réputation militaire surfaite et usurpée que leur font les médias. Les Belges sont relativement bons, bien que leurs vieux mercenaires soient souvent source de problèmes. Les Américains sont assez inefficaces. Leurs techniques de guerre sont inadaptées à une guerre de pauvres. Ils travaillent pour la CIA à 99 % car la profession de mercenaires est formellement interdite aux États-Unis et les mercenaires « free-lance » sont pourchassés par le FBI. La CIA les a utilisés au Salvador, au Nicaragua ou en Afghanistan. Ils ne se battent guère, ils font surtout de l'instruction.

E.H. : *Parlez-nous un peu des rapports des mercenaires avec les services spéciaux : on les accuse souvent de travailler ensemble la main dans la main ?*

Pierre : Il est certain qu'il y a des mercenaires qui travaillent pour les services secrets. Mais tout le monde sait que les agents modernes se recrutent principalement parmi les membres d'organisations humanitaires, les cohortes de pasteurs et les journalistes. Il m'est arrivé d'avoir affaire avec les services. Lorsqu'un Blanc se balade dans une région a priori interdite aux Blancs, cela se sait et il est rapidement contacté. Si vous voulez rester libre, vos relations avec eux doivent se faire uniquement sur la base du donnant-donnant.

E.H. : *L'action des mercenaires est-elle efficace ?*

Pierre : Oui, lorsque ceux-ci sont bons. Mais le bénéfice ne se situe pas uniquement sur le plan militaire, mais aussi sur le plan médiatique. Prenons le cas des Karens de Birmanie qui se battent contre le régime marxiste birman depuis quarante-cinq ans. Personne ne parlait d'eux il y a dix ans. Il a suffi que mon ami Jean-Philippe Courrèges se fasse tuer dans leur camp pour qu'aussitôt les médias se penchent sur cette guerre.

E.H. : *Comment voyez-vous le futur des mercenaires ?*

Pierre : Les débouchés de la profession sont fermés, il faut bien le reconnaître. Il y a pourtant toujours du travail pour les meilleurs. Le mieux pour un débutant est de découvrir une guerre oubliée et de s'y faire une place. Il en reste encore. A vous de chercher....

Propros recueillis par Olivier Ginoux

L'Afrique est-elle toujours l'Afrique ?

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS D'ELBÉE

François d'Elbée a 43 ans. Depuis l'âge de 20 ans, il passe en Afrique le plus clair de son temps. Ancien guide de chasse professionnel, pilote de brousse, il est l'un des meilleurs photographes actuels de la faune sauvage. Ce n'est sans doute pas le moyen le plus assuré de faire fortune. Mais c'est sûrement une bonne façon de vivre intensément, loin des pollutions et des raseurs. François d'Elbée est un personnage terriblement exigeant pour lui-même et pudique. Il n'aime pas beaucoup se raconter.

Priscilla Frost l'a rencontré.

Priscilla Frost : *François d'Elbée, vous êtes né à Paris, vous y avez passé votre jeunesse. Comment vous est venu le rêve de l'aventure et de l'Afrique ?*
François d'Elbée : Par la lecture des explorateurs et chasseurs d'Afrique ou d'Asie. Le héros de mes douze ans fut Jim Corbett, le fameux chasseur de tigres et de léopards mangeurs d'hommes, en Inde. Plus tard, j'ai découvert que Frederick Selous avait éprouvé le même déclic en lisant au collège les aventures du D[r] Livingstone. La lecture est à l'origine de beaucoup de vocations aventureuses.

P.F : *Quand et comment avez-vous mis le pied en Afrique ?*
F.E. : Par l'armée. Lorsque j'ai réalisé que j'avais une possibilité d'effectuer mon service militaire au Tchad dans les parachutistes, je me suis immédiatement porté volontaire. Le 6[e] RPIMA était basé à Fort-Lamy. J'ai eu la chance de pouvoir partir en mission de surveillance dans le Tibesti, non loin de la frontière libyenne et de connaître ainsi le désert dont la beauté et l'atmosphère ne m'ont pas déçu.


© D.R.

Priscilla Frost est journaliste. Elle est née en Zambie. Elle a fait ses études en Rhodésie puis en Angleterre. Elle vit en France quelques mois par an et retourne en Afrique chaque l'année pour des reportages sur la faune et la nature. Elle a publié en 1991 chez Arthaud-Flammarion **Un voile de poussière**, *sur son enfance aventureuse en Afrique.*

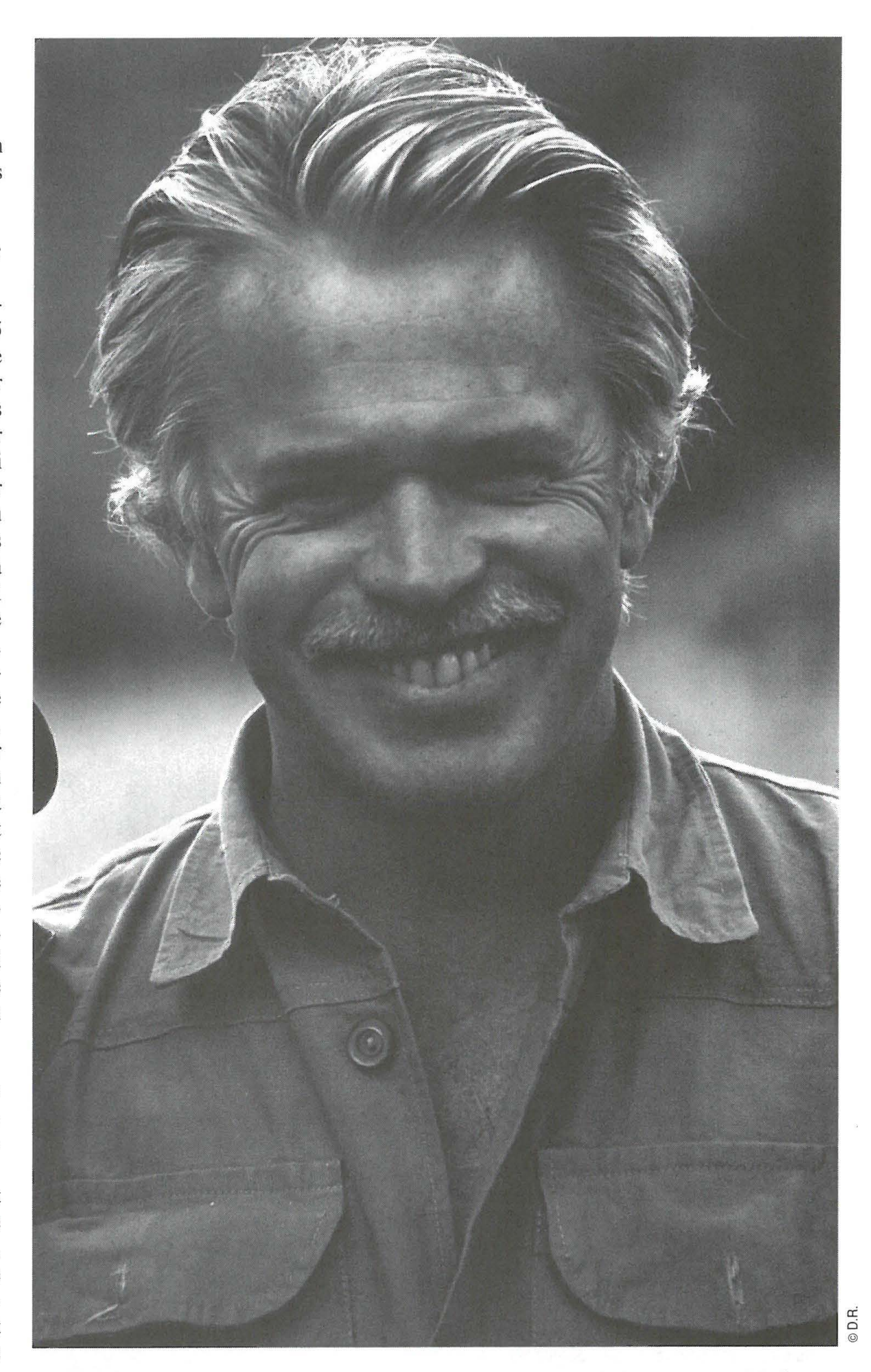
P.F. *: Qu'attendiez-vous trouver au juste ?*
F.E. : J'avais quelques images en tête, mais c'était encore beaucoup mieux que je ne l'espérais. On ne peut absolument pas imaginer l'Afrique avant d'en avoir foulé le sol et senti les odeurs. Ce fut la révélation que j'attendais et bien que ne l'ayant pas encore quittée, je faisais déjà des plans pour y retourner, sachant que désormais ma vie ne pourrait plus se concevoir sans elle. J'avais acheté un cheval. Pendant mes permissions, je traversais le fleuve Chari en nageant avec lui jusqu'aux rives camerounaises. Là, je chevauchais seul au milieu des éléphants sur le territoire de Kalamaloué. Je dormais à la belle étoile. Ce fut une bonne initiation à la vie en brousse.

P.F. : *Il existe une longue et solide tradition militaire dans votre famille, n'avez-vous jamais été tenté de faire carrière dans l'armée ?*

F.E. : Non. Mon idée de la liberté et mon caractère plutôt indépendant ne se seraient pas très bien accordés avec la vie militaire.

P.F. : *Vous souvenez-vous de votre première chasse ?*
F.E. : Mon premier gibier africain fut une antilope, un cob de buffon, tiré avec une .375 « Safari Humbert ». Le système de visée de cette carabine était totalement impropre au tir de chasse et la culasse avait un jeu pas croyable. J'avais tué cette antilope pour nourrir les ouvriers africains qui travaillaient avec moi à la construction d'un camp de chasse. Leur façon de me remercier me donna un peu l'impression d'être un imposteur. Je n'avais pas quitté Paris depuis très longtemps ; j'avais à peine 20 ans. Ils rabaissèrent mes prétentions. Il était ridicule d'imaginer qu'on n'attendait que moi pour sauver les populations de la famine. Je fais bien sûr allusion aux chasseurs et explorateurs qui ont aimé faire croire ce genre de choses et parfois l'ont peut-être cru eux-mêmes. Je me souviens aussi très bien de mon premier lion. J'avais suivi sa trace à l'intérieur d'un fourré très épais. J'étais obligé d'avancer à quatre pattes en poussant ma carabine devant moi. J'ai fini par me retrouver nez à nez avec lui, à trois ou quatre mètres. Je ne voyais que son œil jaune qui me fixait à travers la végétation. Ma balle lui est passée au travers du cerveau. Il était mort avant de toucher le sol. J'ai tiré beaucoup de lions depuis, mais je ne me mettrais jamais dans ce genre de situation aujourd'hui. Il fallait être complètement fou.

P.F. : *Quelle était l'atmosphère en Afrique francophone à l'époque où vous avez commencé votre carrière de chasseur professionnel ?*
F.E. : Fort-Archambault (aujourd'hui Sarh) est situé au sud du Tchad, non loin de la frontière centrafricaine. Dans les années soixante-dix, c'était la Mecque de la grande chasse. Cette petite ville qui avait gardé tout le charme colonial des années cinquante et qui ne vivait qu'autour du monde de la chasse et des safaris organisés par une poignée de chasseurs professionnels. Deux figures m'ont marqué dans mes débuts, aux caractères aussi forts que différents : Joël de Lamballerie, breton, une force de la nature, un tireur comme je n'en ai pas rencontré d'autres et une connaissance peu courante de la brousse. Puis Edouard Tiran, métis, excellent organisateur, très aimé de ses clients, une personnalité joviale et attachante. Il fut tué quelques années plus tard par un éléphant en forêt centrafricaine.



© D.R.

François d'Elbée. De la grande chasse aux reportages dangereux sur la faune sauvage africaine.

C'était l'âge d'or des safaris. Aucun rapport avec aujourd'hui. Il y avait une profusion de gibier inimaginable. Aujourd'hui, chaque journée de chasse coûte très cher, il y a moins de gibier et plus de compétition entre organisations pour le trophée, le confort du camp, la sécurité, la rapidité des voyages, les « packages » où tout est garanti par l'argent. Il faut obtenir les meilleurs trophées le plus vite possible, car les affaires attendent. A quelques exceptions près, les safaris n'ont plus la même saveur.

P.F. : *Avez-vous jamais regretté votre choix ?*
F.E. : A 12 ans, je rêvais de devenir chasseur en Afrique. A 20 ans, au fin fond de la forêt centrafricaine, je tirais un éléphant dont les défenses mesuraient 3 m de long et pesaient

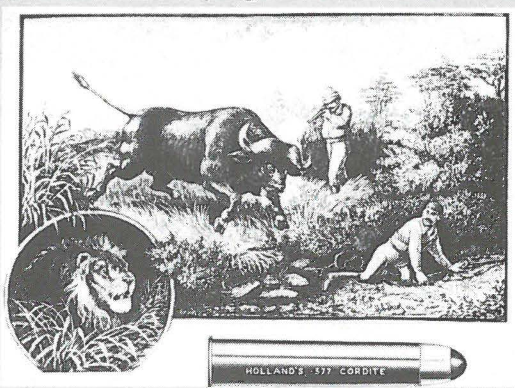


© D.R.

Philip Percival au temps de sa jeunesse. Doyen des chasseurs professionnels de l'Afrique de l'Est, adepte de la chasse au lion à cheval, il fut le guide préféré de Théodore Roosevelt et d'Ernest Hemingway à qui il servit de modèle pour le personnage de « Pop », le guide des « Vertes collines d'Afrique ».

SELOUS, LE GRAND CHASSEUR BLANC

A vingt ans, en 1871, Frederick Selous embarque pour une Afrique encore sauvage et en partie inexplorée, bien décidé à faire fortune et à ne pas s'ennuyer. Une cartouche bien tirée rapportait alors trois mille fois son prix en ivoire. On risquait naturellement d'y laisser sa peau, tué par les fièvres, les « natives », les lions, les éléphants, ou encore l'explosion de son propre fusil. Tous ces risques-là et quelques autres, Selous les a courus, avec une inaltérable bonne humeur et jamais un soupçon de lassitude. Fondateur de la Rhodésie (Zimbabwe), il critiqua ouvertement la guerre de l'Angleterre contre les Boers. Naturaliste envié, écrivain comblé, éclaireur et soldat, il servit de modèle à Haggard pour le personnage central des *Mines du roi Salomon*. Il était l'ami et le héros de Theodore Roosevelt. L'empereur Guillaume II l'avait donné en exemple aux jeunes Allemands qu'il s'en ira combattre au Tanganyika à partir de 1915. Il sera tué au combat, en 1917, à soixante-cinq ans, volontaire par esprit d'aventure. Il a sa statue, carabine au poing, au British Museum.



54 et 56 kg. Je me trouvais à deux jours de marche de mon camp de base. Mes pisteurs attachèrent les ivoires sur de longues perches et à quatre, les portèrent sur leurs épaules, en chantant, pendant deux jours. Je marchais derrière eux, ma carabine à l'épaule. Une cinquantaine d'Africains, hommes et femmes, me suivaient avec des morceaux de viande d'éléphant sur leurs têtes. Ce que je ressentais à ce moment, Selous, Hunter, Karamojo Bell, tous les grands chasseurs d'autrefois, l'avaient sans doute ressenti de la même façon. Eux aussi avaient eu un « premier éléphant ». Qui pourrait jamais regretter la réalisation complète et parfaite d'un rêve d'enfant ?

P.F. : *Dans quelles régions d'Afrique avez-vous chassé ?*

F.E. : Après cinq années au Tchad, je suis passé en Centrafrique, où j'étais en même temps pilote de brousse, une expérience que j'ai adorée, puis au Soudan, et au Kenya juste avant que la chasse ne ferme définitivement, décision stupide qui n'a fait qu'encourager le braconnage. J'ai chassé aussi en Zambie, où j'étais « Honorary Game Ranger », c'est-à-dire que je faisais la chasse aux braconniers. Je suis allé en Tanzanie dans la fameuse réserve de chasse du Selous (55 000 km²) qui a depuis subi un braconnage d'éléphants désastreux. J'ai également un peu chassé au Gabon. La grande forêt équatoriale y est aussi envoûtante que le désert. J'ai aimé tous ces pays sans exception.

A la fin, pourtant, les safaris commençaient à se ressembler, à prendre un aspect routinier, sauf pour les trois derniers où j'ai guidé des chasseurs à l'arc sur l'éléphant et le buffle. Dans ce type de chasse on est obligé de se remettre complètement en question. Il y a une différence énorme entre tirer un buffle à 150 m avec une carabine à lunette et lui envoyer une simple flèche à 15 m. Le terme de « chasse sportive » reprend toute sa signification. Une approche à une telle distance est infiniment difficile et assez dangereuse.

P.F. : *Avez-vous toujours été intéressé par la photographie ou cette passion est-elle récente ?*

F.E. : J'ai toujours pratiqué et aimé la photographie, mais en faire un métier vous donne cette chance, comme pour la chasse, de sortir par nécessité du niveau amateur et vous ouvre automatiquement de nouveaux horizons, en vous ôtant en même temps pas mal d'illusions.

P.F. : *Comment avez-vous vécu votre retour en France ?*

F.E. : Je n'ai jamais voulu accepter l'idée d'un « retour » en France. J'ai toujours préféré considérer Paris et la France davantage comme une escale entre deux voyages africains, même si cette escale dure parfois six mois. L'idéal serait plutôt trois mois en France, ce qui est largement suffisant pour apprécier les progrès de la civilisation (rire), et huit ou neuf en brousse, sous la tente, sans oublier quelques bons livres.

P.F. : *Pourriez-vous échapper un jour au monde de la chasse ?*
F.E. : Je n'ai ni le désir ni de raisons de m'éloigner du monde de la chasse. Mon expérience professionnelle m'a néanmoins donné un certain recul. Mon propre désir de chasser, c'est-à-dire poursuivre un gibier pour l'abattre, s'est considérablement estompé. Réussir une bonne photo est devenu pour moi un défi beaucoup plus intéressant parce que plus difficile.

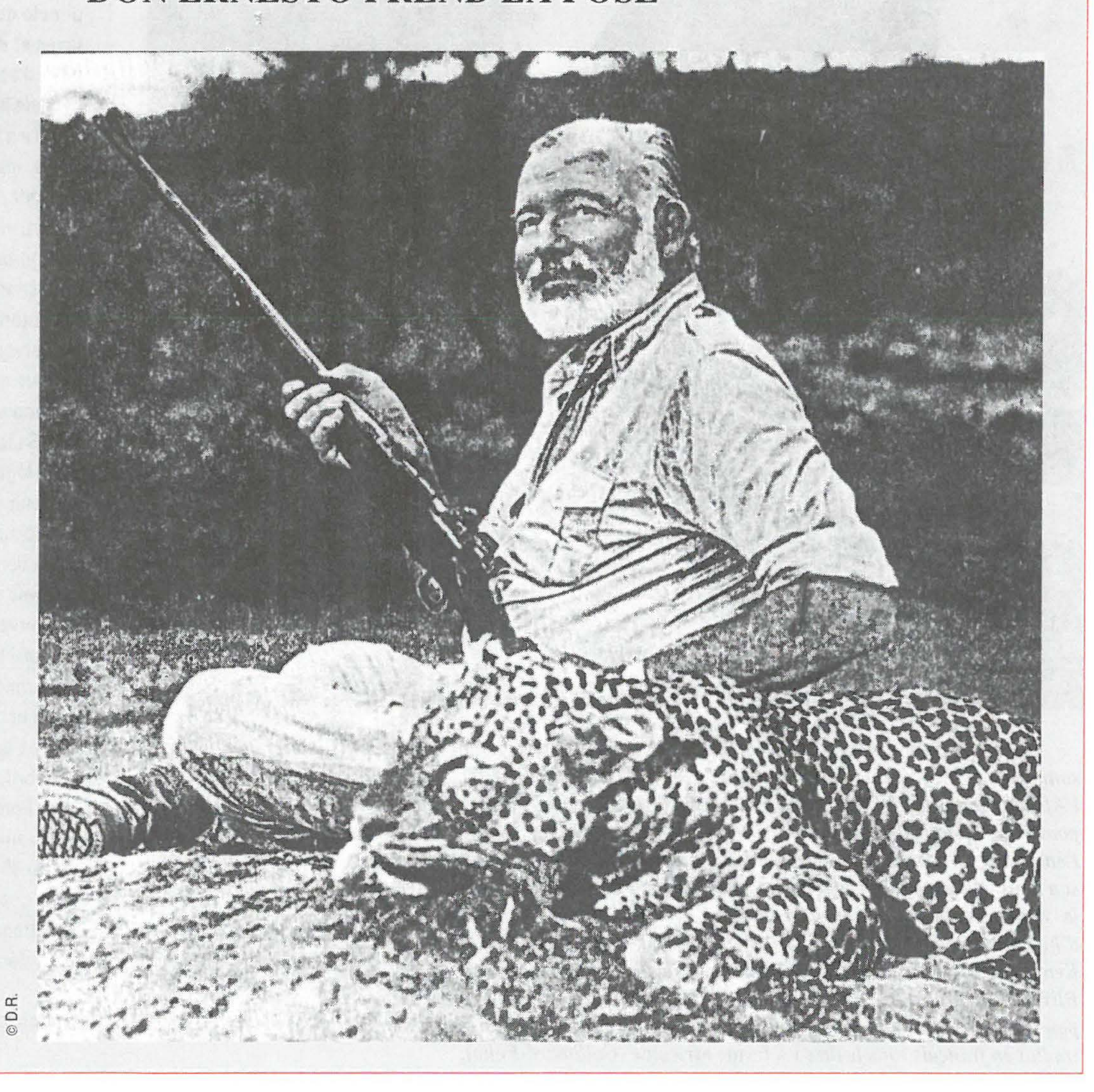
P.F. : *Arrivez-vous à satisfaire votre goût de l'aventure à travers la photographie ?*
F.E. : Dans un certain sens, oui. Les reportages risqués ne manquent pas, même en restant dans le domaine animalier. J'ai suivi l'année dernière une équipe de capture en Zambie. Il y a eu des moments plutôt intenses. Je n'ai pas pu m'empêcher d'y participer moi-même et laisser mes appareils. Il fallait capturer des antilopes « sitatunga » dans les marais de Bangwelu (nord-ouest de la Zambie) en leur sautant sur le dos depuis un hélicoptère, en évitant de se faire avaler par un crocodile. En cas de pépin, personne n'aurait pu nous secourir.

P.F. : *On vous décrit souvent comme un aventurier. Acceptez-vous cette définition ?*
F.E. : Je pense qu'aimer l'aventure, c'est simplement accepter et aimer l'idée d'être confronté à une situation inconnue en sachant qu'elle comporte forcément des risques et qu'à aucun moment, il ne sera possible de revenir en arrière. A partir de là, il existe toutes sortes d'aventures possibles. Mon goût personnel de l'aventure est lié à mon attirance pour les grands espaces vraiment sauvages, ce qui ne va pas sans un certain romantisme. J'ai parfois l'impression d'être né soixante ans trop tard. Aujourd'hui, on confond trop souvent aventure avec exploit sportif. Pour moi, l'aventure signifie d'abord un style de vie, qui n'est ni celui des expéditions de trekking en groupes du genre survie sponsorisée et télévisée ni celui non plus des trafiquants.

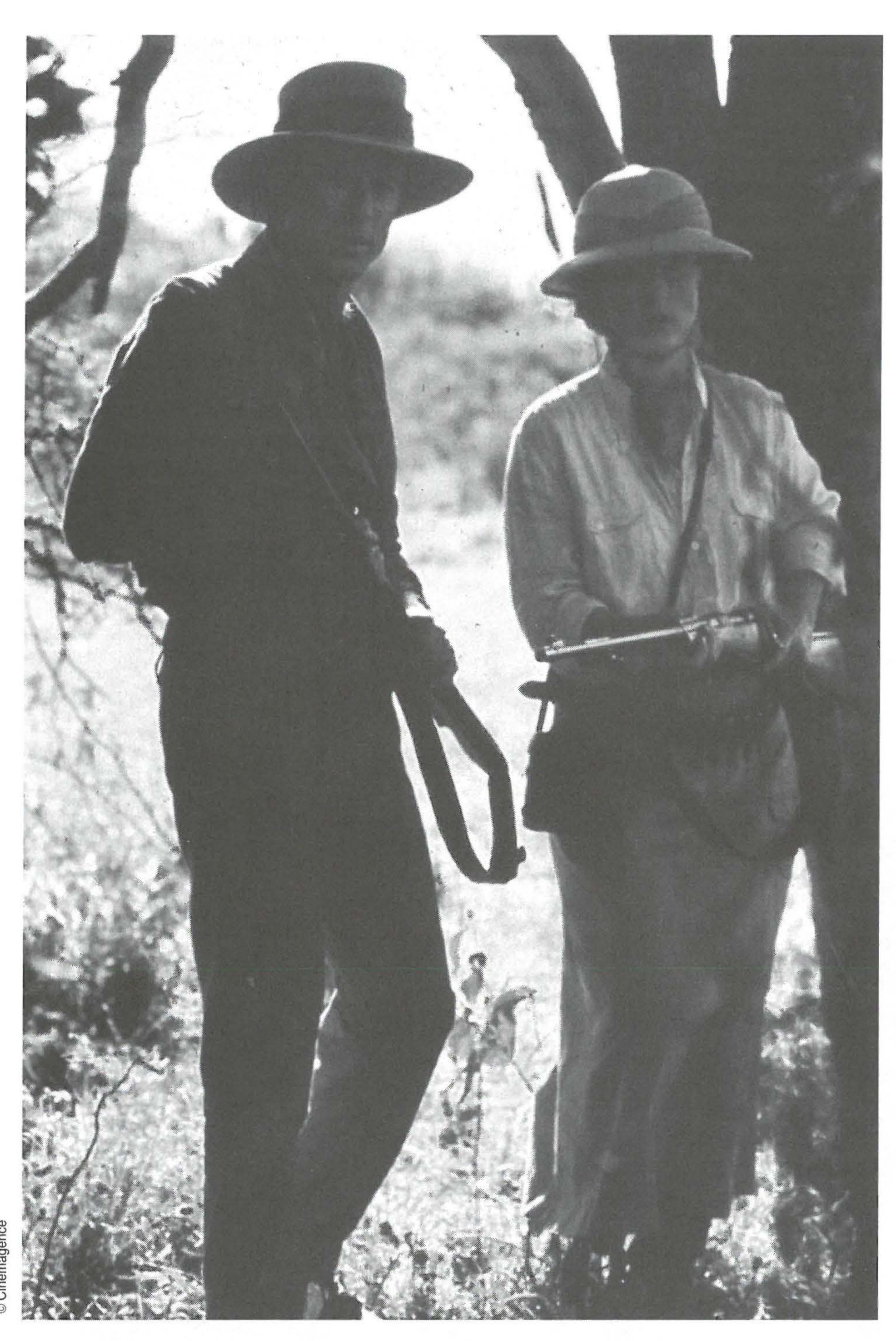
Propos recueillis par Priscilla Frost

DON ERNESTO PREND LA POSE

Même ceux qui ignorent son œuvre connaissent la légende mise en musique par Ernest Hemingway. Bourlingueur illusionniste, il tenait pour principe qu'une réputation d'homme d'action profite à la renommée de l'écrivain et à la vente de ses livres. Il se flattait donc d'user une épouse par roman, chassait le buffle et le léopard, pêchait des espadons géants, guerroyait comme reporter chez les républicains espagnols, tirait des bordées mémorables dans les bars de Cuba ou de Miami, et cassait la figure des journalistes soupçonneux. Ses deux séjours de chasse en Tanzanie et au Kenya (1933 et 1953) ont donné naissance à des pages souvent justes sur l'atmosphère de la brousse africaine et du safari (*Les Vertes Collines d'Afrique*, *L'Heure triomphale de Mr Macomber* ou encore *Les Neiges du Kilimandjaro*). Derrière la légende, il y avait un écrivain qui vécut sa plus grande aventure face aux pages blanches et chercha dans l'alcool une compensation à sa fragilité. Lorsqu'il ne se sentit plus capable d'écrire, il se tua.



© D.R.



© Cinémagence

Meryl Streep et Robert Redford dans Out of Africa, *film de Sydney Pollack. Ils interprètent les personnages de Karen Blixen et de Denys Finch-Hatton qui vécurent la grande et brève aventure de l'Afrique anglaise de l'Est, avant 1930. Née en 1888 au Danemark, Karen Blixen était partie à 26 ans pour le Kenya où elle épousa son cousin le baron von Blixen. Mariage de raison qui fut sans lendemain. Pendant dix-sept ans, elle dirigea une plantation de café au pied des collines du Ngong. Délaissée par son mari, elle découvrit l'amour avec Denys Finch-Hatton, type achevé de ces gentlemen aventureux que la vieille Angleterre envoyait régner sur ses lointaines colonies, séduisant mélange d'intellectuel et d'homme d'action, qui récitait Homère et Shakespeare en safari. Lui aussi possédait une ferme au Kenya, mais il se consacrait exclusivement à la grande chasse, passion qu'il fit partager par Karen Blixen. Il se tua en 1931 aux commandes de son Locust. La même année, Karen Blixen quitta l'Afrique pour ne plus y revenir. Elle s'enferma chez elle au Danemark pour écrire. Son livre,* Out of Africa, *a été traduit en français sous le titre* La ferme africaine *(Gallimard-Folio).*

CHASSEURS DE BRACONNIERS

Depuis l'indépendance des anciennes colonies africaines, le braconnage s'est développé à un niveau industriel favorisé par le laxisme ambiant et la circulation massive des armes, mettant en péril plusieurs espèces animales qu'un siècle de chasse intensive n'avait fait qu'écorner. Les troupes organisées des braconniers indigènes tuent moins pour la viande, ce qui serait demi-mal, que pour vendre l'ivoire des éléphants, les queues des girafes pour en faire des chasse-mouches et des cornes de rhinocéros pour leur prétendu pouvoir aphrodisiaque.

Lorsqu'un buffle, une antilope ou un éléphant sont tués à l'occasion d'un safari, dans le cadre d'une stricte réglementation qui en limite le nombre par rapport à l'équilibre de l'espèce, la viande nourrit le village le plus proche. C'est la coutume. Les chasseurs ne prélèvent que ce qui est nécessaire à leur subsistance. Alors le gros du gibier profite à l'Afrique. Sous la forme directe de protéines et sous les espèces de taxes et de devises que le chasseur verse au pays d'accueil.

Mais le safari profite peut-être plus encore à l'Afrique par la préservation de la faune. Inversement, partout où la chasse est interdite, la brousse a été transformée en désert, vidée en peu de temps par un braconnage stupide. Seule, la présence du chasseur blanc parvient à le limiter, incitant les autorités locales à se soucier de préserver la faune, notion nouvelle en Afrique et pourtant vitale pour elle.

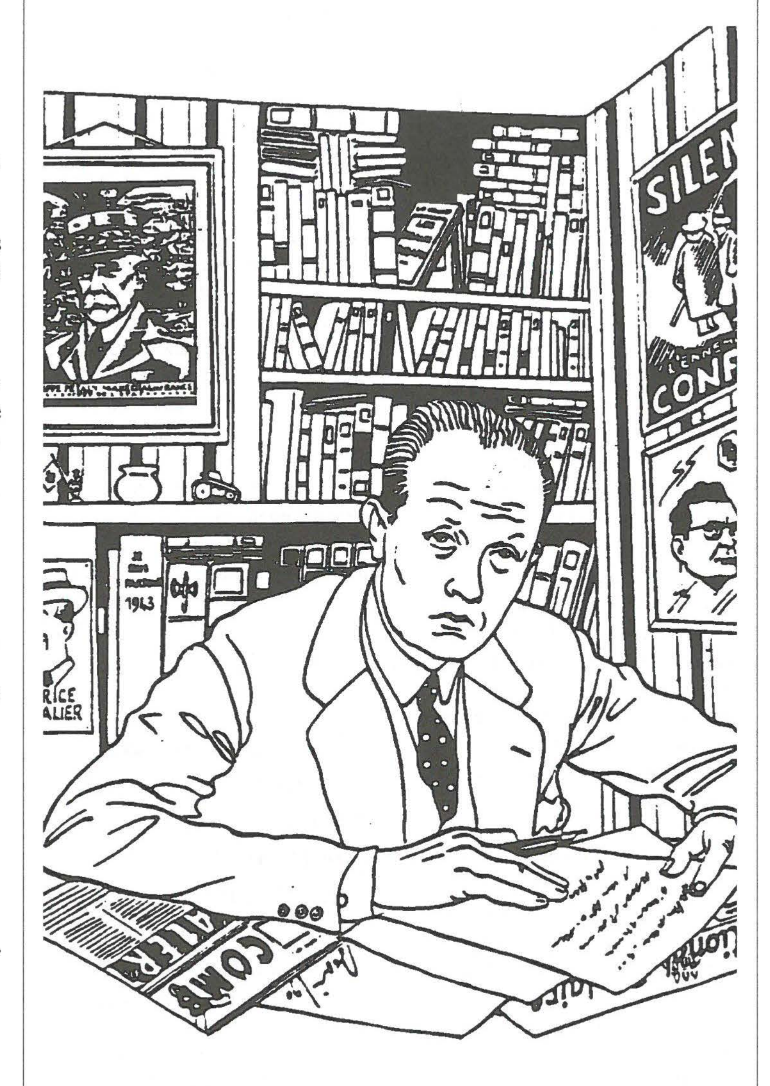
Tandis qu'à Tokyo, les membres de la CITES (1) débattent sans fin des problèmes du trafic légal ou non de l'ivoire et des cornes en provenance des parcs africains, les gardes, protecteurs de la faune, mènent une guerre journalière et dangereuse contre les « bracos ».

Dans cette lutte sanglante, certains pays conservent de bons atouts. Au Kenya le Dr. Richard Leakey, promu directeur du « Game Department », a carte blanche. Leakey, dont la vie est mise à prix par les braconniers, a équipé des commandos entraînés par les SAS britanniques qu'il envoie dans les parcs avec l'ordre de tirer à vue sur les braconniers. En vingt ans le Kenya avait perdu 85 % de sa population d'éléphants mais depuis l'intervention de Leakey l'abattage illégal des pachydermes s'est considérablement réduit.

P.F.

(1) Convention International Trade Species.

Livres



Journal 1939-1945
par Pierre Drieu La Rochelle

« Fallait-il publier ? Ne pas publier ? » Cette question posée en préalable à toute autre par les éditeurs et la plupart de ceux qui ont commenté la publication de ce *Journal* en dit long sur la tentation de censurer les auteurs et les pensées non conformes. Le *Journal* ayant été publié, certains se crurent tenus d'insulter la personne d'un écrivain mort depuis cinquante ans.

Romancier, essayiste,journaliste immergé dans le combat politique de son temps, Pierre Drieu La Rochelle reste avant tout un écrivain, un homme dont la sensibilité et les tensions intérieures s'expriment par la plume.

Ecrit sans penser au public, le *Journal* est un document brut d'une absolue sincérité. Les idées et les sentiments ont été jetés sur le papier tout à trac, comme ils venaient, avec fureur parfois et avec excès. La part personnelle tient une grande place qu'il s'agisse d'interrogations sur la valeur de l'œuvre ou de confessions érotiques et sentimentales.

Mais ce *Journal* s'inscrit avant tout dans la Seconde Guerre mondiale. Drieu est dur et injuste avec beaucoup de ses contemporains. Gaston Gallimard, Brasillach, Gaxotte, Abetz ou Doriot font les frais de son irritation. Pétain est *« un vieux con »*, Laval *« un débris fait derrière une roulotte »*. Seul, Malraux évite son ire vengeresse. Circonstance atténuante, il n'est pas plus tendre pour sa propre personne. Il ne se pardonne rien.Et pourtant, de son autodénigrement, il sort grandi. L'implacable regard sur soi relève d'une exigence extrême. Comment n'aurait-il pas souffert des bassesses de son temps ?

Drieu La Rochelle échappe aux classifications conventionnelles de gauche ou de droite. Dire qu'il fut « fasciste » ne résoud rien, tant le mot a été vidé de sens. Comme beaucoup de combattants rescapés de l'holocauste de 1914-1918, il croit à la priorité d'une entente entre Français et Allemands. Pourtant les Allemands l'exaspèrent et ses sympathies vont aux Anglais.

Devant la défaite, en juin 1940, il éprouve la tentation du suicide. Après, il espère que l'Allemagne pourrait être le fédérateur d'une nouvelle Europe arrachée à la décadence. Il sera rapidement déçu et désespéré. Par défi, il refusera pourtant de se retirer dans une tour d'ivoire ou de s'exiler comme l'en prient ses amis. L'aventure hitlérienne touchait un point sensible. Ses commentaires sur Hitler ne sont pas tendres, mais vers la fin, il écrira : *« En gros,* [Hitler] *a dressé devant moi mon idéal politique : fierté physique, recherche de l'allure, du prestige, héroïsme guerrier et même besoin romantique de s'épuiser, de se détruire dans un élan non calculé, non mesuré, excessif, fatal. »*

Son antisémitisme, comme le rappelle Jean Hervier dans une introduction nuancée, relève de la sphère privée. Les écrits publiés durant l'occupation sont en retrait sur les textes antérieurs. Drieu n'est pas de ceux qui hurlent avec les loups. Lui, qui dit haïr les Juifs *« parce qu'ils sont par excellence le monde moderne que j'abhorre »* (*Gilles*), n'a de cesse d'obtenir la libération de ses amis juifs emprisonnés.

Cet écrivain fasciné par la politique n'était pas un politique. Il était beaucoup trop sensible, droit et assoiffé d'absolu. En lui se pose l'énigme de l'engagement ressenti comme nécessité existentielle. Drieu était l'un de ces rêveurs éveillés dont parle T.E. Lawrence. De telles natures ne peuvent se tenir à l'écart quand l'histoire semble offrir l'occasion de changer leur rêve en action.

D.V.

Gallimard. Edition établie, présentée et annotée par Julien Hervier. 528 pages, Index, 140 francs.

N.B. L'ouvrage de Jean Mabire, *Drieu parmi nous* fait l'objet d'une réédition au Trident, 270 pages, 99 francs.

Dictionnaire des mots historiques
par François Bluche

De la petite histoire ? Que non. Car le mot historique — l'historien de Louis XIV l'explique fort bien dans sa préface — appartient à notre mémoire collective et à notre imaginaire, reflète notre caractère national, porte la marque d'une civilisation, permet de juger de la valeur des hommes. Bref, il condense l'histoire. Comme le révèle François Bluche, les six cents mots ici rassemblés, présentés et analysés ne sont pas tous authentiques (à peine une centaine). Mais apocryphes ou non, ils méritent d'être retenus. Avec eux, l'histoire se fait drôle, tragique, vulgaire, aristocratique, absurde, injuste, vaniteuse. Car le mot historique est *« cri d'agonie ou jeu de mots, appel aux armes ou signe de défaillance, triomphant ou désespéré »*. Dans tous les cas, la pédagogie est forte : un mot court vaut mieux qu'un long discours.

F.V.

De Fallois, 402 pages, 120 francs.

Les Ormesson
par Jean-François Solnon

Avec douze générations au service de l'Etat, les Ormesson méritent de figurer au livre Guiness des records. Du XVI[e] siècle à nos jours, d'Olivier Lefèvre qui acheta en 1554 la « terre et maison » d'Ormesson et qui fut à l'origine de la dynastie, à Henri, inspecteur des Finances depuis 1971, les Ormesson se sont continûment illustrés comme grands commis de l'Etat. Chez eux, la passion du service au changement de règne et de régime : seul l'Empire ne réussit pas à les rallier. Peu de capitaines — deux seulement, un au XVIII[e] siècle, l'autre au XIX[e] siècle — mais des magistrats et des diplomates. Soucieux d'équité, préoccupés du bien public, de reproduire le modèle familial et de ne jamais trahir leur milieu, ils correspondent assez bien au portrait de famille qu'en traça le romancier Jean d'Ormesson, celui de *« magistrats, très intègres, parlementaires austères, toujours un peu rigides et peut-être vaguement irritants à force de vertus »*. Sérieux

et probité garantissent leur indépendance : Olivier d'Ormesson refusera à Colbert et à Louis XIV de condamner à mort Fouquet. On comprend l'extraordinaire aubaine pour un historien que celle de suivre de François Ier à la Ve République l'évolution d'une telle famille. Et quand l'historien se nomme Solnon, le résultat est de qualité.

F.V.

Fayard, 538 pages, 150 francs.

Les Vikings à travers le monde
par Jean Mabire

L'auteur a abandonné la Deuxième Guerre mondiale pour les hommes du Nord, leurs aventures et leurs combats. Appuyé sur une documentation solide, imprégné du souffle des sagas et inspiré par le vent, les landes et la mer, Mabire empoigne son lecteur, l'installe dans un navire et... vogue le Viking !

Le premier des héros scandinaves à être entré avec violence dans l'histoire de l'Occident est Thorgis, sans doute originaire de la côte occidentale de Norvège. En 839, à la tête de 6 000 guerriers, il serait devenu roi de l'Irlande du Nord avant d'être noyé dans un lac irlandais ; Rag Lodbrog — Ragnar « aux braies couvertes de poils » —, le plus fameux des Vikings danois, qui se bat de Dublin à Byzance, de Paris à l'Ecosse en passant par les Orcades et le Jutland ; Erik le Rouge, banni de chez lui, mais qui, pour rester un homme libre, découvre le Groenland et s'y installe pour trois hivers avec un demi-millier d'hommes, de femmes et d'enfants. Autour de chaque nom (il y en a plusieurs dizaines), Jean Mabire construit un court récit. Il raconte ainsi, un peu comme l'avait fait Pourrat avec son *Gaspard des Montagnes*, l'histoire des Vikings : à une veillée de Pourrat correspond chez Mabire, un homme et une région. Peu à peu, ce fabuleux empire sans empereur se met en place, de Terre-Neuve à la Caspienne, de la mer Blanche à la mer Noire, du détroit de Gibraltar au cercle Arctique. Au total, une fresque vivante qui enchaîne les uns aux autres des tableaux et des rêves, et qui évoque, superbe, « *la plus fantastique épopée navale de tous les temps* ». Epopée ponctuée de larges rasades de bière bien fraîche et mousseuse : « *Buvons à la santé du dieu Odin ! Qu'il nous apporte la sagesse dans nos audaces !* »

F.V.

Editions l'Ancre de Marine, Saint-Malo, 240 p., 135 F.

Les Vikings
par Régis Boyer

A bien des égards, un livre à l'opposé de celui de Jean Mabire. Alors que ce dernier met en scène des guerriers païens, « fils de la tempête et du carnage », Régis Boyer lui, rejette le bruit, la fureur, le sang, la mort et les runes sacrées pour dresser un portrait moins romantique, moins truculent mais peut-être plus vraisemblable du Viking : celui du marchand de grande envergure, hardi marin, habile guerrier spécialisé dans les coups de main plus que dans la bataille rangée. Selon Régis Boyer « *la guerre, en soi, la prouesse pure, ne sont jamais la préoccupation première des Vikings* ». En fait, précise ce professeur de littérature et civilisation scandinaves à l'université de Paris-Sorbonne, cet idéal existe, mais il est tardif, vraisemblablement sous l'influence des romans courtois et des chansons de geste. Pourquoi alors prennent-ils les armes ? et pourquoi vont-ils au loin ? « *Pour aller chercher de l'or* », dit une inscription runique de Suède. Autrement dit, pour faire du commerce et pour s'enrichir par le négoce.

Or les Vikings bénéficient de circonstances historiques qu'ils sauront utiliser de façon exceptionnelle. En effet, l'expansion musulmane a interrompu le commerce entre l'ouest et l'est de la Méditerranée, ce qu'avait montré Jacques Pirenne dans *Mahomet et Charlemagne* (réédité aux P.U.F., 222 pages, 48 francs). Du coup les Vikings se sont engouffrés dans cet espace libre, ont capté ces relations commerciales, promouvant ainsi un axe qui part de Byzance, remonte par la Russie, débouche dans la Baltique et se prolonge en mer du Nord puis dans la Manche et l'Atlantique. On comprend alors mieux leur expansion vers l'est et vers l'ouest. Jalonné de places commerciales (Helgö, Hedeby), servi par des supériorités techniques décisives (bateaux adaptés au transport), animé par de véritables guildes de commerçants liés entre eux par serment, facilité par une absence d'opposition sérieuse à leurs expéditions, soutenu par un sens aigu de l'organisation, ce dynamisme perçu par les moines occidentaux — leurs principales victimes — comme une cascade de violence, laisse progressivement la place à une colonisation plus pacifique en Angleterre, en Irlande ou en Normandie. Cette société en expansion, Boyer la présente sous tous ses aspects. Surtout, il suggère que « les pirates du Nord » ont agi comme des ferments, des révélateurs, des facteurs d'éclosion pour les pays et les nations qu'ils ont bousculés. « Ils ont créé ou contribué à créer des Etats ou des nations nouveaux. Ils ont suscité des courants d'échange inexistants avant eux. Ils ont en quelque sorte revivifié un monde qui avait tendance à se refermer sur lui-même. » En ce sens, Boyer rejoint Mabire et sa part de rêve.

F.V.

Plon, 440 p., 150 F.

Ma croisade pour l'Angleterre, juin 1940
par René de Chambrun

On sait que l'auteur, gendre de Pierre Laval, est aussi descendant en ligne directe de La Fayette. A ce titre, il est citoyen honoraire des Etats-Unis. Par sa mère Clara Longworth, il était parent du président Roosevelt et en relation avec tout l'establishment américain. En octobre 1990, en voyage aux Etats-Unis, il tombe sur l'ouvrage de Christopher Andrew et d'Oleg Gordiersky (paru en France chez Fayard), *Le KGB dans le monde, 1917-1990*. Dans cette étude, Harry Hopkins, l'un des créateurs du New Deal et l'un des conseillers les plus écoutés de Roosevelt, est décrit comme « *le plus important des agents soviétiques aux Etats-Unis pendant la guerre* ». Or Chambrun connaît bien Hopkins. A plusieurs reprises, ils se sont rencontrés, de 1930 à 1934, pendant l'été 1940 et « indirectement » en 1945, lorsque Hopkins cherchera à faire éliminer son ami. Reviennent alors à la mémoire de Chambrun les souvenirs de l'année dramatique. Ils constituent l'essentiel de ce livre riche d'anecdotes et important pour ce qu'il fait connaître de l'histoire diplomatique de l'été 1940. En effet, persuadé, dès Dunkerque, de la victoire finale de l'Angleterre, Chambrun avait réussi à convaincre Roosevelt, d'une part de livrer à l'Angleterre les canons de DCA, les chars et les chasseurs commandés par la France, d'autre part de faire ravitailler la zone libre. Son but ? Sauvegarder les relations entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, capables à elles trois de faire plier Hitler. Si la première de ces missions fut une réussite (« *Mon pays ne l'oubliera jamais* », lui dit l'ambassadeur britannique à Washington), la seconde échouera à cause de manœuvres obscures. Où l'on retrouve la patte de Hopkins et celle de De Gaulle.

F.V.

Perrin, 270 p., 120 F.

Histoire du Moyen Age français
par Laurent Theis

Dans l'excellente collection chronologique de chez Perrin, l'ouvrage de Laurent Theis est à retenir. Rigueur, clarté, prudence, équilibre, choix raisonné d'une ligne de force (celle qui met en évidence la lente maturation de ce qui deviendra la nation française), vagabondages nécessaires (mais point trop) dans des espaces marginaux : voilà des annales qui se lisent avec plaisir. Et qui restent fidèles au moine de Saint-Denis qui définissait ainsi son travail, en 1410 : « Escripre les notables faiz de France pour avoir mémoire des choses passées. »

F.V.

Chronologie commentée, Perrin, 400 pages, 170 francs.

Vues sur la piraterie. Des origines à nos jours.
sous la direction de Gérard A. Jaeger

Avec ses 6 000 ans d'histoire et ses légendes, la piraterie fascine aussi bien l'historien professionnel que le grand public. Relève-t-elle de

l'économie ? de la pure aventure ? d'une volonté de vivre aux marges de la société ? Reflète-t-elle une action politique ? une révolte sociale ? Est-elle déterminée par des éléments géographiques particuliers et des circonstances historiques exceptionnelles ? Est-elle le fait d'individus ou de bandes, ou d'Etats ? Un peu de tout cela, répondent la trentaine d'historiens qui présentent *« la piraterie dans tous ses états »*. Effectivement, rien ne manque : des pirates phéniciens et étrusques aux « pirates de l'air » et à la « piraterie informatique » en passant par les mutins, les pilleurs d'épaves, les femmes pirates, la flibusterie, les raids vikings et les corsaires barbaresques, tous les grands prédateurs des mers, des terres et des airs sont passés en revue. Même ceux qui ont envahi la littérature, le cinéma et la science-fiction ne sont pas oubliés. Et ces pages d'histoire se lisent comme un roman.

F.V.

Tallandier, 430 pages, 158 francs.

L'homme romain
sous la direction d'Andrea Giardina

Bien sûr, il y a quelque chose de réducteur à vouloir présenter à travers onze portraits (le citoyen, le prêtre, le juriste, le soldat, l'esclave, l'affranchi, le paysan, l'artisan, le marchand, le pauvre, le bandit) les caractères de l'homme romain. Bien sûr, certains traits n'ont rien de spécifique et pourraient souvent s'appliquer à d'autres civilisations et d'autres cultures. Bien sûr, enfin, certaines schématisations sont excessives, trop abstraites, ou mal perçues dans le temps, et certains choix de « type » sont contestables (on aurait, par exemple, aime une figure du « provincial », d'un sénateur et pourquoi pas d'un « romain chrétien » !) mais l'ensemble constitue un bel et bon ouvrage. Il passionne par la rencontre de l'histoire et de l'anthropologie. Il expose les clichés des Romains (comment perçoivent-ils le soldat, par exemple) et les corrige par la critique historique la plus récente. Comme dans un puzzle, il reconstitue un homme romain imaginaire et vrai, à la manière de « l'idéal-type » de Max Weber, débouchant sur la notion d'*humanitas* et sur les rapports entre les Romains et les autres. Pour autant, cet ouvrage ne bouleverse pas la tradition antique. Déjà les Anciens cherchaient à formuler les caractères de chaque peuple : *« Nous ne pouvons pas nous prétendre supérieurs aux Espagnols par le nombre,* disait Cicéron, *ni aux Gaulois par la force, ni aux Carthaginois par l'habileté, ni aux Grecs par les arts, ni même aux Italiens et aux Latins par les qualités natives propres à cette race et à cette terre ; c'est par la piété et par la religion* [...] *que nous avons montré notre supériorité sur tous les peuples et sur toutes les nations. »*

F.V.

Le Seuil, coll. "L'univers historique", 480 pages, 235 francs.

Le Grand Dehors
par Michel Le Bris

Nous savons aujourd'hui un peu mieux qu'hier de quoi se meurt la littérature : de se faire la servante des idéologies sous prétexte d'engagement et de ne plus rein savoir du monde ; de se replier sur son trop plein de soi en s'aliénant aux sciences humaines pour ne plus sentir que ses petits émois ; ou encore, se revendiquant « d'avant-garde », de n'être plus rien que jeux de mots.

En danger de mort, la littérature? Reste à la réinventer. Tel est le sens du *Grand dehors* : un manifeste pour une « autre » littérature, une littérature de plein vent, à travers le portrait littéraire des écrivains de l'aventure qui comptent aux yeux de Michel le Bris, l'auteur de *L'Homme aux semelles de vent.*

G.C.

Payot, Essais, 404 p.,160 F.

Histoire militaire de la France
sous la direction d'André Corvisier

L'*Histoire de l'armée française* du général Weygand avait bercé notre enfance. Illustrée en noir et blanc, rehaussée de planches couleurs, elle faisait défiler des Gaulois du Musée de l'armée, des chevaliers à la lourde cuirasse, des mousquetaires du Roi, des volontaires de Valmy, des goumiers de l'Empire et des poilus de Verdun. Peu de marins et d'aviateurs. Peu de représentants des services techniques, si ce n'est les pontonniers du général Eblé. On lisait des bribes d'un texte conventionnel, mais solide. On regardait les uniformes, les canons, les étendards. On suivait sur les cartes, les manœuvres. On rêvait. On était heureux. Depuis cette histoire, à plusieurs reprises mise à jour et rééditée, aucune entreprise de ce genre n'avait vu le jour.

Celle qui nous est proposée, bien que supérieure sur tous les plans à celle de Weygand, est inférieure sur un point à l'œuvre du général : elle ne fouette pas l'imagination et n'incline pas à la rêverie. Est-ce la faute d'une iconographie, instructive et savante certes, mais blafarde, rare et cafardeuse ? Ou est-ce les normes d'une histoire peut-être plus rigoureuse mais que seule les « presque spécialistes » peuvent lire ? Quoi qu'il en soit, ces ouvrages seront, comme on dit, des livres de référence. Des quatre volumes prévus, deux sont parus : *Des origines à 1715* et *de 1715 à 187.* Si l'ensemble est placé sous la direction d'André Corvisier, maître incontestable de la recherche en histoire militaire, chaque volume a son propre directeur (Philippe Contamine pour le premier ; le général (CR) Jean Delmas pour le deuxième) qui rassemble les spécialistes de chaque période. Autant dire que l'on a réuni les meilleurs connaisseurs du sujet.

La tonalité d'ensemble est universitaire : on ne manque pas de tableaux, de chronologies, d'études sur les origines sociales et géographiques de tel ou de tel corps de troupes, de plans de carrière, de pourcentages, d'effectifs, etc. On ne s'en plaindra pas. Pendant trop longtemps, l'histoire militaire a souffert de l'à-peu-près et d'une étroitesse d'esprit déplorable : le lyrisme tenait lieu d'analyse et de description, de connaissances. Ce n'est évidemment pas le cas avec ces deux volumes où conformément aux souhaits d'André Corvisier, l'histoire militaire est « désenclavée », reliée à la nation dans tous ses aspects : politiques, institutionnels, techniques, éducatifs, financiers, économiques, sociaux, etc. Ni l'opinion publique, ni les formes de recrutement n'ont été négligées. Si les chefs militaires sont toujours bien campés, les hommes qui ont combattu ou seulement porté les armes, le sort des prisonniers (étrangers en France ou Français à l'étranger), le statut des femmes qui accompagnaient les armées sont également évoqués. Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette histoire militaire de la France soit du même coup une histoire de la France, de la nation et de l'Etat, abordée sous l'angle militaire : *« L'histoire de la formation de la France,* observe Philippe Contamine, *de son unité, de son indivisibilité, est pratiquement indissociable de son histoire militaire. »* Ce que de Gaulle résume en une formule : *« La France fut faite à coups d'épée. »*

F.V.

P.U.F. Tome 1, *Des origines* à 1715, 648 pages, 550 francs. Tome 2, *De 1715 à 1871*, 624 pages, 498 francs.

Histoire de la pensée
par Jacques Chevalier

Trente-six ans après sa première publication, ce traité, dont E. Gilson disait qu'il constituait *« la meilleure histoire de la philosophie de langue française »*, n'a rien perdu de son actualité. Profondément imprégné de culture chrétienne, Jacques Chevalier fut le maître de Bergson et de Jean Guitton. Ses portraits reflètent assez justement la perception que l'on avait jadis de la pensée antique, des pré-socratiques aux écoles néo-platoniciennes. L'humanisme classique voulait que l'on considéra l'aurore de la pensée en Occident comme l'annonce de la Bonne Nouvelle et du message chrétien, et compréhensible uniquement grâce à cet éclairage. Une conception sans doute surannée, mais qui séduira encore les esprits traditionalistes.

B.C.

Editions Universitaires, 600 p., 415 F.

Bêtes et Gens du Grand Nord
par James Oliver Curwood

Ce que l'on sait de James-Oliver Curwood (1878-1927), ce sont ses romans qui nous l'apprennent. A huit ans, ce jeune Américain du Michigan possède son premier fusil. Il préfère l'école buissonnière au tableau noir. Devenu journaliste à Detroit, il s'ennuie et ne rêve que du

Grand Nord canadien où chaque année il part plusieurs mois pour des expéditions de chasse. C'est là qu'il commence à écrire des romans inspirés par ses propres expériences. A la demande du gouvernement du Canada, il passe trois ans dans les régions arctiques jusque-là inexplorées en compagnie de trappeurs et d'Indiens. Il en reviendra marqué à jamais. Toute son œuvre sera dictée par son amour du Northland, immense contrée sauvage où la nature reste inviolée. Les êtres vivants, hommes ou animaux, s'ils veulent y survivre, doivent être forts ou disparaître. Par ses thèmes d'inspiration, Curwood s'apparente au Jack London des romans du Nord. Mais il en diffère par un ton moins cruellement tragique. Son admirable *Grizzli* a été porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud (*L'Ours*). La collection *Bouquins* (Robert Laffont) vient de consacrer un volume à dix de ses meilleurs romans.

D.V.

Bouquins, Robert Laffont, 1 055 p., 130 F.

Pensées pour moi-même
de Marc Aurèle

« Il faut dans l'usage des principes, être semblable au pugiliste non au gladiateur : celui-ci, s'il lâche son épée, est perdu, tandis que l'autre dispose toujours de sa main, il lui suffit de serrer le poing » : empereur et stoïcien, Marc-Aurèle s'efforçait de se montrer digne de l'héritage que lui avait légué Hadrien, en appliquant au quotidien une politique austère. Il était utile de joindre à cette nouvelle traduction le texte que Renan consacra en 1881 à l'œuvre de Marc-Aurèle, et qui nous éclaire toujours sur les perspectives politiques de ce sage qui avait hérité de la gestion de l'Imperium.

B.C.

Editions Arléa, 251 p., 110 F.

Histoire économique
par Max Weber

Peu avant sa mort le 14 juin 1920, Max Weber donna une série de conférences ayant pour but l'*« esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société »*. Ce fut le premier ouvrage de Max Weber traduit en anglais, mais il a fallu attendre aujourd'hui pour qu'une version française soit enfin disponible. Cherchant à expliquer la logique du mode de pensée capitaliste, Max Weber a dégagé les racines de l'influence des comportements religieux sur l'économie : *« D'une matière générale,* écrivait-il, *on ne peut guère identifier d'emblée progrès scientifique et protestantisme. Certes, l'Eglise catholique a freiné à l'occasion le progrès scientifique, mais les sectes ascétiques du protestantisme n'ont pas témoigné non plus grand intérêt pour la science pure, en dehors des domaines où elle concernait les besoins effectifs de la vie quotidienne. Par contre, c'est une réalisation spécifique du protestantisme que d'avoir mis la science au service de la technique et de l'économie. »*

B.C.

Gallimard, 431 p., 160 F.

Protestantisme et modernité
par Ernst Troeltsch

Ami de Max Weber, Ernst Troeltsch, sociologue allemand spécialiste de l'histoire du protestantisme, se trouve pour la première fois traduit en français. Plus prudent que Weber, Troeltsch, dégageant les spécificités du calvinisme et du luthérisme, attribue au protestantisme la création de choses qui ne se développent absolument pas sur un terrain religieux.

B.C.

Gallimard, 164 p.,92 F.

Les puissances de l'expérience
par Jean-Marc Ferry

Ceux qui se souviennent du rôle particulièrement pervers que joua l'Ecole de Francfort dans la destruction de la pensée allemande d'après-guerre, suivront avec intérêt cet imposant essai de Jean-Marc Ferry, chercheur au CNRS et professeur de sciences politiques et de philosophie à l'université libre de Bruxelles. Spécialiste de Habermas, Ferry tente de résoudre les apories sur lesquelles a buté l'ultra-gauche d'outre-Rhin. Comment continuer à présenter le monde comme un « monde commun » à l'heure où les nationalismes se réveillent plus puissants que jamais ? Les tenants de la post-modernité doivent aujourd'hui se résoudre à prendre en compte ce que Julien Freund appelait *« la puissance indestructible de la tradition »*. La laborieuse étude de Ferry prouve l'ambiguïté de ceux qui prônaient il y a vingt ans le *« droit à la différence »* et tremblent de le voir aujourd'hui dénoncé sous la forme du « rejet de l'autre » ou d'« exclusion ». Dans les années 70, on encensait Adorno et Habermas ; vingt ans plus tard, il n'en reste rien. Evola doit bien rire du haut des cimes...

B.C.

Cerf, 2 vol., 470 p., 195 F.

Le Satiricon
de Pétrone

« Allongés sur cette pelouse, nous avons folâtré en échangeant mille baisers, à la recherche d'une plus forte jouissance... » Mêlant le plaisir et la sensualité jusqu'à la débauche, l'œuvre de Pétrone, vieille de 19 siècles, a longtemps subi les foudres des censeurs et des moralistes, jusqu'à ce que Fellini la révèle au grand public en 1969. Synonyme de curiosité érotique, le Satiricon a fait l'objet d'inombrables traductions, plus ou moins libres. La plus récente s'efforce de suivre le texte original de façon fidèle, sans pudibonderie mais aussi sans outrecuidance.

B.C.

Editions Arléa, 250 p., 120 F.

Aristote, Métaphysique I à III
par Martin Heidegger

Redécouverte du livre IX de la *Métaphysique* d'Aristote par le philosophe souabe, qui dépoussière utilement le sujet de tous les commentaires qui durant des siècles, ont prétendu analyser Aristote à la lumière de la doctrine chrétienne. La *Métaphysique* d'Aristote constitua un ouvrage capital pour l'histoire de la théologie et de la philosophie médiévale en Occident. Retournant au texte d'origine, restaurant le sens initial du mot métaphysique, Heidegger accomplit une œuvre salutaire en débarrassant enfin la pensée de Stagyrite de ses encombrants scoliastes. Sans aucun doute la lecture philosophique la plus intéressante du moment.

B.C.

Gallimard, 225 p., 160 F.

Timée / Critias
de Platon

La collection Garnier-Flammarion fait peau neuve et renouvelle les appareils critiques de ses traductions. Luc Brisson, universitaire spécialiste de Platon, a considérablement réactualisé les notes des deux dialogues que Platon consacra à l'origine de l'univers et au mythe de l'Atlantide. Mais pour ce dernier, les curieux auront intérêt à se reporter aux travaux injustement méconnus du pasteur allemand Jürgen Spanüth, et qui avaient fait l'objet, sous le titre *Le secret de l'Atlantide*, d'une traduction aux Editions Copernic en 1977.

B.C.

Garnier-Flammarion, 438 p., 42 F.

L'Edda. Récits de mythologie nordique
par Snorri Sturluson, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillman

Spécialiste averti de la Scandinavie ancienne et médiévale, François-Xavier Dillman, directeur d'études à la IVe section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, nous offre une traduction à la fois rigoureuse et élégante de l'œuvre majeure d'un contemporain de Wolfram von Eschenbach et de Walter von der Vogelweide : l'Islandais Snorri Sturluson (1179-1241), poète, historien et homme politique de premier plan.

L'Edda nous vient de l'île boréale, la patrie des hommes libres et des sagas qui fut à la poésie nordique ancienne ce que la Grèce a été à la poésie antique. Rédigée à l'aube du XIIIe siècle, soit plus de deux siècles après la conversion officielle au christianisme, elle constitue d'abord un traité d'art poétique à l'usage des scaldes. Elle

est surtout la geste des dieux anciens et la mémoire des mythes fondateurs et des traditions. Emaillés des périphrases, riches de fortes images et peuplés de dieux à la ressemblance des hommes, ses récits portent le souffle puissant du paganisme qui s'éloigne, mais dont Snorri Sturluson, aristocrate lettré, entend maintenir la souvenance. Un souci que pourrait traduire l'appellatif féminin *edda*, synonyme vraisemblable d'« aïeule ».

François-Xavier Dillman qui dédie son travail *« à la mémoire de Georges Dumézil, un demi-siècle après* Mythes et dieux des Germains *»*, souligne l'intérêt capital de ce *« véritable trésor des mythes scandinaves »*, tant pour l'étude de l'ancienne religion nordoise que pour les enquêtes de mythologie comparée indo-européenne.

Couronnée par le prix de la Société française des traducteurs, cette traduction de haute tenue comporte une introduction qui permet au lecteur de découvrir la séduisante et tragique figure de Snorri Sturluson. Elle propose également un commentaire substantiel et érudit, lequel facilite l'intelligence du texte et livre de nouveaux éclairages sur les mythes et légendes du monde scandinave ancien.

J.-J. M.

Gallimard, l'Aube des peuples, 232 p., 120 F.

Les mythes platoniciens
par Geneviève Droz

« Longtemps confondus, c'est avec la naissance de la rationalité scientifique et philosophique en Grèce que le discours logique et le récit mythique commencent à s'opposer. Entre logos et mythos, il faut choisir. L'hostilité de la philosophie naissante est de principe : chercher le fondement ou la raison d'être de ce qui est, exclut la narration ou la fiction. Mais là commence le dilemme : d'un côté la raison condamne le mythe et se doit de l'exorciser ; de l'autre la vérité ne se laisse pas si aisément enfermer dans le seul langage de la rationalité conceptuelle... » Analysant plusieurs mythes de l'antiquité grecque, Geneviève Droz, professeur de philosophie, explique en quoi ils complètent le discours proprement rationnel en l'irriguant de symboles et d'images. Simple et sans prétention.

B.C.

Seuil, 212 p., 43 F.

Mémoires d'un Européen de la IVᵉ à la Vᵉ République
par Pierre Pflimlin

A quatre-vingt-trois ans, Pierre Pflimlin se penche sur son passé. S'il confesse avoir été lecteur de Maurice Barrès dans sa jeunesse, il ne dit mot de son avant-guerre qui fut pourtant marquée par des engagements (Jeunesses Patriotes de Pierre Taittinger et Union paysanne d'Alsace et Lorraine de Joseph Bilger) susceptibles d'expliquer ses défiances à l'égard des courants régionalistes et autonomistes alsaciens. Il est vrai que sa vie publique — près d'un demi-siècle — ne commence véritablement qu'en 1945. Menbre du Mouvement républicain populaire (MRP), l'une des trois forces politiques de l'après-guerre, Pflimlin participe à de nombreux gouvernements. Il semble promis à un beau destin. Les événements d'Algérie en décideront autrement.

Dans la nuit du 13 au 14 mai 1958, alors qu'il reçoit enfin l'investiture pour la présidence du Conseil, un Comité de salut public a été proclamé à Alger. Pflimlin qui craint une guerre civile, finit par s'effacer devant de Gaulle. Quatre ans plus tard, il quitte le gouvernement du Général, en refusant de cautionner la politique européenne et les distances qu'elle prend avec l'atlantisme. Dès lors, il se consacre entièrement à l'Europe, à l'Alsace et à Strasbourg, la ville dont il sera le maire durant vingt-trois ans.

L'Alsacien porte un regard attristé sur les faiblesses congénitales de la IVᵉ République. Il relate le processus du retour au pouvoir du Général. Intéressants sont les témoignages sur les réactions de ce dernier à des questions aussi diverses que l'Algérie, les vues de Lyautey, la demande de grâce de Jouhaud ou la réconciliation franco-allemande. Quant à la vision européenne de l'auteur qui se réclame de Robert Schuman et Jean Monnet, elle permet de mesurer le décalage survenu brutalement entre hier et aujourd'hui.

J.-J. M.

Fayard, 390 p., 150 F.

Le mythe de l'Empire dans la littérature autrichienne moderne
par Claudio Magris

Enfin traduit en français, cet essai paru voici près de trente ans en Italie, est un monument d'érudition. Spécialiste de l'époque des Habsbourg et de la culture autrichienne « fin de siècle », l'auteur enseigne la littérature germanique à l'université de Trieste. Il nous a déjà donné un Danube (même éditeur), sorte de guide pour un voyage initiatique dans l'espace danubien. Ici, il étudie les rapports de la littérature autrichienne des XIXᵉ et XXᵉ siècles à l'idée habsbourgeoise d'empire.
Dans cette Zwischeneuropa, « Europe intermédiaire », Magris discerne un *« humus culturel déterminé, qui se traduit par des modes d'expression et un ton particulier d'inspiration poétique »*. L'idée habsbourgeoise est à la fois politique, spirituelle, morale et artistique. Sa mythification *« n'est pas un simple processus de transfiguration du réel, inhérent à toute activité poétique, mais la sublimation d'une société concrète en un monde de légende, pittoresque, sûr et ordonné »*. Ce monde a suscité l'insatisfaction et le décadentisme, mais il a conscience — malgré sa durée — de sa fragile grandeur. Même sous la féroce ironie — Musil brocarde la « Cancanie » et l'immobilisme — se devine l'attachement à l'ordre subtil d'un empire où les discours de François-Joseph commencent invariablement par la formule *« A mes peuples »*. Chez Roth, mais aussi chez Zweig (*Le Monde d'hier*), ce sentiment prend la forme d'une fidélité nostalgique à l'empire défunt. Il est devenu sublimation.

Le lecteur français découvrira Grillparzer, Stifter, Werfel, Kraus, Schnitzler. Il redécouvrira Rilke et surtout Hofmansthal. Du librettiste de Richard Strauss, Magris fait l'incarnation de la civilisation danubienne et propose de lire le tragique sous la légèreté apparente de ses opérettes. L'ensemble forme un plaidoyer implicite pour la Mitteleuropa. Même si l'intention de l'auteur qui est Triestin, n'avait pas initialement cet objet, il participe à la réactualisation du mythe et a déjà joué un certain rôle en Italie.

J.-J. M.

L'Arpenteur, 420 p., 140 F.

Front et frontières
par Michel Foucher

Géographe, maître de conférences à l'Université de Lyon II, Michel Foucher appartient au comité de rédaction de l'excellente revue *Hérodote*. Il est de ceux qui, en France, ont contribué à réhabiliter la géopolitique. Dans cette deuxième édition, refondue et augmentée, à raison des bouleversements survenus en Europe centrale et orientale, il livre de nombreux éclairages du concept de frontière, enrichis de son expérience de consultant international. Il manifeste souvent — comme sur la Slovénie, dans sa récente polémique avec Alain Finkielkraut — le goût de la rationalité et du *statu quo*. Son ouvrage constitue cependant une somme indispensable à la compréhension des conflits qui rythment l'histoire.

Du *limes* romain à la ligne Curzon, en passant par les murailles de Chine et les lignes Siegfried et Maginot, la question des frontières concrétise l'affrontement des puissances politiques. Avant de traduire le partage des souverainetés, elle est l'enjeu des batailles et des traités. Elle est du « temps inscrit dans l'espace ou, mieux, des temps inscrits dans les espaces ».

J.-J. M.

Fayard, deuxième édition, 198 F.

Eamon De Valera
par Roland Marx

Figure centrale de l'Irlande contemporaine, Eamon De Valera reste curieusement méconnu du public français. La biographie que Roland Marx, professeur à l'Université des sciences humaines de Strasbourg, vient de lui consacrer, lève le voile sur la personnalité austère et le destin singulier de celui qui fut l'accoucheur de la

République d'Irlande.

Né à New York d'un artiste espagnol et d'une Irlandaise de Dublin, De Valera a connu la pauvreté matérielle de l'orphelin et la richesse intérieure d'un patriote. Irlandais par toutes ses fibres, il rallie le Sinn Fein, le parti nationaliste dont le beau nom signifie « nous-seuls ». Il participe à la Pâques sanglante de 1916. Déporté en Angleterre, il est en prison lorsque le *Dail Eireann* le désigne à la présidence de la République qui vient d'être proclamée.

De Valera accepte de négocier avec les Anglais, mais il refuse que l'Irlande soit confinée dans le statut d'un dominion et amputée de l'Ulster. Il rallie l'opposition républicaine et prend part à la guerre civile. Le rebelle s'efface bientôt devant le politique. Sa rupture avec le Sinn Fein lui permet de remporter les élections de 1932 et, cinq ans plus tard, de proclamer la souveraineté de la République d'Irlande. Ce « croisé » n'a vécu que pour l'indépendance de son peuple, manifestant souvent un orgueil ombrageux qui l'a fait comparer à un de Gaulle qu'il admirait. Homme d'Etat à la fois habile et intransigeant, il s'est défié du cléricalisme — Roland Marx éclaire ses rapports avec l'Eglise — et des totalitarismes. Ses choix politiques — l'indépendance au prix de la partition — continuent de peser. Dix-sept ans après sa disparition, les Irlandais ne lui ont pas encore trouvé de successeur.

J.-J. M.

Beauchesne, 192 p., 120 F.

Pétain et la Marine

par André Figuéras

Ce livre est en quelque sorte le complément de celui qu'André Figuéras avait consacré à *Onze amiraux dans l'ouragan* , en clair, ceux qui servirent le régime de Vichy. Dans ce nouveau livre, il montre ce que fut le dévouement de la Marine aux intérêts français dans les circonstances les plus dramatiques. André Figuéras est médaillé de la Résistance.

G.C.

Duquesne-Diffusion, 27 av. Duqesne, 75007 Paris, 220 p., 160 F.

L'incomparable Isabelle la Catholique

par Jean Dumont

La figure méconnue de la grande reine d'Espagne revient sur la scène avec la célébration des événements de 1492 : prise de Grenade, expulsion des Juifs et découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Encore ces événements doivent-ils être replacés dans le contexte réel de l'époque. C'est ce que fait Jean Dumont, historien spécialiste de l'Espagne, chargé de conférences à Séville. L'auteur explique le rayonnement de cette reine qui fut à l'origine du Siècle d'Or espagnol.

G.C.

Critérion, 223 p., 109 F.

Histoire de l'Europe

par 12 historiens européens

Cette *Histoire de l'Europe* est l'exemple d'une bonne idée gâchée. L'intention des éditeurs (8 éditions en 6 langues différentes) était de réaliser un livre destiné à *« tous les jeunes Européens de 15 à 20 ans au cours de leurs études »*, un livre qui ne serait pas une juxtaposition des histoires nationales, mais une histoire des faits communs à toute l'Europe, depuis les origines jusqu'à la chute du Mur de Berlin. Cela, grâce à la collaboration active de 12 professeurs de nationalités différentes. Excellente initiative. Malheureusement, le résultat n'est pas au niveau des espérances. De toute évidence ce livre a été fait par des gens qui, malgré leurs bonnes intentions, ne comprennent rien à l'Europe et ne l'aiment pas (voir entre autres le choix intentionnel du « portrait » présenté comme « beauté celte », p.49). La vision qui prévaut ici est celle d'esprits fatigués de l'histoire. Elle n'est pas seulement dépourvue d'unité, elle est incohérente, atomisée sans que jamais n'apparaisse ce qui relie les Européens entre eux, ni la civilisation des pierres levées, ni celle des cathédrales, ni l'univers mental indo-européen primitif, ni celui des romans de chevalerie, ni celui des contes de fées, ni celui de la poésie, de la tragédie ou de la musique. En tout et pour tout, une page et demie sur 380 est réservée aux Celtes, c'est tout dire. Dès que les auteurs ne peuvent plus se réfugier derrière les catégories rassurantes et réductionnistes de l'histoire économique ou sociale, on les sent perdus. Ils pataugent sans s'attarder autour du concept d'identité qui de toute évidence leur est étranger. Affirmer que l'Europe est « une terre d'immigration » satisfait sans doute la mode mais pas l'histoire.L'une des raresnotices biographiques est consacrée à Karl Marx et au Manifeste du parti communiste de 1848, mais on cherche en vain une allusion au prince de Ligne, européen s'il en fut. Le point d'interrogation qui accompagne les titres « civilisation européenne ? » et « culture européenne ? » sont à eux seuls révélateurs. A quoi bon écrire une histoire de l'Europe si les auteurs doutent de la réalité d'une culture européenne ?

D.V.

Hachette Education, 384 p. nombreuses illustrations et cartes. 185 F

Nos évadés d'Indochine

par René Mary

Un témoignage accablant et vécu sur les camps d'extermination vietminh de la guerre d'Indochine. Sur 39 888 militaires français de tous grades faits prisonniers, 9 934 seulement revinrent vivants, et souvent dans un état de complet délabrement physique. Certains parvinrent à s'évader dans des conditions effroyables. C'est leur odyssée que raconte l'un d'eux.

G.C.

Jacques Grancher, 256 p. 120 F.

Les meilleures aventurières de l'histoire

par Eric Le Nabour

Une dizaine de portraits de femmes hors série qui démontrent que l'on ne naît pas femme d'aventure mais que l'on le devient. Eric Le Nabour choisit ses exemples à travers l'histoire : Léonora Galigaï, fille blanchisseuse, sœur de lait de Marie de Médicis qui finit par régner sur la France pendant la minorité de Louis XIII, au côté de son mari Concini ; Mata Hari, « l'aventurière de l'ombre » qui finira espionne au service de l'Allemagne et fusillée ; Alexandra David-Neel, qui en dépit de son nom n'est pas anglaise mais française ; d'abord chanteuse d'opéra, elle sera la première femme à entrer à Lhassa, la cité interdite, en 1924.

Et encore Isabelle Eberhardt, admirée par Lyautey.

G.C.

Critérion, 264 p., 119 F.

De Munich à Dunkerque

par Pierre Montagnon

Premier tome d'une ambitieuse « grande histoire de la Seconde Guerre mondiale » prévue en dix volumes, voici donc relatées les origines de la guerre jusqu'à la campagne de France, de septembre 1938 (Munich) à juin 1940 (Dunkerque). Pas de révélations stupéfiantes ni d'interprétations capables de remettre en cause l'histoire conventionnelle, mais une solide documentation au service d'un vaste panorama.

G.C.

Pygmalion/Gérald Watelet, 320 p. Cartes, photos, index, 120 F.

La trahison de Pearl Harbor

par James Rusbridger et Eric Nave

Il ne sera plus possible d'évoquer Pearl Harbor, la guerre américano-japonaise, ni la figure de Winston Churchill, sans se référer désormais à ce livre-document. Il révèle et prouve de quelle façon et pourquoi Churchill entraîna l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale grâce au piège de Pearl Harbor. Le témoignage d'Eric Nave se révèle capital. Ce livre est conduit comme une intrigue policière. Il en a le charme, mais il révèle des faits véridiques que les gouvernements anglais successifs se sont acharnés à occulter.

G.C.

Pygmalion/Gérard Watelet, 312 p. photos, index, 139 F.

Expositions

L'Imposture algérienne
par Guy Doly-Linaudière

Sous un mauvais titre, voici l'un des témoignages les plus véridiques, les plus violents, et les plus forts jamais écrit sur la guerre d'Algérie. Ce livre est une sorte de journal non retouché, formé des très nombreuses lettres envoyées à sa famille par un jeune sous-lieutenant arrivé en Algérie en 1960 dans une unité combattante. Il y restera jusqu'en août 1962. Les pages consacrées à cette dernière période, dans Oran livré au feu, à la folie et au massacre, sont hallucinantes. Elles expriment comme rarement la désespérance mêlée à la fureur de vivre.

G.C.

Filipacchi, 300 p., 99 F.
A noter aussi parmi les nombreux témoignages sur la guerre d'Algérie, celui du Dr Jean-Claude Pérez, l'un des principaux dirigeants de l'OAS algéroise, *Le Sang d'Algérie*, aux Editions du Camelot, 24 rue de l'Amiral Roussin, 75015 Paris, 20 p., 145 F.

Général Guderian
par Philippe Masson

Quatrième numéro de la revue *Figures de l'Histoire*, celui-ci apporte par le texte et l'image beaucoup de vues nouvelles et de précisions sur le « père » des blindés allemands et du Blitzkrieg. La personnalité et le rôle de Generaloberst Guderian en sortent grandis. Mais on découvre aussi les faiblesses chroniques de la Wehrmacht. Dans une guerre qui fut aussi celle des économies, la supériorité de l'esprit ne pouvait indéfiniment combler l'infériorité du matériel.

G.C.

Figures de l'Histoire, 72 p. photos et planches, 79 F.

Pages réalisées par Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Jean-Jacques Mourreau, Frédéric Valloire, Dominique Venner



Quadricentenaire de Jacques Callot

Du grand maître lorrain de l'eau-forte qui ne connaît au moins les *Misères de la Guerre* ? Au temps où la cour de Lorraine rivalisait avec les plus grandes de l'Europe, Jacques Callot (1592-1635) naquit à Nancy. Aventureux, il partit très jeune à Rome et à Florence où il fut le graveur d'un Médicis et revint auréolé de gloire. Son trait audacieux frise le fantastique. Il nous renseigne tant sur l'histoire sociale et religieuse que sur la société militaire. La célébration de sa naissance donne lieu à deux grandes expositions dans sa ville natale.

Près d'un demi-millier de gravures, deux cent cinquante dessins, de nombreux cuivres : jamais autant d'œuvres du maître lorrain n'avaient été réunies. Sculptures, peintures, maquettes et livres illustrés présentés conjointement permettent de renouveler notre connaissance de l'artiste.

Musée lorrain, Palais ducal (Galerie des Cerfs, 64 Grande Rue, 54000 Nancy, Tèl. 83.32.18.24.)
Du 13 juin au 14 septembre 1992.

L'Art en Lorraine au temps de Jacques Callot.

Des splendeurs passées de la Lorraine ducale témoignent les nombreux chefs-d'œuvre de contemporains de Jacques Callot : Georges de La Tour, Jean Le Clerc, Georges Lallemant, Claude Beruet, Jacques Bellange... La Lorraine du XVII[e] siècle est alors un foyer d'art fécond ouvert aux grands courants européens.

Musée des Beaux Arts (3, place Stanislas, 54000 Nancy, Tél. 83.32.86.16).
Du 13 juin au 14 septembre 1992.

L'excellente *Revue Lorraine populaire* vient de consacrer son numéro 104 à Jacques Callot. (*Revue de la Lorraine populaire*, 3 rue de Saint-Eloy, 57140 Woippy. Tél. : 87.34.17.89.)

A signaler également parmi beaucoup d'autres sujets, une évocation de Jacques Callot dans l'agréable ouvrage, très illustré, de Jean-Marie Cuny, *Histoire de la Lorraine*, 112 pages, grand format, 180 F. (Editions JMC, 19 rue Saint-Michel, 54000 Nancy.)

Les Vikings à Paris

Princes de l'aventure, navigateurs intrépides, guerriers redoutables, les Vikings ont été à la fois conquérants, découvreurs et colonisateurs. L'exposition exceptionnelle dont Paris a la primeur, montre que leur épopée qui embrasse un espace immense et dure près de trois siècles, s'accompagne d'une civilisation audacieuse et raffinée. A la fois rigoureuse et intelligente, la mise en scène muséographique illustre leur vie quotidienne, leur expansion et le renouvellement du monde scandinave au terme de leur épopée.

Près de six cents objets originaux ont été rassemblés pour l'occasion. Ils viennent de Scandinavie, de Finlande, de Pologne, d'Ukraine, de Russie, de Byzance et de Bagdad, mais aussi de France, de Grande-Bretagne, d'Irlande, d'Islande, du Groenland et de Terre-Neuve. Les armes — épées damasquinées, haches, lances, casques et cotes de maille — montrent l'importance de la fonction guerrière. Instrument de l'aventure viking, chef-d'œuvre technique et esthétique, le bateau que les poèmes scaldiques appellent le « coursier des vagues » ou le « serpent des mers », occupe une place de choix. La sobre élégance du col de cygne de sa proue et de sa poupe enchante par la pureté de ses lignes. Les objets usuels — skis, traîneaux, chariots, montants de lit, peignes — et les bijoux — fibules, colliers, bracelets, torques et marteaux de Thor — participent du même esprit. Son ornementation, parente de l'art celtique, surprend par la virtuosité de ses entrelacs. Elle est foisonnante de vie et mêle représentations zoomorphes et anthropomorphes. Les pierres historiées où l'écriture runique s'inscrit en longs rubans gracieux, montre un goût assuré de la « mise en page » graphique.

Relativement tardive, la christianisation du monde scandinave n'apparaît pas comme une rupture. La stavkirke, l'église en bois, reste fidèle aux dragons qui veillent sur les toits superposés comme sur la proue des navires. Les panneaux de bois sculptés reproduisent les scènes mythologiques qui relatent la geste de Sigurd. Les vierges, elles-mêmes, gardent les traits de la sculpture païenne et les écrits continuent de conter les hauts faits des héros et des dieux d'autrefois. Au terme de l'âge viking, le monde nordique s'est simplement ouvert sans se renier.

J.-J. M

Galeries nationales du Grand Palais, Paris (jusqu'au 12 juillet 1992). L'exposition sera présentée ensuite à Berlin (Altes Museum, du 1er septembre au 15 novembre 1992) et Copenhague (Nationalmuseet, du 26 décembre 1992 au 13 mars 1993). Le catalogue vaut à lui seul une bibliothèque. Il peut être judicieusement complété par les « Dossiers d'Archéologie » (numéro 170, avril 1992).

Vos réactions au n° 2 sur l'OAS et la guerre d'Algérie

Œillères partisanes

Votre revue est très intéressante quand ce ne serait qu'elle brise un silence étouffant de trente ans. Je note cependant quelques fausses notes que je vous signale en toute courtoisie. [...] Est-ce que je me trompe en soupçonnant que la collaboration de M. Melnik à votre revue fut obligatoire pour la laisser publier ? [...] Par ailleurs ceux qui vous ont persuadé que la cause du FLN était « juste » vous ont intoxiqué, à moins que ce ne soit là une autre condition pour permettre la publication de votre revue ?

D. Quidor, Paris.

Vous nagez dans l'erreur et dans le roman feuilleton. Je n'ai pas été contraint (et par qui ?) d'accueillir le témoignage de Constantin Melnik. Je le lui ai demandé. Il fut un acteur essentiel de la période traitée par notre numéro sur l'OAS et la guerre d'Algérie. Il s'est exprimé en toute liberté, comme l'ont fait d'autres acteurs qui étaient à l'époque dans un camp opposé.

Quant au point de vue que j'ai exprimé sur la juste cause des nationalistes algériens face à la juste cause des Français, c'est le mien. Il ne m'a été dicté par aucune force occulte, mais par une méditation sur le sens des événements auxquels j'avais participé très jeune de la façon la plus fougueuse. Il s'agit là encore d'un libre témoignage, c'est-à-dire d'un document pour l'histoire.

Notre revue n'a pas pour vocation d'exprimer un point de vue partisan, mais, comme je l'ai écrit dans l'éditorial de notre premier numéro, de demander à l'histoire d'éclairer le présent à travers une information scrupuleuse, sans préjugé d'école, sans œillères idéologiques, en tenant compte du pour et du contre. Cela nous exposera naturellement à déplaire.

D.V.

Je n'en étais pas

Quelques lignes me sont consacrées dans le numéro 2 de votre revue. Il est exact que j'ai été, jusqu'au bout, partisan de l'Algérie française — quitte à reconnaître ultérieurement qu'il s'agissait d'une utopie politiquement vouée à l'échec. Mais il est totalement faux d'écrire que j'aurais été « impliqué dans l'attentat du Petit-Clamart », et vous reconnaîtrez aisément le caractère particulièrement grave d'une telle affirmation.

Claude Jacquemart, 91320 Wissous.

Dont acte.

Képis bleus

Je trouve ce dossier remarquable par la qualité des témoignages, il est bien rare que les historiens laissent la parole ou la plume aux acteurs.

En guise de critique, je vous ferai le reproche de ne pas avoir mentionné dans la bibliographie de fin de dossier l'ouvrage de Guy Vincent, *Képi bleu*, édité par Jeune-Pied-Noir et préfacé par Pierre Sergent.

Pascal Barthon, Champigny-sur-Marne.

Voilà qui est fait.

L'affaire de Suez (1956)

Je ne suis pas d'accord avec la courte interprétation faite par M. Montagnon de l'opération de Suez. Elle n'a pas été « rondement menée ». A cause de l'allégeance politique habituelle à l'Angleterre, celle-ci avait exigé le commandement en chef de l'opération et aux trois échelons armée, marine, air, alors que notre participation était supérieure à la sienne.

A leur habitude les Anglais avaient programmé de lourds préparatifs et se sont tenus au minutage prévu, sans l'adapter à l'évolution rapide des événements. Nos généraux et amiraux liés par leur subordination n'ont pas su imposer leur point de vue et n'ont pas osé faire cavalier seul. Les bombardements ont duré plusieurs jours alors que le débarquement aurait pu suivre la première vague. Sa facilité a montré l'inutilité des longs bombardements qui ont donné le temps aux Etats-Unis de monter en puissance leur réaction.

Dr Jacques Costagliola, Versailles.

Sur le massacre du 26 mars 1962

Enfin ! une publication objective de ces « événements » tragiques qui nous ont jetés nus et crus sur les quais de Marseille pour voir, en grosses lettres sur les pierres de la jetée de Marseille, cette phrase d'accueil « Les pieds-noirs à la mer ».

Témoin n°1 de la tuerie de la rue d'Isly, je vous adresse photocopie de la déclaration que le député musulman d'Alger Kaouah m'a demandé de faire le lendemain du drame.

« Alger, 26 mars 1962.

« Parti à pied de mon domicile à 14 heures et mêlé à une foule assez dense, j'ai rencontré cinq barrages de militaires de diverses armes. Ils ne se sont pas opposés à notre passage, se contentant de nous canaliser. [...]

« A 14 heures 50, parvenus à la hauteur du carrefour Isly-Chanzy-Pasteur, nous rencontrâmes un barrage exclusivement composé de musulmans en tenue de campagne, sous les ordres d'un jeune lieutenant européen.

« Comme dans les cas précédents ces militaires laissèrent passer dans le plus grand calme bon nombre d'entre nous. Puis, comme j'arrivais à leur hauteur, refermant leurs rangs, ils manœuvrèrent la culasse de leurs armes déjà approvisionnées.

« A leur expression meurtrière j'ai compris qu'ils allaient tirer et un réflexe m'a plaqué au sol à l'instant même où ils ouvraient le feu sur nous à bout portant.

« Aucune sommation préalable.

« Aucun ordre audible de leur chef.

« Aucune provocation (sauf peut-être... la Marseillaise ?).

« Ayant roulé sur moi-même

jusqu'au trottoir des n° pairs de la rue d'Isly, je suis resté plaqué au sol avec tout un groupe de gens (peu d'entre eux devaient se relever) pendant les quinze ou vingt minutes qu'a duré la fusillade, nourrie et ininterrompue.

« Les militaires tiraient des portes d'entrée des immeubles, où ils avaient pris position aussitôt après leurs premières rafales. Nous fûmes également mitraillés à revers par des armes tirant du pâté de l'Agence Havas, du Plateau des Glières, et même, m'a-t-il semblé, de l'Avenue Pasteur.

« Les coups perçus émanaient d'armes automatiques légères et lourdes et de fusils d'infanterie.

« Tous ces tirs ont été effectués à hauteur d'homme et sur des hommes et femmes couchés au sol et sans mouvement.

« Dès le début, et pendant toute la durée du feu, j'ai pu entendre, à moins de dix mètres de moi, le jeune lieutenant hurler ses ordres de "Halte au feu"*. Ses hommes n'en ont tenu aucun compte. En fin de fusillade il a réussi tout de même à stopper les plus déchaînés qui, ayant épuisé leurs munitions, s'apprêtaient à achever leur œuvre à coups de crosse.*

« Un reportage très objectif et parfaitement exact, dont j'ai entendu par la suite l'enregistrement, a été effectué sur place par l'envoyé d'Europe n°1. Je rends hommage à sa sincérité dans le feu de l'action. Hélas ! Dès 17 heures, les émissions suivantes offraient une version revue et corrigée des plus fantaisistes. »

J'ai exposé en toute honnêteté ce que j'ai vu et vécu.

C'est un devoir pour un survivant de cette tuerie sauvage de porter témoignage au nom de ceux qui hélas ne le peuvent plus.

Marcel Colinet,
Marseille.

La nuit du putsch

J'ai lu votre numéro 2 avec d'autant d'intérêt que j'étais encore chiffreur à Médéa auprès d'Arfouilloux à la veille du putsch et que je suis arrivé, « libéré », à Alger la nuit même où Challe prenait le pouvoir. Le contingent ne lui était pas favorable. Encore bravo.

Jean Tulard,
Professeur à la Sorbonne.

L'intégration et l'immigration

On fait aujourd'hui un mauvais procès aux partisans de l'Algérie française, et en particulier à J.-M. Le Pen. S'ils avaient réussi, nous dit-on, nous aurions à l'heure actuelle, 30 millions de musulmans comme concitoyens. La première remarque qui s'impose est que l'argument est parfaitement réversible : ceux qui refusaient l'Algérie française en 1960 sont les plus chauds partisans de l'intégration sur notre sol de millions (combien au juste ?) de musulmans.

Pour les partisans de l'Algérie française, l'intégration, c'était donner la possibilité aux Algériens « de vivre et travailler au pays » en développant le pays grâce aux revenus du pétrole et en dépendant plus judicieusement d'autres ressources englouties en vain ailleurs. C'était peut-être une vue utopique, et il restait le problème démographique ; mais quand on voit à quel point nous en sommes venus aujourd'hui, on peut légitimement se demander si ça aurait été pire.

Je suis en désaccord avec Ch. Vaugeois quand il écrit que de Gaulle « a compris que la France n'a plus la puissance ni l'énergie d'affronter le monde sur le terrain compromis de l'héritage colonial ». Peut-être ! mais il a fait tout ce qu'il a pu pour casser l'élan incontestable qu'avait suscité la cause algérienne dans toutes les couches de l'opinion en faisant en particulier miroiter aux Français, qu'une fois débarrassés du fardeau colonial, ils pourraient bénéficier de tous les bienfaits de la société de consommation ; il était mal venu ensuite de les traiter de « veaux » ayant fait tout ce qu'il fallait pour les amener à cet état « zoologico-agricole ». On peut penser au contraire qu'il y avait là l'occasion d'inverser le cours de l'histoire pour la France et l'Europe.

On ne dira jamais assez que le contingent qui reflétait assez exactement l'opinion du bon peuple était rempli d'une immense bonne volonté et ne rechignait jamais à accomplir les tâches qu'on lui confiait, même les plus ingrates et les plus ineptes.

Jean-Claude Rivière,
Nantes.

L'Algérie noir sur blanc

J'ai beaucoup apprécié votre dossier consacré à « l'OAS et la Guerre d'Algérie » très complet, détaillé et qui apporte des informations précises sur certains aspects de cette tragédie. Je pense notamment à l'affaire Leroy et Villard. Par contre, votre bibliographie me paraît singulièrement pauvre. Vous ignorez délibérément les ouvrages que nous publions et dont certains auraient dû figurer en bonne place. Je pense notamment à l'ouvrage du professeur Xavier Yaconne *De Gaulle et le FLN* et celui de Marie-Jeanne Rey *Mémoires d'une écorchée vive*. Comme le montre notre catalogue, notre maison d'édition est spécialisée sur l'Algérie.

Alain Martin
Editions de l'Atlanthrope.
4, rue du Pont-Colbert
75 001 Paris

Il n'était pas possible de citer tous les ouvrages sur la guerre d'Algérie. C'est bien volontiers, cependant, que nous réparons notre oubli pour ceux que vous nous signalez :

— Les Mémoires d'une écorchée vive *de Marie-Jeanne Rey constitue un témoignage poignant. L'auteur avait 16 ans en* 1954. Elle va vivre dans Alger au fil des années le calvaire mais aussi les espérances de ses compatriotes pieds-noirs jusqu'en 1962. Un livre qui force la sympathie. 130 F franco.

— Xavier Yacono est professeur d'histoire, il a très longtemps exercé en Algérie. Son livre sur *De Gaulle et le FLN*, écrit de façon srupuleuse analyse méthodiquement la politique du général de Gaulle de 1958 à 1962.

L'armée d'aujourd'hui

Dans votre numéro spécial sur l'Algérie, l'article de Charles Vaugeois accorde trop à la légende d'une armée formatrice d'hommes. Rappelé moi-même comme disponible en mars 1956 comme caporal du contingent, j'ai côtoyé des officiers ineptes, imbus d'un esprit de caste odieux, souvent de pauvres bougres incapables de propager le patriotisme par la parole et par l'exemple. Au camp de transit d'Hussein-Dey, ils se préoccupaient d'abord de se pourvoir d'un mess, pour ne pas subir l'humiliation de mastiquer la mauvaise viande de l'intendance devant la racaille des 2ᵉ classes. J'en rougissais de honte pour eux. Votre description lucide, franche, d'un monstre flasque encore capable de magnifiques sursauts touche plus près la vérité. Mon récent passage au ministère de la Défense m'a d'ailleurs révélé, dans l'armée d'aujourd'hui, peut-être la dernière institution de ce pays capable d'éduquer des jeunes et, à mon sens, très supérieure à celle de ma jeunesse, quand je servais comme on dit sous les drapeaux.

Gilbert Comte,
Paris.